LE SUD CONSTANTINOIS

DE 1830 A 1855 (1)

Nous avons dit quels étaient, dès 1844, nos rapports avec le chikh de Tugurth. Notre attention, tout absorbée par ce qui se passait autour de nous, n'avait pu encore se porter sérieusement sur l'oued Rir et le Souf, que nous ne connaissions encore qu'imparfaitement. Nos relations avec le chikh de Tugurth étaient bonnes et c'était tout naturel, puisque nous ne lui demandions pas autre chose que l'acquittement de son tribut annuel.

Le chikh de Tugurth était alors un jeune homme, nommé Abderrahman ben Djellab ; son entourage, plutôt que lui-même, conçut l'idée d'exploiter notre bon vouloir pour venir à bout de Temacin, l'oasis voisine, la rivale de Tugurth qui, commandée par les chikhs de la même famille (les Ben Djellab), avait toujours eu la prétention de faire un petit Etat à part.

1848

En janvier 1848, le chikh de Tugurth demanda et obtint l'appui de nos nomades et des fantassins des Bou Azid et des Oulad Djellal pour attaquer Temacin qui vint à composition et consentit à payer 80.000 francs. Le chikh de Tugurth avait réclamé cette somme énorme, surtout pour payer le service de ses auxiliaires. Ceux-ci prétendent que le chikh Abderrahman ne tint pas les promesses, qu'il leur avait faites. Il y eut même une sédi

(1) Voir *Rev. Afr.*, n° 286, 3e trimestre.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

tion de ces goums irrités d'avoir été trompés. Il l'apaisa par quelques gratifications données aux plus remuants. Le chikh de Tugurth, qui venait d'éprouver le bon vouloir de l'autorité française, fit un bon accueil à la mission qui se rendit à Tugurth au mois de mars. Elle était composée de MM. Dubosq, ingénieur des mines et Dubosquet, chef du bureau arabe de Biskra. C'était un fait politique important que celui d'Abderrahman ben Djellab venant saluer les chefs français du pays. Il avait fallu un motif bien puissant pour le déterminer à une pareille démarche.

Nous avions donné à Ben Djellab les moyens de dompter Temacin ; il se demanda si nous ne pouvions pas l'aider à soumettre les oasis du Souf, qui se sont toujours montrées rebelles au chikh de Tugurth. Mais des goums arabes ne suffisaient pas pour cela ; il fallait l'intervention des Français eux-mêmes. C'était pour l'obtenir qu'Abderrahman était venu à Biskra. Le commandant de Saint-Germain le reçut parfaitement. Malgré des témoignages de considération qui avaient dû flatter sa vanité naturelle de chef indigène, le chikh de Tugurth partit mécontent, parce qu'il emportait la conviction qu'il ne lui fallait pas s'attendre à voir de longtemps les armes françaises paraître dans le Sahara.

Les événements de France avaient réagi sur l'Algérie, comme on sait, d'une manière déplorable. Ce fut pour notre colonie un coup, dont elle est à peine remise. Ce n'était pas dans un pareil moment, où les moyens, les ressources étaient diminuées, qu'on pouvait se lancer dans un inconnu plein de périls. Le contre-coup ne se fit pas sentir de suite dans les Zibans ; nous y reviendrons bientôt. Afin de paralyser les faux bruits, qui ne manqueraient pas de s'étendre, le colonel Canrobert, commandant à Batna, parcourut avec une petite colonne le Hodna, le Bellezma et l'Aurès. C'est dans ces dernières montagnes que le Bey, retiré à Kbaïch, village des Oulad Abderrahman, se livrait à mille intrigues pour soulever

le pays. Le colonel Canrobert résolut de l'enlever. Pendant que lui-même, simulant des opérations dans les vallées de l'Abdi et de l'Abid escaladait brusquement les pentes Nord-Ouest de l'Amar Kkaddou, le commandant de Saint-Germain devait, avec les tribus de Si Ahmed Bey Ben Chennouf, fermer les passages qui conduisent au Djebel Chechar et tenir le Zab Chergui. Le Bey ne tarda pas à se douter qu'il était l'objet de toutes ces manœuvres ; il était incapable de tenir tête. Il ne songea qu'à fuir ; mais, quand il se présenta sur le territoire des Beni Melkem et des Seharna, il lui fut signifié que, s'il ne se retirait pas, on le recevrait à coups de fusil. Force lui fut de rentrer à Kbaïch où, cerné de toutes parts, il finit par se rendre à discrétion le 1er juin, entre les mains du commandant de Saint-Germain. Au même moment, l'avant-garde du colonel Canrobert, malgré des difficultés de terrain énormes, débouchait du Nord. Le colonel descendit avec la colonne jusqu'à Biskra, emmena le Bey avec lui jusqu'à Batna, d'où, comme on sait, il fut dirigé sur Constantine, puis sur Alger, où il est mort en 1851.

L'apparition du colonel Canrobert sur les divers points de la subdivision et la prise du Bey, contrebalancèrent pendant quelque temps les faux bruits répandus après la révolution de février. Au reste, les indigènes ne se rendaient pas bien compte des événements qui venaient de s'accomplir en France.

Pendant la fin de l'année 1848, toute l'attention du commandant supérieur de Biskra fut portée vers le Sud. La guerre était déclarée entre le chikh de Tugurth et les gens d'El Oued. Les Oulad Moulet, tribu mzarguia des Ben Djellab, les goums d'El Oued, commencèrent à courir les uns sur les autres. Les deux partis, qui avaient si longtemps divisé le Sahara, les Ben Ganah et les Bou Okkaz avaient leurs auxiliaires dans l'oued Rir et dans le pays du Souf.

1849

On pouvait dire que Tugurth et les Oulad Saoud du Souf (Kouinin, Zgoun et Tarzout) étaient du parti des Ben Ganah, tandis que Temacin et ses nomades et le restant du Souf étaient du parti des Bou Okkas. Ces querelles des Ben Djellab et d'El-Oued pouvaient donc réagir sur nos tribus nomades. Le commandant de Saint-Germain parvint à réconcilier tant bien que mal le chikh de Tugurth et les gens d'El-Oued. Dans le courant de février 1849, il conduisit lui-même à Alger, pour être présentés au Gouverneur Général, les principaux des villages du Souf et des chargés d'affaires des chikhs de Tugurth et de Temacin. Une première organisation fut établie. Tenant compte des penchants politiques, il fut décidé que les chikhs de Tugurth continueraient d'administrer l'Oued Rir et les villages du Souf, Kouinin, Tazgout et Zgoun ; que Temacin dépendrait directement du commandant supérieur de Biskra ; que Si Ahmed Bey ben Chennouf, caïd des Oulad Saoula, qui avait servi d'intermédiaire pour toutes les négociations avec l'Oued, serait caïd d'El-Oued, Guémar, El-Bihima et Debila. On ne rattacha pas Temacin au commandement de Si Ahmed Bey ben Chennouf, par crainte de ranimer encore des rivalités, que le voisinage de Tugurth aurait rendues plus vives et plus dangereuses.

Au mois d'avril, on dut envoyer une colonne dans le Hodna. Si Mokran devenait de plus en plus antipathique à ses tribus. On voulut essayer une dernière fois d'asseoir son autorité en châtiant quelques tribus récalcitrantes. Il en devint plus odieux, c'est tout ce qu'on y gagna. On décida la construction d'une maison de commandement sur l'Oued Barika, qui devait servir d'appui à Si Mokran.

Cependant les fausses nouvelles commencent à se répandre ; comme toujours les chérifs vont apparaître pour chasser les Français. Les gens des Zibans, qui émi-

grent si nombreux à Alger, en rapportent des impressions défavorables, inspirées par tout ce qu'ils ont entendu dire de nos discordes civiles. Les Français vont quitter le pays. Le commandant de Saint-Germain, appelé à faire partie d'une expédition en Kabylie, emmène avec lui une partie de la garnison. Ce départ des troupes produit un très mauvais effet. Il y avait de la révolte dans l'air. Mille indices l'annonçaient ; des menaces faites à certains chikhs, des espérances mal dissimulées.

C'est dans ces circonstances, qui n'étaient pas particulières au cercle de Biskra, mais communes à toute l'Algérie, que le Gouverneur Général donna l'ordre que des officiers du bureau arabe parcourûssent le pays, afin de s'assurer de l'état des esprits et d'arrêter les auteurs de fausses nouvelles et les agents de trouble. M. le sous-lieutenant Séroka, adjoint du bureau arabe de Biskra, est envoyé pour remplir cette mission dans les Zibans. A peine à Oumach, il apprend que Bou Zian, un des principaux habitants de Zaatcha, passe pour avoir reçu une visite miraculeuse du Prophète, et reçoit une masse d'individus qui viennent le féliciter. Bou Zian tue des moutons pour traiter ses hôtes. Dans ces réunions ce n'est pas la soumission aux Français qu'on prêche naturellement. M. Séroka enregistra ces renseignements et les envoya à Biskra. A Lichana, deux mauvais sujets, qui ont insulté le chikh et l'ont menacé d'une nouvelle ère qui va s'ouvrir pour les musulmans, sont bâtonnés et arrêtés. Le 8 mai, à Tolga, le plus grand village du Zab Dahri, M. Séroka voit qu'il y a de la fermentation dans les esprits. Il passe la journée à causer avec la djemaa. Il attend jusqu'à 6 heures des instructions qui n'arrivent pas. Il se décide alors à aller enlever Bou Zian, quoiqu'il n'ait que quelques spahis avec lui. On sait comment, maître déjà de Bou Zian, qu'il faisait placer sur un mulet, il eut beaucoup de peine à échapper lui et les siens à toute la population soulevée et en armes. On avait prêché la guerre

sainte du haut de la mosquée à la prière du Dohor, quelques jours avant son arrivée. Bou Zian, chikh de Zaatcha du temps des Khalifas d'Abd-el-Kader, n'avait pas été présenté par les Ben Ganah parce qu'il était partisan de Ferhat. Bou Zian n'était pas un personnage religieux, mais il voulut exploiter des circonstances qui lui paraissaient favorables ; il voulait être chikh et croyait y parvenir en inspirant quelques craintes, en se donnant de l'importance.

Quand on a prétendu que l'impôt établi sur les palmiers a été la cause de l'insurrection, on s'est grandement trompé ; les indigènes ont pu le dire ; ils l'ont répété ensuite comme prétexte mais, si l'impôt des palmiers était si lourd, pourquoi commencer sans protester, sans se plaindre, par le payer et se révolter trois mois après? Il a fallu une série de fatalités pour que l'insurrection de Zaatcha devienne ce qu'elle a été. Si le commandant de Saint-Germain avait été à Biskra avec sa garnison normale, dès le lendemain il serait arrivé avec deux compagnies. Bou Zian aurait fui ou aurait été enlevé. Il n'y avait pas alors plus de 25 ou 30 fusils à Zaatcha. Lichana, comme tous les autres villages des Zibans, attendait sans se prononcer encore. Ce ne fut que le 16 juillet que le commandant de la subdivision fut en mesure de punir Zaatcha. Il devait, auparavant, châtier les Oulad Sahnoun.

Le 27 juin. les Oulad Sahnoun avaient attaqué la smala de Si Mokran, qui n'avait eu que le temps de se réfugier dans le bordj sous la protection de la compagnie de la Légion, qui en achevait la construction.

A ces nouvelles le colonel Carbuccia partit de Batna avec deux bataillons de la Légion étrangère, un escadron de spahis et un escadron de chasseurs. Il opéra sa jonction à Barika avec le bataillon d'Afrique parti de Sétif. Le 8 juillet, par une marche de nuit, il atteignit les Oulad Sahnoun qui, devant les démonstrations des goums de Sétif, placés sur l'Oued Meif, n'avaient pas osé s'enfoncer

dans le Sud. Ce fut une razzia terrible ; on prit deux mille chameaux, 12.000 moutons et un immense butin ; les Oulad Sahnoun perdirent par le fer et par le feu 140 hommes, femmes ou enfants, tués dans les tentes. Enfin, plus de 250 périrent de soif ou engloutis dans le Chott en voulant se sauver.

Quand le colonel Carbuccia se présenta devant Zaatcha, Lichana seule, qui faisait partie de la même oasis, était ouvertement insurgée avec elle. Les gens de toutes les autres oasis étaient venus protester de leur fidélité, désavouant les quelques hommes qui avaient répondu à l'appel de Zaatcha. Cela prouve, une fois de plus, combien une insurrection était peu dans les sentiments des masses. Du 18 mai au 16 juillet, Bou Zian avait eu deux mois pour exploiter notre inaction et il avait employé tous les moyens propres à surexciter le fanatisme arabe. Le chiffre des combattants enfermés dans Zaatcha pouvait s'élever à environ 600, se répartissant ainsi :

Zaatcha et Ghamra, propriétaires nomades dans le pays	100
Lichana et Ahl ben Ali, proriétaires	200
Fathussa de Farfar	40
Nara	40
Oulad Ben Kilil, des Amour	30
Bouchagroun	4
Bou Azid d'El Amri	2
Ennouafa des Amour	10
Chorfa du Zab Guebli	50
El Bordj	6
El Outaïa	6
Oulad Harket	40
Oulad Djellal et Sidi Khaled	50
Total	578

Ainsi donc ce n'étaient que les aventuriers des environs qui étaient venus se jeter dans ce foyer d'insurrection. La présence des gens de Nara, gens de l'Oued Abdi, s'explique par deux causes. Bou Zian était originaire du Bordj Oulad Arouz de l'Oued Abdi ; d'autre part, la Zaouïa de Zaatcha avait eu pour fondateur Sidi Sada. Or, les gens de Nara s'appellent Oulad Sada. Le chérif, qui a combattu les Mozni était peut-être de Nara. C'est ainsi seulement qu'on peut expliquer la présence de 40 fantassins de Nara au combat de Zaatcha. Bou Zian les avait appelés au secours de leurs frères.

Le colonel Carbuccia avait 1.350 hommes d'infanterie, 220 chevaux, 2 mortiers de 16 centimètres, 4 obusiers de 12. Avec si peu de monde, les chaleurs extrêmes de la saison, la dyssenterie qui envahissait sa colonne, il ne pouvait guère songer a une attaque méthodique. Il se décida à une attaque de vive force. Pour abriter sa troupe de la chaleur de la journée, il la fit entrer dans les palmiers de Farfar.

L'oasis de Farfar est séparée de celle de Zaatcha par une clairière de 150 à 200 mètres. Les compagnies chargées de garnir les murs extérieurs de Farfar pour couvrir les bivouacs, commencèrent par échanger des coups de fusil avec l'ennemi ; puis, se laissant emporter par leur ardeur, sautant par dessus les murs, traversant la clairière, ils attaquèrent les jardins de Zaatcha. Cette attaque fut poussée avec une grande vigueur. Quelques-uns de nos soldats pénétrèrent jusqu'auprès du village, mais ces deux compagnies dispersées dans les palmiers furent bientôt compromises ; il fallut les faire soutenir pour les dégager ; nous eûmes dans ce malencontreux engagement 5 tués et 12 blessés. Il enflamma les insurgés, qui crurent avoir repoussé une véritable attaque. A deux heures de l'après-midi, la colonne Carbuccia alla prendre position sur le terrain même, où le Bey avait assis son camp. Après avoir lancé quelques obus qui chassèrent l'ennemi de la

zaouïa placée sur le bord extérieur de l'oasis et formant comme l'avant-poste de Zaatcha, il lança ses deux colonnes d'attaque, fortes de 450 hommes, par le chemin de la zaouïa et par celui d'Aïn-Fouhar ; les jardins furent enlevés, en poussant l'ennemi la baïonnette dans les reins. Mais on se trouva alors au bord d'un fossé large de plus de 6 mètres, taillé à pic et plein d'eau. Du côté de la zaouïa, le commandant de Saint-Germain avait amené un obusier presque sur le bord pour essayer de faire brèche. Après 9 coups, la pièce était hors de service. Les troupes étaient pleines d'ardeur ; elles ne demandaient qu'un passage, une brèche pour joindre un ennemi invisible, derrière des murs d'où il faisait un feu terrible. Nos soldats restèrent près de trois quarts d'heures, à peine abrités derrière les murs, à recevoir cette fusillade à moins de 20 mètres. Force fut de sonner la retraite. Elle s'effectua sans qu'aucun fantassin osât s'aventurer hors des murs de Zaatcha. En comptant l'échauffourée du matin et l'attaque du soir, cette affaire nous coûtait 31 tués et 117 blessés.

Le colonel Carbuccia se mit en route sur Biskra le 9 au soir. Les pertes de l'ennemi n'avaient pas été sensibles : 25 tués, 26 blessés. Elles étaient réparties sur trop de fractions pour refroidir les esprits ; la journée du 16 les avait au contraire exaltés. Les renforts commencèrent à arriver. Dès le 19, près de 300 fantassins des Oulad Djellal et de Sidi Khaled étaient déjà entrés dans Zaatcha. Ces renforts allaient augmenter tous les jours. Avec le peu de troupes disponibles, on ne pouvait songer à cerner le groupe de Zaatcha et de Lichana. Il n'y avait pas d'autre parti à prendre que celui de se retirer. Le 21, le colonel Carbuccia partit, laissant un renfort à la garnison de Biskra.

Bou Zian écrivit des lettres partout pour annoncer la victoire et prêcher la guerre sainte.

Les Oulad Djellal et les Sidi Khaled, soulevés par le

marabout Si Mokran ben Abderrahman, qui s'était retiré chez les Ouled Nayl, après l'affaire de janvier 1847, furent les premiers à se jeter corps et âme dans l'insurrection. Chaque jour, nous eûmes à compter une nouvelle défection. Ce n'est qu'au mois d'octobre que le général commandant la province vint dans les Zibans pour réparer l'échec du 16 juillet. Ces longs retards sont les véritables causes du développement qu'a pris l'insurrection dans les oasis. Le 18 mai, ce n'est que Zaatcha; le 16 juillet on n'a encore à combattre que Zaatcha, Lichana et les plus turbulents et les plus fanatiques des environs ; au mois d'octobre, tous les Zibans, les nomades, une grande partie de l'Aurès, le Zab Chergui ont successivement arboré le drapeau de la révolte.

Dans les commencements de septembre, le marabout Si Abd-el-Afidh, de Khanga, chikh des khouan de Sidi Abderrahman et possédant à ce titre une immense influence dans l'Amar Khaddou et le Zab Chergui, se laisse entraîner à la guerre sainte. A la tête de tous les contingents de la montagne, il marche sur Biskra, où Bou Zian doit venir le rejoindre avec tous ses partisans.

Le 17 septembre, Si Abd-El-Afidh vint placer son camp sur l'oued Rivaz en face du petit village de Seriana. Il avait avec lui 200 cavaliers et 3.000 fantassins mais dont beaucoup étaient point ou mal armés. Le commandant de Saint-Germain, sans perdre de temps, part à une heure et demie de la vieille casbah avec 150 hommes d'infanterie, 70 chasseurs, 55 spahis, 20 khiélas et 200 chevaux des goums ; 150 hommes d'infanterie partant de la nouvelle casbah, en construction depuis 1847, doivent le rejoindre en route. A 4 heures et demie, notre petite colonne arrivait à Thouda. On donne aux troupes un moment de repos, que l'on emploie à reconnaître la position de l'ennemi. On s'aperçoit qu'il a négligé d'occuper le village de Seriana, que toute son infanterie

borde la rive gauche de l'oued Rivaz, que sa cavalerie jetée sur son extrême droite, manœuvre entre Seriana et la montagne. Le commandant de Saint-Germain donne aussitôt ses ordres. A la tête de la cavalerie, il va tourner les fantassins par la droite, l'infanterie l'attaquera de front; nos goums doivent se jeter sur les goums ennemis et couper aux fantassins les chemins de la montagne. Ces mouvements furent couronnés du plus grand succès. L'ennemi fut dispersé, rejeté dans la montagne, laissant sur le terrain ou emportant plus de 100 cadavres. Tous les bagages, la tente, les drapeaux de Si Abd-El-Afidh, 100 chevaux ou mulets, 200 fusils, des munitions considérables restèrent entre nos mains. Ce magnifique succès était voilé d'un deuil immense par la mort du commandant de Saint-Germain, tué raide en chargeant à la tête de la cavalerie. Cette chaude et vive affaire ne nous coûtait en outre qu'un chasseur, un khiala et deux cavaliers des goums tués. Le combat de Seriana produisit un effet immense. Biskra lui dut de n'être pas inquiétée plus tard pendant le siège de Zaatcha. Les montagnards, qui éprouvaient pour la première fois les sabres de nos chasseurs, n'osèrent plus s'aventurer dans la plaine. On nous croyait abattus, découragés par l'échec du 16 juillet. Il y avait à la suite d'Abd-El-Afidh (tant la confiance était grande) une multitude de gens, qui venaient seulement avec leurs mulets et leurs tellis vides pour faire la récolte des dattes de Biskra.

Le 25 septembre, le colonel Carbuccia arrivait à Biskra avec 400 hommes du bataillon d'Afrique, 200 hommes de la ligne et 40 chasseurs d'Afrique. C'était l'avant-garde du général Herbillon.

Le colonel Carbuccia venait pour lui préparer tous les moyens et réunir tous les documents nécessaires. Dès la fin de septembre, les Oulad Nayl commettaient des brigandages sur la route de Biskra à El-Kantara. Le

4 octobre, le général Herbillon arriva à Biskra avec la colonne. Un bataillon du 8e de ligne, 2 bataillons du 43e, le 5e bataillon de chasseurs à pieds, le 3e bataillon d'Afrique, le bataillon de tirailleurs indigènes, 2 escadrons du 3e chasseurs, 2 escadrons du 3e spahis, 2 pièces de 8, 2 obusiers, de 15, 4 obusiers de 12 et 3 mortiers de 16 ; en y joignant la colonne du colonel Carbuccia, déjà rendue à Biskra, il disposait de 4.005 hommes, soit : infanterie 3.300 hommes, cavalerie 400, artillerie 300, génie 125, train des équipages 180, administration et ambulance 40, chevaux et mulets 1.100.

Le 6 octobre, la colonne alla camper sur l'oued Mlili ; le 7, de bonne heure, elle s'établit en face de Zaatcha. Il n'entre pas dans notre cadre de raconter le siège de Zaatcha ; nous ne ferons qu'en résumer les principales phases.

Du 7 au 12 octobre, enlèvement et occupation de la zaouïa, construction de 4 batteries, dont 2, la batterie Petit et la batterie n° 3, ne sont qu'à 50 mètres des murailles. Des tranchées relient ces batteries à la zaouïa, base des attaques. Le feu avait été ouvert le 8. Du 8 au 11 inclus, on lança 450 projectiles. L'artillerie ralentit son feu, attendant que le génie eût préparé la descente du fossé. Du 7 au 12 octobre, on comptait 34 tués, dont 2 officiers, 121 blessés, dont 16 officiers. Le 12, le colonel de Barral arrive de Sétif avec un bataillon de zouaves, un bataillon du 38e, 3 compagnies du bataillon d'Afrique, une compagnie de tirailleurs indigènes, un escadron de chasseurs et un escadron de spahis.

Du 12 au 20 octobre, l'artillerie prépare deux brèches. Le génie pousse jusque sur le bord du fossé les deux têtes de sape. Le fossé en avant de la brèche de gauche est comblé au moyen des matériaux des maisons de la zaouïa, que l'on transporte en se les passant de main en main. Quant au fossé en avant de l'attaque de droite, trop exposé au feu de la place, on décide, qu'au moment

de l'assaut, on lancera dans le fossé une charrette qui servira de passerelle. Le 10 et le 12, deux vigoureuses sorties des assiégés essayent d'arrêter la marche des travaux des deux attaques. Du 12 au 20, l'artillerie a lancé 278 projectiles de cinq batteries, batteries Besse, nos 3, 4, 5 et 6 et nos pertes sont de 13 tués, dont deux officiers et 58 blessés.

Toutes les dispositions sont prises pour livrer l'assaut le 20 au matin. Attaque de droite, 1.200 hommes des 8e, 43e et du bataillon d'Afrique, colonel Dumontet. Attaque de gauche, 750 hommes, 2 bataillons de la légion étrangère, une compagnie du 5e bataillon de chasseurs à pied, colonel Carbuccia.

Le commandant Bourbaki avec ses tirailleurs et 2 compagnies de chasseurs à pied doit empêcher les contingents de Lichana de venir au secours de la place. Le colonel de Mirbek, avec la cavalerie, doit occuper la plaine entre Farfar et Tolga et empêcher tout secours d'arriver de ce côté. Le colonel de Barral garde le camp.

A 6 h. 1/2 du matin, l'artillerie recommence un feu redoublé sur les brèches. Deux compagnies d'élite de la légion s'élancent, franchissent le fossé, escaladent la brèche, pénètrent dans la pointe du village, mais une maison ruinée par l'artillerie s'écroule sur nos soldats. Cette colonne d'assaut n'étant pas soutenue, est forcée de se replier devant l'ennemi qui, après avoir reculé, est revenu. Sur 104 hommes montés à l'assaut, 61 sont mis hors de combat, dont 4 tués raides, 10 ensevelis sous les décombres et 10 qui moururent plus tard des suites de leurs blessures.

A l'attaque de droite, on lance la voiture qui se renverse, les grenadiers du 43e se jettent dans le fossé l'escaladent avec peine à cause de la raideur de ses pentes de plus en plus glissantes, mais la brèche n'est point praticable. Les autres compagnies du 43e passent le fossé à leur tour ; elles soutiennent, sans pouvoir le rendre,

un feu épouvantable presqu'à bout portant. Le général fait sonner la retraite. Le 43e avait 17 tués et 80 blessés, presque tous mortellement. Le chef de bataillon et 4 officiers étaient de ces derniers.

Les jours suivants, on rectifie les positions; on exhausse les anciennes batteries qui n'avaient pas assez de vue sur les pieds des murs ; on en construit de nouvelles ; d'un autre côté le général n'est point sans inquiétudes pour ses communications. Tout le pays entre Batna et Biskra commence à se soulever. Les nomades s'échappent du Tell pour venir prendre part à l'insurrection. Si Abd-El-Afidh a autour de lui, sur les hauteurs au-dessus de Mchounech, environ 2.500 montagnards. Si Sadok-bel-Hadj, autre marabout des Oulad Youb, commence à réunir ses khouan; il a déjà 700 fusils. On apprend que Ben Ahmed bel-Hadj est déjà à Soûf et qu'il arrive aussi prendre sa part à la curée. Les communications entre Batna et Biskra sont coupées; la correspondance ne se fait plus qu'avec des piétons, qui filent à travers les montagnes.

Le 25 octobre, on entreprend une coupe de palmiers dans les jardins de Lichana. Les gens de cette oasis sortent en masse pour s'y opposer ; une lutte opiniâtre s'engage ; on est obligé de se replier avec une perte de 6 tués et 19 blessés.

Les jours suivants on continue à couper les palmiers, à travailler aux tranchées, à combler le fossé dans l'attaque de droite avec les débris de la zaouïa. Le 30, une masse de fantassins cherche à déboucher de Tolga ; toute la cavalerie monte à cheval ; une charge vigoureuse rejette tout ce monde en déroute dans les palmiers de Tolga.

Le 31, dès le matin, le général se porte en reconnaissance sur Farfar et Tolga, avec 200 chevaux, 2 compagnies de chasseurs à pied et 2 obusiers de 12. Il est attaqué par plus de 800 cavaliers. Ce sont les nomades

qui viennent d'arriver et qui ont hâte de se signaler. Le général prend position du marabout de Sidi Rouag situé à l'extrémité occidentale d'une ligne de hauteurs qui coupe en deux la plaine de Tolga au col de Khenizen. Deux compagnies de la légion, deux du 8e et deux obusiers viennent l'appuyer. A la faveur de brillantes charges de notre cavalerie et du feu de notre infanterie et de notre artillerie, il se replie lentement sur le camp. Pendant cette attaque extérieure, combinée peut-être, les assiégés, au nombre de plus de 500, font une furieuse sortie sur la gauche de nos attaques.

Du 20 au 31 octobre inclus, y compris les pertes essuyées à l'assaut, nous avions : tués, 48 dont un officier ; blessés, 206 dont 16 officiers. L'artillerie consomma 582 projectiles dont 146 le jour de l'assaut et 184 le 31. On sentait le besoin de ménager les projectiles.

Du 1er au 8 octobre, pas d'événements saillants au siège.

Le 4, Ben Ahmed bel-Hadj arrive à El-Fayd avec 50 cavaliers de l'Oued Souf. Il appelle à lui tous ses partisans du Zab Chergui ; il envoie des émissaires pour soulever Sidi Oqba, mais cette oasis reste tranquille. Les trois marabouts, Ben Ahmed bel-Hadj, Si Abd-El-Afidh, Si Sadok, ont réuni près de 3.000 fantassins et 250 chevaux. Ils pourraient inquiéter Biskra, compromettre le siège, mais leurs rivalités et le souvenir de Sériana paralysent l'ardeur guerrière des montagnards.

Le 8 novembre, le colonel Canrobert, venant d'Aumale par Bou-Saada et Sadouri, arrive devant Zaatcha, mais il apporte le choléra avec lui ; c'est un ennemi de plus, que le courage et l'énergie de nos soldats vont avoir à combattre. Le général Herbillon renvoie le colonel Carbuccia à Biskra, pour préserver ce point des menaces de la montagne et faire le service des convois. Déjà, il avait renvoyé le bataillon du 43e, si cruellement éprouvé à l'assaut du 20. Le 11, un bataillon du 8e de ligne

amène des munitions, plus de 1.000 coups pour l'artillerie et 100.000 cartouches pour l'infanterie. Avec ce convoi, arrivait aussi le chef de bataillon Lebrettevillois, qui venait prendre le commandement du génie. Le colonel Petit était mort de ses blessures; le capitaine Thomas, auquel revenait le commandement après lui, avait été blessé le premier du siège ; le capitaine Graillet, qui avait succédé au colonel Petit, était mort le 26 octobre.

Le 12 novembre, le corps de siège, divisé en trois brigades d'infanterie et une de cavalerie se partageait ainsi :

1re brigade, colonel de Barral, 38e, bataillon d'Afrique : 1.100 hommes ;

2e brigade, colonel Dumontet, 8e de ligne, 43e, tirailleurs indigènes : 2.000 hommes ;

Brigade de cavalerie, colonel de Mirbek, 1er et 3e chasseurs, 1er et 3e spahis : 600 chevaux.

Le 12 novembre, la cavalerie va faire du fourrage dans les joncs des sources de Bouchagroun, oasis abandonnée à 3/4 de lieue à l'Est du camp ; elle est soutenue par les tirailleurs indigènes ; les nomades cachés dans Bouchagroun cherchent à inquiéter le retour au camp. Par une prompte manœuvre, le colonel de Mirbek ramène les escadrons et charge l'ennemi. Vingt et quelques cavaliers des nomades sont tués ; ils perdent, en outre, plus de vingt chevaux tués ou pris. Le 14, l'ennemi inonde nos travaux, qui ont pris un grand développement vers la droite ; de ce côté, on n'a pas à craindre d'être pris à dos comme à la gauche, où il faudrait cheminer entre Zaatcha et Lichana.

Le 15, deux pièces de 12 arrivent avec le 3e bataillon de chasseurs à pied et un bataillon du 51e.

Les nomades qui descendaient du Tell, croyant n'avoir qu'à achever des troupes démoralisées après leurs vaines tentatives, s'étaient retirés dans l'oasis d'Ourlal et l'Oued Djedi. Le général Herbillon part dans la nuit du 15 au 16

avec une partie des brigades de Barral et Canrobert et toute la cavalerie du colonel de Mirbek. A la pointe du jour, les nomades sont cernés, leurs tentes bouleversées ; ils ne trouvent de refuge que dans le village. Plus de 150 hommes tués, un butin immense, 1.800 chameaux, 15.000 moutons, tels sont les résultats matériels de cette affaire, qui ne nous coûte que 6 tués et 25 blessés. Pendant que les troupes faisaient le café, les chefs des Cheraga et des Bou Azid vinrent demander l'aman. Quant aux Sehila et aux Rhaman, ils s'étaient sauvés dans le Sahara pour gagner l'Oued Rir. Le soir, le général rentra au camp, sans être inquiété. Pendant son absence, les assiégés avaient fait une opiniâtre et hardie sortie sur nos attaques de gauche. Ils bouleversèrent une partie de nos travaux et ne furent rejetés dans la place qu'avec peine. Le 18, 500 hommes du bataillon d'Afrique et 120 chasseurs sont envoyés à Biskra, les communications avec Batna devenant de plus en plus difficiles. Le 17 en effet, un convoi de munitions parti de Batna avec 300 hommes, dont beaucoup sortaient à peine des hôpitaux et un peloton de chasseurs avait été attaqué dans la gorge d'El-Kantara par des nuées de Lakhdar, Oulad-Soltan, Beni-Maala, Beni-Ferrah. Le capitaine Bataille de la légion, commandant le convoi ne s'était tiré de ce mauvais pas que grâce à son énergie.

Le 19 novembre, la batterie n° 9 armée avec les deux pièces de 12 ouvre son feu. On a dû élever le terre-plein de plus de deux mètres au-dessus du sol. Le terre-plein, construit en bois de palmier, a coûté beaucoup de peine. Embusqués derrière des pans de mur, d'habiles tireurs prennent la batterie d'enfilade ; on rase ces ruines. Dès le soir, les pièces de 12, tirant à la distance de 60 mètres, on fait une large brèche.

Le 20, on reconnaît le fossé en avant de cette troisième brèche; on trouve qu'il a huit mètres de large et 2 m. 60 d'eau ; on travaille à le combler avec des pierres. Pourtant

les défenseurs de Zaatcha commencent à s'émouvoir de notre opiniâtreté ; nos travaux avancent lentement, il est vrai, mais ils avancent. Ils peuvent prévoir à quelle époque les extrémités de nos attaques se rejoignant les serreront dans un étau de fer et de feu. Beaucoup de gens quittent l'oasis. Si Moussa, ce chérif de l'Ouest, qui a joué un rôle contre Abd-el-Kader, engagea Bou-Zian à partir, lui disant que la place n'était plus tenable, qu'ils étaient obligés de se cacher dans des trous pour se mettre à l'abri des bombes. Bou-Zian persista, comptant toujours sur l'appui, que le Prophète lui avait promis. Avec les gens qu'il avait fanatisés, il contint une grande partie de ceux qui voulaient se retirer.

Les gens de Lichana, incommodés par l'artillerie envoyèrent une députation ; mais ces démarches n'aboutirent à rien.

Du 20 au 26, on perfectionne les sapes, on achève le passage du fossé devant la nouvelle brèche ou brèche n° 3.

Le 24, pendant qu'on relève les gardes de tranchées, devant cette brèche, les assiégés font une sortie furieuse; quelques-uns viennent se faire tuer jusque sous nos canons. On dut faire parvenir des troupes de soutien pour les rejeter dans la place. Les soldats, électrisés, voulaient se lancer à l'assaut. Ce combat nous coûta 11 tués, dont un officier et 35 blessés, dont 2 officiers.

Enfin, l'assaut est décidé pour le 26.

Attaque de droite, colonel Canrobert, 880 hommes (250 du 5e bataillon de chasseurs, 100 hommes d'élite du 16e, 530 zouaves).

Attaque du centre, colonel de Barral, 950 hommes (450 hommes du 8e bataillon de chasseurs, 400 du 38e, 100 zouaves).

Attaque de gauche, lieutenant-colonel de l'Hourmel, 880 hommes (630 du 8e de ligne, 250 du 43e).

Le commandant Bourbaki avec 1.200 hommes (tirail-

leurs, 5e bataillon de chasseurs d'Afrique), fera l'investissement de la place pendant l'assaut, afin d'empêcher les secours d'arriver du dehors.

Le colonel Dumontet reste en réserve dans les tranchées avec 550 hommes du 8e et du 16e.

La garde du camp est confiée au colonel de Mirbek ; 300 des moins valides des différents corps gardent les différents postes.

A 8 heures, le commandant Bourbaki a terminé son mouvement. Le signal est donné, la charge sonne, les 3 colonnes s'élancent. On sait avec quelle rage se défendirent ces fanatiques qui, cernés de tous côtés, sentaient qu'ils ne pouvaient échapper. Il fallut faire le siège de chaque maison, en faire sauter même quelques-unes à la mine. A midi, des coups de feu partaient encore de ces ruines fumantes ; Bou-Zian, ses deux fils et tous les défenseurs périrent. Le commandant Bourbaki repousse une très vive attaque de tous les combattants entassés dans Lichana, qui se doutent que le sort de Zaatcha se tranche dans ce moment, que c'est la lutte suprême, qui va décider si les prophéties de Bou-Zian sont un songe ou si, réellement, la mauvaise heure va sonner pour les chrétiens.

Au grondement étourdissant de l'artillerie, qui a précédé l'assaut, à la mousqueterie, aux bruits sourds de la mine, aux clameurs du combat, succède un silence de mort. Les gens de Lichana s'avancent en reconnaissance ; glacés de terreur, ils ne peuvent plus douter que Zaatcha n'existe plus.

Il est curieux d'énumérer ces derniers défenseurs de Zaatcha. Pour rendre son véritable caractère à cette défense, qui n'en reste pas moins honorable pour le courage des indigènes, disons que Zaatcha était le champ clos où, depuis 2 mois, tout ce qu'il y avait de gens turbulents et de fanatiques à cinquante lieues à la ronde venaient faire le coup de feu et la guerre sainte contre les Français.

Ce n'est pas à une garnison qu'on a eu affaire ; excepté Bou-Zian, et peut-être une cinquantaine d'adhérents, tout le reste se renouvelait complètement. J'ai pu, par des renseignements très délicats à obtenir sur pareil sujet, arriver à avoir la liste des gens morts le jour de l'assaut. La voici :

Gens de Zaatcha	30
Ghamra	25
Oulad Sidi Zian	40
Oulad-Djellal	30
Oulad-Sassi	30
Si-Khaled	40
Oulad-Harket	20
Bouchagroun	20
Bou-Azid	20
Lichana	15
Contingents de Si-Moussa	60
Sahari	50
Rouara	10
Mdoukal	10
Fatuassa de Farfar	15
Oulal-Soltan	15
Oulad Sidi-Salah	5
Bou-Saada	2
Oulad-Djenadj	10
Beni-Ferrah	10
Oulad Sidi-Hamla	12
Total	476

Comme il y avait là beaucoup d'étrangers, beaucoup d'inconnus, on peut porter sûrement à 500 le nombre des défenseurs tués dans l'assaut. Les indigènes assurent, d'ailleurs, que pas un, à l'exception d'un Mgharbi de Si Moussa, ne put s'échapper. Ainsi dans Zaatcha on

frappa plus ou moins rudement plus de 25 tribus. L'effet n'en fut que plus étendu. L'assaut de Zaatcha nous coûta 43 tués et 175 blessés. Pour tout le siège nos pertes s'élevaient à :

Officiers tués.....	20
— blessés.....	60
Soldats tués.....	300
— blessés.....	620

L'artillerie avait lancé, depuis le 7 octobre jusqu'au 26 novembre, 2.226 projectiles, dont 1.521 pendant les 8 premiers jours.

La journée du 27 fut employée à achever la destruction de Zaatcha.

Toutes les oasis envoyèrent des miad pour obtenir l'aman et fournirent les otages demandés. La nouvelle de la chute de Zaatcha, répandue avec une rapidité électrique, frappa partout les insurgés de stupeur. Tous les indigènes regardaient ce duel opiniâtre comme un jugement de Dieu. Dieu avait prononcé. Autant la confiance avait été aveugle, enthousiaste, autant l'abattement fut rapide et profond.

Dans toute cette subdivision soulevée, toutes les tribus rentrèrent dans l'ordre sans qu'il fût nécessaire de tirer un coup de fusil. Il n'y eut que la petite république de Nara, la sœur d'origine de Zaatcha, qui fit une résistance isolée, qui entraîna sa destruction. Le 28 novembre, on acheva l'œuvre de destruction en faisant sauter le minaret de la zaouïa de Sidi Sada. Zaatcha, avec ses pans de mur ruinés, recouvre des masses de cadavres. Son oasis largement entamée par la hache (on avait coupé 7.000 palmiers à Zaatcha, 3.000 à Lichana) devait rester comme l'exemple visible d'un terrible châtiment, dont l'effet dure encore.

Le général leva le camp et alla camper sur l'Oued Mlili

Les cadavres des morts, des cholériques, le séjour de tant

de monde sur le même terrain pendant 52 jours avaient fait de ce campement un foyer pestilentiel. Le jour même de l'assaut, le choléra s'était abattu sur Lichana. Le jour du départ de la colonne, plus de 50 personnes y moururent. Quelques esprits superstitieux virent là comme un fléau vengeur, qui les punissait de n'avoir pas succombé avec Zaatcha.

Le 29, la colonne rentra à Biskra. Les soumissions y arrivaient de tous côtés. On apprenait que Ben Ahmed Bel Hadj venait de repartir pour de Djerid ; c'était l'aveu de son impuissance. Il s'en retournait profondément humilié ; il n'avait pas pu obtenir l'entrée de Sidi Oqba, sa ville natale, l'ancien siège de sa puissance. Si Abd el-Afidh, de son côté, avait écrit pour demander pardon. Les Français ne lui avaient jamais fait que du bien, disait-il, c'était contre son gré qu'il avait arboré le drapeau de la révolte, mais ses khouan avaient voulu marcher et il avait dû partir. Et, ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il y avait du vrai dans ce que disait Abd el-Afidh, marabout peu belliqueux, auquel il avait dû beaucoup coûter de quitter les doux loisirs de la zaouïa.

Le général Herbillon quitta Biskra le 1er décembre. Il laissait en arrière tout le pays soumis, à l'exception des Selmia retirés dans l'oued Rir et dont le chikh de Tugurth retardait la soumission, parce qu'il voulait qu'elle se fît par son intermédiaire.

Déjà les oasis des Zibans commençaient à payer l'amende, qui leur avait été imposée. En chemin, le général reçut la soumission des Oulad Zian et des Beni Ferrah.

Arrivé à Ksour le 4, il y séjourne le 5 et le 6. Il y dissout sa colonne. Le colonel de Barral, avec les troupes de Sétif, va calmer l'agitation de sa subdivision. Le colonel Canrobert, avec ses deux bataillons de zouaves, les 5e et 8e bataillons de chasseurs à pied, un bataillon du 8e de ligne, les tirailleurs indigènes, deux escadrons de

chasseurs, un de spahis, est chargé de rétablir complètement la paix dans la subdivision de Batna. Avec le restant de ses troupes, le général Herbillon reprit la route de Constantine.

Le colonel Canrobert avait tout d'abord à régler les affaires de Bellezma. Parti le 7, il bivouaqua le soir à l'Oued Berridj ; le 8, à Séfian, où il séjourna le 9, afin de prendre toutes les informations nécessaires avant de s'engager dans le pays des Oulad Soltan encore insoumis. Le 10, il atteint N'gaous, il y séjourne jusqu'au 14 inclus. Il y règle la soumission des Oulad Soltan, des Ali ben Sabor, des Oulad Selled, des Oulad Bou Aoun. Le 16, le colonel arrive au bordj de Barika. Déjà, au mois d'août, les Oulad Derradj avaient été enlevés à Si Mokran et ajoutés au commandement de Si Mokhtar, caïd des Oulad Ali ben Sabor et Oulad Sellem. Mais Si Mokran était devenu impossible ; sa destitution était nécessaire.

Le colonel Canrobert arrête les bases de la nouvelle organisation de son ancien commandement. Déjà les Oulad Derradj ont été séparés. On fait du reste deux autres caïdats, celui des Saharis, dont est investi Boulakhas, neveu du Chikh El Arab et celui des Oulad Zian, qu'on donne au neveu de Si Mokran.

Rentré à Batna le 23, le colonel Canrobert en repart le 25 pour l'oued Abdi. Les nombreux villages de cette riche vallée avaient une attitude demi-hostile, qui réagissait d'une façon fâcheuse sur les Zibans. Aussitôt que nos troupes y apparurent, tous les villages se soumirent à l'exception de Nara qui, se fiant à sa position difficile et aux menaces de l'hiver, refusa de venir à composition. On sait comment ce village fut brillamment emporté le 5 janvier. Il était temps; le jour même la neige commença à tomber.

Le colonel Canrobert ne put rentrer directement à Batna; il lui fallut descendre l'Abdi jusqu'à Branis pour remonter, de là, par El Kantara et Ksour. Déjà le verse-

ment de l'amende se ralentissait dans les Zibans ; tous les yeux se tournaient vers l'Aurès; on s'apprêtait sourdement à recommencer. La nouvelle de la prise et de la destruction de Nara complèta l'effet produit par la prise et la destruction de Zaatcha. Ainsi se termina cette insurrection, qui n'avait pris des proportions si formidables que par une série de fatalités. Elle prouvait une fois de plus que nous ne dominions l'Algérie, qu'à la condition d'être toujours les plus forts et toujours et partout vainqueurs. Coûte que coûte, dès qu'une difficulté surgit quelque part, sans se laisser arrêter par aucune considération d'opportunité de saison, il faut se hâter de la trancher, parce que chaque jour de retard crée une difficulté de plus. Le 19 mai, 2 à 300 hommes auraient eu raison de Bou Zian; le 16 juillet, une colonne de 1.500 hommes échoue ; le 4 octobre on s'y présente avec 4.000 hommes et des moyens qui sont encore insuffisants ; il fallut 8.000 hommes et un siège de 52 jours.

1850

Dans le mois de janvier 1850, les Selmia et les Rahman, dont la soumission avait été retardée par les sourdes menées du chikh de Tugurth, ainsi que nous l'avons dit plus haut, viennent enfin demander le pardon de leur trahison. Depuis longtemps on se plaignait que les nomades n'étaient pas commandés. Le Chikh El Arab n'ayant pas d'intermédiaire dans l'administration de ces tribus, les abandonnait aux caprices de leurs djemaas et à leurs instincts de désordre. On divisa les nomades en deux caïdats : 1° celui des Cheraga (Ahl ben Ali, Ghamra, Chorfa), dont fut investi Ali ben Guidoun, fils aîné du Chikh El Arab; 2° le caïdat des Gharaba (Selmia, Rhaman, Bou Azid), dont fut investi Si Ahmed bel Hadj, cousin du Chikh El Arab.

Les Oulad Zid, toujours insoumis, étaient campés pêle-

mêle avec les Selmia et les Rhaman dans l'oued Rir ; ils faisaient leurs échanges sur le marché de Tugurth avec l'assentiment du chikh Abderrahman. Ce dernier, désireux d'effacer la fâcheuse impression qu'a pu produire sa conduite ambiguë à l'égard des Selmia et des Rhaman, monte à cheval avec les cavaliers de ces tribus, y joint les Oulad Moul et tombe sur les Oulad Zid qui étaient campés auprès de Tikdidin dans la sécurité la plus complète et leur enlève plus de 600 chameaux et 2.000 moutons. Alléchés par ce facile coup de main, les Selmia et les Rhaman demandent l'autorisation de courir sus aux Larbaa et aux Harazlia, qui refusaient d'obéir au khalifa Ben Salem et commençaient cette longue série de désordres, qui a tant agité le Sahara et qui finit à peine.

Le chikh de Tugurth entrave ces projets car les Larbaa et les Harazlia sont, peut-être, les tribus qui fréquentent le plus le marché de Tugurth. Et cette question de marché, comme nous le verrons bien des fois, domine toute la politique des Ben Djellab. Les Selmia, les Rahman, qui voulaient à toute force se rembourser de ce qu'ils avaient perdu à la razzia d'Ourlal, se joignent aux Oulad Harket pour tomber sur les Oulad Sassi. Cette démonstration détermina les Oulad Dekri, déjà ramenés vers le Nord par la sécheresse prématurée du Sahara, à demander les conditions de leur rentrée en grâce.

Le marabout Si Mokhtar, des Oulad Djellal, qui n'avait pas encore voulu reconnaître l'autorité française, vint faire amende honorable à Biskra. Ainsi, à la fin de février, tout le cercle de Biskra était pacifié, à l'exception de quelques fractions des Oulad Zekri (Oulad Rebbah, Oulad Sani). Froissé de la nouvelle organisation de l'Oued Rir et du Souf, mécontent de ce que nous ne lui ayons pas subordonné Temacin, le chikh Abderrahman, à la tête des fantassins de l'Oued Rir et d'une partie des goums des Oulad Moulet, va attaquer, au commencement d'avril, la petite oasis de Bladet Amar, qui suit toujours la ligne

politique de Temacin. Après avoir facilement forcé les habitants à se renfermer dans les murs du village, Ben Djellab fait commencer la coupe des palmiers. Il en avait déjà abattu un grand nombre, lorsqu'il apprend l'approche de plus de 2.000 fantassins du Souf, qui arrivent au secours de Bladet Amar. Ben Djellab bat précipitamment en retraite sur Tugurth ; les Soufa le poursuivent en échangeant une fusillade insignifiante. Cet infructueux appel à la force démontre une fois de plus combien sont peu fondées les prétentions des Ben Djellab au gouvernement de tout l'oued Rir et Souf. A la suite de son expédition chez les Nmemchas, le général de Saint-Arnaud, commandant la province, donne une nouvelle organisation à cette grande tribu. Les Oulad Rechaïch qui, jusque-là, avaient dépendu de Biskra, en sont retirés pour faire partie du commandement d'El-Hassenaouï. Le général de Saint-Arnaud traverse le Djebel Chechar, une partie de l'Aurès, suit le cours de l'Abiod et vient déboucher à Biskra par Mchounech et Chetum, le 12 juin.

Le passage à travers toute cette contrée, si peu visitée par nos troupes, produisit un excellent effet. Il ne fut signalé que par l'affaire d'Ouldja (3 juin). Pendant que la colonne stationnait auprès de cette petite oasis située sur l'Oued el Arab, au-dessus de Khanga, deux soldats furent assassinés par les gens du village. Les coupables n'ayant pas été livrés dans le délai fixé, on cerna le village et on passa les habitants par les armes.

Si Abd-el-Afidh, le marabout de Khanga, malgré l'aman qui lui avait été donné, était parti, sous un prétexte plus ou moins plausible, pour le Djerid à l'approche du général de Saint-Arnaud. Il ne pouvait croire à l'indulgence, que nous avions eue pour sa trahison et son ingratitude. Si Abd el Afidh rapporta du Djerid les germes du choléra. Il mourut à Khanga le 13 juillet. Le fléau ne tarda pas à paraître à Sidi Oqba, puis à Biskra ; il devait faire, jusqu'au milieu de septembre, les plus cruels ravages.

Nous avons dit que les Larbaa et les Harazlia s'étaient mis en insoumission. Etablis sur l'Oued Itel, ils commencèrent à faire des courses dans les Zibans. Ils enlevèrent, près de Doucen, un caravane de 24 chameaux appartenant aux Selmia. Le 2 août, il surprirent les troupeaux de cette pauvre oasis d'Oumach, que sa position avancée et isolée a rendu tant de fois victime des déprédations des nomades. Les choses se passèrent absolument comme en 1846 ; les goums d'Oumach, sortis pour reprendre leurs troupeaux, tombèrent également dans une embuscade. Douze de ces malheureux restèrent sur le terrain. Les Larbaa et les Harazlia, au nombre de 150 cavaliers et de 300 fantassins montés sur des chameaux, firent, le lendemain, une tentative inutile contre les Oulad Sidi Salah, campés dans le bois de Sada ; mais leur goum alla enlever au Sud de Sidi Oqba 160 chameaux et 400 moutons des Oulad Amor. Après ces audacieux coups de main, ils se retirent dans le Sud.

Aussitôt qu'on avait su ces coureurs établis sur l'Oued Itel, le commandant supérieur avait demandé des goums des nomades et des Saharis. Le caïd de Biskra, Mohammed Srir, avec 300 chevaux appuyés de 300 fantassins du Zab et des Oulad Djellal, est chargé d'aller jusqu'à l'oued Itel pour en chasser les Larbaa et les Harazlia. Arrivé à Bou El Arimek, à 12 lieues au Sud des Oulad Djellal, le caïd apprend que l'ennemi, qu'il poursuit, s'est retiré du côté des Beni Mzab. Il juge inutile de pousser plus loin et, d'ailleurs, dans cette saison, avec le choléra semant sa route de victimes, il était difficile de maintenir dans une pareille expédition ces milices improvisées. Le caïd de Biskra se replie sur le Zab. A la fin du mois d'août, l'agha Si Chérif ben Harch est mis en campagne contre les Larbaa et les Harazlia. Les goums de Biskra doivent combiner leurs mouvements avec les siens, en fermant aux insoumis, les chemins de l'oued Rir, leur retraite habituelle. Le caïd Mohammed Srir, avec 250

chevaux et 500 fantassins, s'établit, le 10 septembre, dans l'oued Itel. Dans cette position, il couvre les Zibans. Il peut se porter sur le flanc de l'émigration des Larbaa et des Harazlia, s'ils veulent gagner l'oued Rir. Mohammed Srir reçoit, en même temps, des lettres pressantes de Si Chérif bel Harch, qui le sollicite de venir opérer sa jonction avec lui à Dayer Stohl et des lettres non moins positives du chikh Abderrahman, qui lui signale l'arrivée des insoumis à El Hadjira, petite oasis à 20 lieues au Sud-Ouest de Tugurth. Le caïd de Biskra se décide à marcher sur Tugurth. Le 12 septembre, au moment où Ben Djellab signalait les Larbaa et les Harazlia dans le Sud de l'oued Rir, Si Chérif bel Hadj rasait les seconds sur l'oued Atar ; les premiers étaient campés plus à l'ouest encore sur l'oued Zégrir. En se rappelant ce que nous avons dit plus haut, on comprend les secrets motifs du chikh de Tugurth, quand il donnait des renseignements aussi inexacts. Les Larbaa et les Harazlia étant retournés dans l'ouest et nos nomades étant revenus du Tell, les appréhensions cessent dans les Zibans et la fin de l'année s'écoule tranquillement.

1851

Vers la fin du mois de janvier, près de 500 familles de Nefta, écrasées par les exactions des autorités tunisiennes, viennent chercher un asile dans les villages du Souf, qui sont attachés au Djerid par les doubles liens de la parenté et du commerce. On reçoit l'ordre de l'autorité supérieure d'employer toute l'influence, qu'on possède, pour faire rentrer les émigrés sur leur territoire. A la fin d'avril, il n'en reste plus un seul au Souf. Maintenant notre attention va presque toujours être exclusivement portée vers le Sud.

Le chikh Abderrahman avait succédé tout jeune encore dans le gouvernement héréditaire de l'oued Rir au chikh

Ali. Le chikh avait laissé un enfant plus jeune encore nommé Selman. L'histoire de Tugurth apprendra comment ce pauvre pays de l'Oued Rir a été bouleversé et ruiné par les guerres intestines, les usurpations de la famille Ben Djellab.

Le chikh Abderrahman voyait grandir son cousin Selman avec une défiance toute naturelle. C'était ce nom de Selman, que prononçaient tous les mécontents. Au mois de juin 1850, un nègre avait surpris le chikh Abderrahman dans sa galerie de repos et lui avait tiré un coup de tromblon à bout portant ; il avait eu l'épaule traversée. Au bruit de la détonation, la garde du chikh était accourue et l'assassin avait été massacré avec un empressement, qui fit croire à Ben Djellab, qu'on avait voulu prévenir des aveux compromettants. Ben Djellab se disait ou laissait dire que les partisans seuls de Selman avaient pu armer le bras de l'assassin. Aussi, depuis ce jour, Selman était-il l'objet d'une méfiance sombre. Abderrahman finit même par le tenir en charte privée, sous la surveillance de quelques serviteurs dévoués et capables de tout. Selman comprenant alors, que sa vie dépendait des caprices et des emportements de son cousin, que ses habitudes d'ivresse n'entretenaient que trop, parvint à s'échapper et se réfugia à Temacin au mois de mars. Cette fuite ne causa pourtant aucun désordre dans l'Oued Rir ; loin de se poser en prétendant, Selman écrivit qu'il s'était évadé pour sauver sa tête. Abderrahman mit tout en œuvre pour empêcher les Français d'accueillir favorablement ses démarches. Au mois de mai, un nouvel incident faillit troubler la paix de l'Oued Rir. Malgré les ordres réitérés qu'il avait reçus, le chikh continuait d'ouvrir le marché de Tugurth aux Larbaa et aux Harazlia. Ayant appris qu'une grande « guella » de ces derniers était campée sous des murs de Tugurth, le commandant supérieur donne l'ordre au chikh El-Embark, des Oulad Moulet, de réclamer le concours de Ben Djellab et d'enle-

ver cette caravane. El Embark part la nuit de Meggarin avec une quarantaine de cavaliers, tombe, à la pointe du jour, sur les insoumis et les aurait complètement enlevés, si les portes de Tugurth ne s'étaient ouvertes pour leur donner asile et si, des murailles mêmes de la Casbah, des coups de fusil n'avaient forcé les Oulad Moulet à la retraite. Ben Djellab ordonna, en outre, à tous les villages de l'Oued Rir de faire main basse sur le chikh El-Embark et ses cavaliers. Il fit saisir les magasins des Oulad Moulet et commença à faire couper leurs palmiers. Mais, comprenant bientôt, combien peut lui devenir funeste la voie où il s'engage, il fait amende honorable, envoie son impôt à Biskra et promet d'indemniser les Oulad Moulet. Dans un moment, où le commandant de la province faisait sa rude campagne dans les montagnes de Djidjelli, à une époque de l'année, où règne dans l'Oued Rir la fièvre, connue sous le nom d' « oukra » ou de « them », on ne pouvait y envoyer des troupes, quand bien même on en aurait eu de disponibles. Dans de pareils circonstances on ne pouvait traiter le chikh Abderrahman avec la sévérité qu'il ne méritait que trop. On dut se montrer satisfait de ses excuses et de ses explications.

Vers le milieu du mois de juillet, le chikh des Oulad Khaled fut assassiné. L'assassin se réfugia chez les Oulad Athia, fraction des Oulad Rabah, qui refusa de le livrer et les parents du coupable firent cause commune avec eux. Le capitaine Pein ayant offert son concours, il fut convenu, qu'on cernerait les fractions récalcitrantes dans le pâté de montagnes, où elles s'étaient retirées, Le 12 juillet, 20 spahis et 300 cavaliers des goums escaladaient les pentes sud, pendant que les cavaliers de Bou-Saada escaladaient les pentes nord. Les Oulad Khaled furent razziés, mais les Oulad Athia échappèrent.

Vers la fin du mois de juillet, un pélerin partait du Djerid, traversait le Souf et gagnait les tentes des Chamba

Bourouba ou Chamba d'Ouargla. Bientôt on apprît qu'un chérif était arrivé et qu'il appelait tous les fidèles musulmans à la guerre sainte. Il signait ses nombreuses lettres : Mohammed ben Abdallah. Mais, comme ces noms du prophète sont ceux, que prennent tous les fanatiques ou intrigants, les uns disaient qu'il s'appelait Ahmed ben Hasseïn, d'autres que c'était un fakir de Sidi-Ameur ; toutes ces incertitudes, toutes ces obscurités ne faisaient que favoriser ses démarches. Cet inconnu d'alors c'était El-Tlemçani, le chérif d'Ouargla. Si Mohammed ben Abdallah était un pauvre derviche des Oulad-Sidi-Chikh, qui ne s'était fait remarquer que par les pratiques d'une dévotion exagérée. « Tous les vendredis, depuis plusieurs « années, il allait en pèlerinage pieds nus au tombeau de « Sidi-Bou-Meddin, près de Tlemcen et là il passait la « nuit en prières (1). » C'était en 1842. Mouleï-Chikh-Ali, voulait renverser son rival Bou-Hamedi, le khalifa d'Abd-El-Kader à Tlemcen. Mouleï-Chikh-Ali, homme adroit et astucieux, comprenant bien que sa position ne lui donnait ni l'autorité ni la force nécessaires pour se poser en compétiteur d'un lieutenant d'Abd-el-Kader, choisit, pour jouer ce rôle, cet homme revêtu du prestige religieux et qui, par sa valeur personnelle, ne pouvait ni porter ombrage à son ambition, ni faire obstacle à son ardent désir du pouvoir (2).

Mohammed ben Abdallah se laissa faire ; l'autorité française favorisa l'élévation de ce nouveau prétendant, élévation qui ne pouvait se faire qu'aux dépens d'Abd-el-Kader. Malgré quelques revers, Mohammed ben Abdallah vit bientôt son autorité reconnue par la majeure partie des tribus du cercle de Tlemcen. Mohammed ben Abdallah, toutefois, n'était pas l'homme que croyait Mouleï-Chikh-Ali. Il s'aperçut que celui-ci ne se servait de lui

---

(1 et 2) Voir la note historique sur le Maghzen d'Oran par le général Esthevazy.

que comme d'un instrument ; il essaya de secouer la tutelle de son agha et, aveuglé par les succès qu'il devait à la coopération du maghzen ou des troupes françaises, il alla s'établir, réduit à ses propres ressources, à Ennaya. Abd-el-Kader profita de la faute de ce prétendant qui commençait à l'inquiéter. Il marcha sur lui. Les gens de Mohammed ben Abdallah prirent la fuite sans combattre et lui-même alla se cacher au petit village d'Aïn-El-Hout. Mohammed ben Abdallah, reconnu incapable de lutter contre Abd-el-Kader, fut négligé. Cet abandon, ce mépris ulcérèrent le cœur de cet ambitieux ; il partit pour la Mecque en 1846.

C'est ce Mohammed ben Abdallah, ce marabout qui a été impuissant à nous servir, qui maintenant vient se retourner contre nous, retrouve toutes les forces du fanatisme et va tenir en haleine pendant quelques années le sud des trois provinces de l'Algérie.

Avec les premiers aventuriers, qu'il a pu recueillir, il enlève sur l'Oued Retem 800 chameaux aux Oulad-Moulet. Ce premier succès augmente sa bande. La fraction des Oulad-Moulet du chikh-El-Embark, qui avait passé l'été dans les environs de Biskra, après avoir fait ses provisions de blé et d'orge, retourne vers l'Oued Rir. Le 21 août, elle était campée au puits d'Itel, dans le bas Oued Itel, à 20 lieues de Biskra. A 4 heures du soir, les Oulad-Moulet sont assaillis par un goum de 100 cavaliers qu'appuient 300 fantassins montés sur des chameaux. Les Oulad-Moulet comptaient à peine 30 cavaliers. Ils se défendirent avec le courage qui distingue les cavaliers de ces tribus. Onze furent tués, 15 blessés. Le chikh El-Embark parvint à se sauver, tenant son jeune fils d'une main sur le devant de sa selle et son fusil de l'autre. Son cheval avait reçu 13 blessures. Mohammed ben Abdallah avait épié les Oulad-Moulet ; des espions surveillaient même à Sidi-Oqba leurs achats de grains et s'informaient de leur départ. Il était parti

d'Ouargla conduit par Asin ben Chtioni, guide renommé qui faisait partie de la nouba de Biskra, d'où il avait déserté pendant le siège de Zaatcha. Pour mieux dissimuler sa marche et éviter les batteurs d'estrade placés aux environs des puits du Sahara, il faisait porter à chaque chameau 7 ou 8 peaux de bouc pleines d'eau ; évitant ainsi les chemins connus, il s'était blotti dans les ondulations, où sont situés les puits d'El-Baadj, après avoir surpris les coureurs, dont s'était fait précéder El-Embark. Le coup fait à Séthil, il s'était replié le jour même sur Zérig ; le lendemain matin, il était à Dziouna ; le soir il couchait à El-Alia, c'est-à-dire à près de 40 lieues du théâtre de la razzia. D'El-Alia, où il avait entraîné dans son parti les Oulad-Sidi-Sliman, moitié de la grande tribu mrabtin des Oulad-Saiah, il regagnait Ouargla. Entre Ouargla et N'goussa, il y a la même rivalité qu'entre Temacin et Tugurth. Mohammed ben Abdallah rallie tout le parti d'Ouargla, marche sur N'goussa, fait la récolte de ses palmiers et force le chikh investi par les Français, Bou-Hass ben Babia, à prendre la fuite. Ce dernier se retire à Tiaret. Donnant satisfaction aux haines locales de ses partisans, Mohammed ben Abdallah détruit l'enceinte de N'goussa, fait la récolte de ses palmiers et se commence un petit établissement à Rouisset, village situé sur le bord oriental de l'oasis d'Ouargla. Le chérif commença alors à tourner ses regards vers l'Oued Rir. Selman ayant vu mettre en prison les deux serviteurs, qu'il avait envoyés à Biskra, ne pouvait rester à Temacin, où le chikh lui faisait comprendre qu'on ne pouvait trop longtemps lui donner un asile compromettant, se jeta dans les bras de Mohammed ben Abdallah et se posa dès lors en prétendant. Mohammed ben Abdallah écrit partout qu'il va marcher sur Tugurth, l'enlever et, entraînant à sa suite toutes les populations de l'Oued Rir et du Souf, aller attaquer les Français jusque dans Biskra même. Biskra, dit-il, ne poura être

secourue, parce que le Bey de Tunis, irrité contre les Français à cause des mines d'Oun-Theboul, marche lui-même à la tête d'une nombreuse armée, renforcée des secours du Sultan.

Instruit des projets de Mohammed ben Abdallah on dut prendre quelques précautions. Tugurth ne pouvait être enlevée de vive force, mais une révolution, une trahison pouvaient en ouvrir les portes. Dès le 11 septembre, Ben-Djellab avait reçu à Tugurth un renfort de 120 cavaliers sous les ordres de Donaki Si-Chikh ; 180 cavaliers dont 50 Spahis étaient postée à Saada. Les caïds des Oulad Saoula et du Zab-Chergui avaient 200 chevaux prêts à s'y rendre au premier signal ; un goum des Oulad Zekri observait l'oued Itel ; le commandant supérieur pressait le retour des nomades et surtout des Selmia et des Rahman qui, propriétaires dans l'Oued Rir, offraient toute garantie pour se défendre. Le chérif, de son côté, employa tout le mois de septembre à recruter du monde. Il écrivit aux gens d'El-Oued, de Temacin, aux Saïd Amor, nomades de Temacin. Il se mit en marche dans les premiers jours d'octobre, à tête de cent et quelques cavaliers et de 900 fantassins, presque tous Chaanba-Mkhadma. La petite oasis de Bladet-Amar fut obligée de leur apporter la dhiffa. De là, il alla camper au Mrassel, à l'est de Temacin. Malgré les conseils de Si Mohammed El-Aïd, fils d'El-Hadj Ali, chef de la zaouïa de Tamalhat et chikh des khouan de Tedjini, qui prêchait la neutralité, les gens de Temacin vinrent saluer le chérif.

Dans la nuit du 4 au 5, le chikh de Tugurth, qui avait reçu 400 cavaliers des nomades arrivés à marche forcée des environs de Constantine, se met en mouvement avec toutes ses forces, plus de 600 chevaux et 150 fantassins. Contournant l'oasis de Temacin par le Nord-Est, il lance sa nombreuse cavalerie sur le camp du chérif et le rejette en désordre dans les palmiers. Les gens de

Temacin, à la vue de Ben Djellab, leur ennemi mortel, ne se contiennent plus ; ils prennent part à la lutte et une vive fusillade faite à l'abri de leurs palmiers, force les goums victorieux à la retraite. Néanmoins ce combat était un grand succès pour Ben Djellab. On voulait, on espérait le bloquer dans les murs de Tugurth ; il venait de prendre l'offensive. Grâce à ses goums quatre à cinq fois supérieurs à ceux de l'ennemi, il pouvait tenir la plaine. Ce dernier engagement ne lui coûtait que 5 tués et 5 blessés. Au chérif, il coûtait 30 morts, 8 blessés.

Après avoir célébré l'Aïd El-Kebir, le 6 et le 7, Ben Djellab se reporte contre l'ennemi à l'abri des palmiers de Temacin. Cette fois le chérif se tient sur la défensive. Nos goums se lancèrent avec assez d'entrain, mais les fantassins, dont c'était surtout l'affaire de combattre dans les jardins, ne leur prêtèrent qu'un faible appui. Ils battirent en retraite aux premiers des leurs qui tombèrent. Ben Djellab retourna à Tugurth.

Mais ce succès n'aveugle pas le chérif. Il sait que des renforts arrivent continuellement à Tugurth ; que de Biskra on y dirige des convois d'orge, ce qui indique que cette nombreuse cavalerie doit y séjourner longtemps. Le zèle des gens de Temacin commence à tiédir ; les gens de l'oued s'obstinent à garder la neutralité. Mohammed ben Abdallah reprend le chemin d'Ouargla. Ayant échoué dans ses entreprises contre l'oued Rir, il retourne toutes ses intrigues du côté des Beni Mzab, des Larbaa et des Harazlia.

Le Sud se remettait à peine de l'émotion de ces divers événements lorsque, vers le milieu du mois de janvier, le chikh de Tugurth tomba dangereusement malade. La blessure, qu'il avait reçue en 1850, s'était rouverte. Les débauches, les abus de tout genre avaient miné sa jeunesse ; tout faisait supposer sa fin prochaine. Abderrahman mort, suivant les traditions de la famille, c'était Selman qui devait le remplacer. Abderrahman ne lais-

said que des enfants en bas âge : Abd-el-Kader, l'aîné, n'avait que 7 à 8 ans. Il y avait donc à craindre que l'oued Rir ne restât sous la tutelle vénale et spoliatrice de la Deïra, gouvernant, au nom du jeune chikh, ou que Selman, fort de ses droits, ne vînt se jeter dans Tugurth, amenant avec lui le chérif.

1852

Dans cet état de choses, Si Ahmed bel-Hadj, caïd des Arab Gharaba, reçut l'ordre de se rendre sur l'oued Itel, afin d'y concentrer toutes ses forces, de façon à pouvoir, aussitôt la mort du chikh Abderrahman connue, gagner Tugurth rapidement et profiter du premier trouble pour s'emparer de la casbah comme protecteur du jeune Abd-el-Kader. Par son âge, qui le faisait le second personnage de la famille des Ben Ganah, par son commandement sur les Selmia et les Rahman, propriétaires dans l'oued Rir, il convenait parfaitement à ce rôle. Mais il fallait agir avec rapidité, hardiesse et proclamer bien haut, que ce n'était pas pour lui qu'il venait.

Dès que Si Ahmed-bel-Hadj apprend la mort du chikh Abderrahman (le 25 janvier), au lieu de brusquer son entrée dans Tugurth, il tâtonne, trahit ses projets, donne le temps à la Deïra de s'emparer du pouvoir, de faire appel aux vieux sentiments d'obéissance de l'oued Rir pour l'ancienne famille des Ben Djellab, de proclamer le chikh Abd el-Kader. Aussi, quand Ahmed bel-Hadj arrive enfin, on lui ferme les portes au nez et, comme on le sait peu brave, on tire quelques coups de fusil, pour le décider à s'en aller.

Cependant, avant de mourir, le chikh avait écrit au général commandant la province, le priant d'être le père de ses enfants. Le général avait répondu qu'il acceptait la tutelle. Aussitôt Si Ahmed-bel-Hadj honteusement chassé, la Deïra écrit : « Les Français ont consenti à

« être les tuteurs du chikh Abderrahman ; qu'ils don-
« nent l'investiture au chikh Abd el-Kader; sa mère
« Lalla Aïchouch et la djemaa sont là pour guider son
« jeune âge. Tugurth restera comme avant la fidèle vas-
« sale du gouvernement d'Alger ».

Il n'y avait pas d'autre alternative : désavouer Si-Ahmed bel-Hadj et accepter la régence de Lalla Aïchouch et de la djemaa, ou bien aller avec nos bataillons implanter un Ben Ganah ou tout autre à Tugurth. La politique tracée pour le Sud par le gouvernement ne laissait aucune hésitation dans le choix. Un tedhir et un cachet furent envoyés au jeune Abd el-Kader par le général commandant la province. Mais cette combinaison ne pouvait que créer une tranquillité éphémère. En effet, dans le commencement du mois de mars, Selman Ben-Ali quittait le chérif et arrivait à Temacin, où il était reçu à bras ouverts. Les gens de Temacin détestaient la Deïra. C'était cette Deïra qui avait entretenu dans l'esprit du chikh Abderrahman l'ambition, vieille dans sa famille, de dominer Temacin. Temacin avait à cœur la soumission, qu'elle avait été contrainte de faire au chikh Abderrahman en 1848. Le premier acte de la Deïra avait été d'interdire à l'oued Rir' tout commerce avec Temacin ; celle-ci devait donc accueillir avec empressement le compétiteur du fils de son ancien adversaire, l'ennemi juré des nègres affranchis, des serviteurs qui dominaient alors à Tugurth. Il était certain que l'arrivée de Selman allait précipiter de grandes crises, non seulement dans l'oued Rir, mais encore dans tout le Sud. Malheureusement nous ne pouvions être que spectateurs des événements; nous n'avions les moyens, ni de les maîtriser, ni même de leur imprimer une direction quelconque. Les Oulad Moulet, les Selmia, les Rahman, sur lesquels nous avions cru pouvoir compter n'avaient que trop laissé voir, qu'ils étaient peu disposés à seconder l'implantation de l'autorité française dans l'oued Rir et

cela, parce qu'ils pensaient qu'une fois forts dans ce pays, nous les soumettrions à l'impôt, dont jusqu'à présent ils avaient été exempts.

Selman fit appel aux Oulad Saoud (Souafa de Kouinin, Tazout et Zgoum), il gagna une partie des Oulad Moulet, intéressa la masse à sa jeunesse et à ses malheurs, rallia tous les ennemis de la Deïra et il y en avait beaucoup, puis, quand tout fut préparé, le 25 mars, il se mit en marche avec 300 fantassins des Oulad-Saoud. C'était la nuit. Selman s'arrête à quelque distance de Tugurth ; 50 des plus déterminés prennent les devants, se glissent dans le fossé jusqu'à une maison de Medjariah, dominant les remparts mêmes. Les maîtres de la maison sont d'intelligence; une brèche est pratiquée dans le mur ; les Oulad Saoud sont introduits ; ils courent à la casbah. La porte leur est ouverte par une quinzaine d'Oulad Moulet arrivés là la veille, sous prétexte de rendre hommage au jeune Abd-el-Kader. La Deïra veut résister. La trahison, qu'elle voit partout, la paralyse ; quelques coups de fusil sont tirés. Trois Oulad Saoud sont tués, mais la casbah est bientôt dans les mains des partisans de Selman. Aux premiers bruits, Bouchemal réunit ses fantassins et marche contre Selman et les Oulad Saoud, qui s'approchaient de Tugurth. Mais, déjà, les gens de Tebesbert, village ennemi de Bouchemal ont été grossir la troupe de Selman. On apprend que la casbah est prise ; au lieu de se battre, on fraternise et c'est suivi de tout ce monde que Selman, affectant de conserver les vêtements pauvres et usés de l'exil, fait son entrée dans Tugurth. (Bouchemal était chikh du grand village de Nezla, un des membres les plus influents de la djemaa, un des serviteurs les plus dévoués d'Abderrahman ben Djellab). Selman montra une grande adresse. Son premier soin fut de rassurer la population; il défendit toutes représailles, il se fit amener les enfants d'Abderrahman, il les embrassa et promit hautement de leur

servir de père, enfin il inspira une telle confiance que, dès le matin même de cette petite contre-révolution, les boutiques s'ouvrirent et le marché se tint comme d'habitude. A notre égard, le thème de Selman n'est pas moins habile ; il nous écrit : « Je ne me suis enfui de Tugurth « que pour sauver ma tête ; vous m'avez refusé un asile, « Temacin, craignant de se compromettre, m'a repoussé ; « je n'avais qu'un refuge, le camp du chérif ; mon cou- « sin est mort. D'après les usages en pratique de temps « immémorial dans la famille des Ben Djellab, c'est moi « qui dois lui succéder. Les populations m'ont appelé, « je suis accouru. Mais, pour bien séparer ma cause de « celle du chérif, ennemi des Français, j'ai refusé les « forces nombreuses que Mohammed ben Abdallah met- « tait à ma disposition ; je suis venu seul, fort de mes « droits ».

Depuis quelque temps notre politique dans le Sud se bornait à subir les faits accomplis. Il fallut subir l'usurpation de Selman (usurpation à notre point de vue seulement) comme nous avions subi le jeune Abd el-Kader. Il fut répondu à la miad de Selman que les Français prenaient peu de part aux divisions intestines qui, de tous temps, avaient déchiré la famille des Ben Djellab ; que nous ne voulions qu'une chose, c'est que le chikh de Tugurth ne fît pas de l'Oued Rir l'asile et le marché des mécontents et des insoumis ; que Selman n'avait encore rien fait pour mériter notre confiance, qu'il ne dépendait que de lui de la gagner ; nous le jugerions à l'œuvre ; qu'il ferme le marché de Tugurth à nos ennemis. Bien des avances furent faites pour nous attacher Selman, mais dans nos relations avec lui, le point de départ était malheureusement trop fâcheux.

L'entrée de Selman à Tugurth fut un coup de fortune pour le chérif. Il avait battu Si chérif bel Harch grâce à la trahison des Larbaa et des Harazlia passés de son côté pendant le combat ; mais les mouvements du général de

l'Admirault l'avaient empêché de profiter de la victoire. Tous les marchés lui étaient fermés ; la misère était dans son camp (le rahal de blé s'y vendait près de 150 fr.). Pressés par la famine, les Larbaa et les Harazlia étaient entrés en négociations avec le général de l'Admirault. Une miad, composée des plus importantes des deux tribus était partie pour le camp français ; en route elle fut rejointe par des cavaliers de Nasseur ben Chorab, le chikh des Larbaa, qui leur annonçait que Selman était à Tugurth, que toutes les ressources de ce grand marché leur étaient ouvertes. Aussitôt, la miad rebroussa chemin. Dès ce moment, il y a échange continuel de courriers entre Selman et le chérif. Les Saïd Oulad Amor, nomades de Temacin, embrassent son parti ; les gens du Souf, qui sont toujours à l'affût des occasions de gagner de l'argent, envoient à son camp leurs caravanes chargées de grains, d'armes et de munitions, qu'ils tirent de la région de Tunis. Des espions du chérif sont saisis jusque dans Biskra. Ce sont des Atatcha qui viennent jusque sur nos marchés acheter des chevaux pour son compte.

Malgré l'arrivée des caravanes du Souf, les insoumis trouvaient la plus grande peine à vivre. Le nœud de la question était donc à Tugurth. Selman nous tiendrait-il ses promesses, fermerait-il son marché à leurs convois ? On redoubla d'efforts pour gagner Selman. Avances, promesses, tout fut prodigué. Mais Selman, par les traditions de la politique de Tugurth et par sa propre situation vis-à-vis de nous, était forcé de jouer un double rôle. Voyant nos hésitations à le reconnaître, il ménageait le chérif. Il comprenait bien que nous le subissions à Tugurth ; il savait tout le déplaisir que nous avait causé le renversement d'un ordre de choses établi par nous ; il le croyait même bien plus grand qu'il ne l'était en réalité ; il devait donc se préparer des alliés, dans la prévision d'une descente de nous dans l'Oued Rir. La rentrée à Médéa de la colonne du général de l'Admirault produisit un fâcheux

effet dans le Sud. Le chérif, tenu en échec par la présence de cette colonne, put, après son départ, reprendre tous ses projets, augmenter le nombre de ses partisans. On évalua bientôt ses forces à 2.000 fantassins, 700 cavaliers et 100 méhari. Il annonçait qu'il allait se ravitailler à l'Oued Rir et marcher sur les Zibans. Dans cette circonstance, le départ des nomades pour le Tell fut retardé ; des goums furent échelonnés le long de l'Oued Djedi. Dès le commencement du mois de mai, il n'était douteux pour personne, que le chérif allait venir dans l'Est. Les Selmia et les Rahman demandèrent à aller enlever des villages de l'Oued Rir leurs dattes, la garance, tout ce qu'ils y emmagasinaient habituellement. Ils désiraient faire cette opération avant l'invasion des fièvres, disaient-ils. Le vrai motif, c'est qu'ils pressentaient que nos communications allaient être coupées avec le Sud et qu'ils ne voulaient pas abandonner leurs richesses à l'ennemi. Les Selmia et les Rahman laissant leurs tentes et leurs familles sous la protection des Bou Azid formèrent une caravane de plus de 2.000 chameaux sous l'escorte de tous leurs cavaliers et de tous leurs fantassins. Le 3 mai, ils étaient de retour sur l'Oued Djedi.

Tout annonçait qu'on approchait d'une crise. Les serviteurs du caïd des Oulad Zekri, voulant arrêter chez les Oulad Sassi les Oulad Ben Makiloufi, agents du chérif, étaient reçus à coups de fusil. Des correspondances s'échangeaient entre le chérif et quelques individus des Oulad Djellal et de Sidi Khaled. On faisait courir le bruit de l'arrivée prochaine du second fils de Bou Zian, qui est bien certainement resté enseveli sous les décombres de la maison de son père ; mais des trois fils de Bou Zian, c'était le seul, dont la mort n'eût pas été matériellement constatée. Après la prise de Zaatcha, le fanatisme n'avait pas manqué d'exploiter cette sorte d'incertitude. Mais ce mensonge était tombé de lui-même. Le renouveler dans les circonstances actuelles c'était trahir la disposition des esprits.

Dès le 30 avril, des gens du chérif envoyaient vendre sur le marché de Tugurth 300 chameaux et, avec le prix, achetaient du blé, des dattes, de la poudre, du plomb et des armes. Dans les premiers jours de mai, plus de 500 chameaux venaient se charger de munitions. Non seulement Selman ouvrait ses marchés à nos ennemis, mais, encore, il allait en fantasia au devant d'un nommé Mohammed Snoussi, qui se posait en lieutenant de Mohammed ben Abdallah et qui se donnait comme allant à Souf recruter pour la guerre sainte. La trahison de Selman était donc flagrante. Il cherchait encore à nous tromper, prétendant qu'il n'avait admis les Larbaa et les Harazlia que parce qu'ils voulaient le prendre pour intermédiaire de leur soumission.

Le chérif arrive à Dzioua sous prétexte de couvrir le va-et-vient de ses cavaliers à Tugurth. Mais des espions ont appris qu'une fois ravitaillé, Mohammed ben Abdallah doit faire une attaque sur les Zibans. Le commandant Colineau, commandant supérieur par intérim, rappelle d'El-Kantara le peloton de chasseurs, qui venait d'être relevé.

Le 21 mai, à onze heures et demie des espions, qui se sont sauvés du camp du chérif, annoncent qu'ils l'ont laissé sur l'oued Berbès. L'oued Berbès est à 12 lieues des Oulad Djellal, à une quinzaine du Zab Guebli. Le Chérif marchait-il sur Saada, sur le Zab Guebli ou sur les Oulad Djellal ? Les caïds des Oulad Saoula et du Zab Chergui doivent se porter en masse dans le bois de Saada, dans la nuit du 21 au 22.

Les 50 chasseurs, les 25 spahis disponibles, la deïra des Ben Ganah (80 chevaux), les khiélas d'El-Outaïa (40 chevaux) étaient réunis à Ben Thious, dès le matin du 22, aux 400 cavaliers des nomades déjà postés sur ce point. Dans la soirée du 22, 200 Saharis devaient arriver de Batna. La position centrale de Ben Thious permettait d'arriver à temps partout où le danger menacerait. En

effet, si le chérif se présentait à Saada, il devait être contenu par les Oulad Saoula. Un relai de correspondances établi à Oumach devait en apporter rapidement la nouvelle dans le Zab Guebli, d'où le commandant supérieur, avec toute sa cavalerie régulière et ses goums, pouvait, en filant le long de l'oued Djedi, tomber sur les flancs ou sur les derrières de l'ennemi. Si le chérif attaquait le Zab Guebli on était là ; s'il se dirigeait sur les Oulad Djellal, ceux-ci étaient assez forts pour tenir plusieurs jours ; on n'avait de Ben Thious que quinze lieues à franchir pour les secourir.

Le 22 mai, à 10 heures du matin, le chérif apparaissait en face de l'oasis de Mlili. Ce village ne comptait que 40 fusils. Déjà les goums ennemis inondaient l'oasis. Combien la situation ne serait-elle pas devenue grave, si Mohammed ben Abdallah s'emparant du Mlili, avait ainsi pris pied dans les Zibans ? A onze heures et demie, des cavaliers effarés arrivent porter la nouvelle que le chérif est là. Le commandant Colineau s'y porte rapidement mais sans désordre. Le chérif était rangé en bataille à quelques centaines de mètres au Sud de l'oued Djedi. C'était une ligne profonde de 2.000 fantassins, dont beaucoup étaient montés soit sur des chameaux, soit sur des mehari. Un goum de 300 à 400 cavaliers flanquait la gauche ; une réserve de 200 à 250 cavaliers contenait par derrière les fantassins. Malgré son infériorité numérique, le commandant Colineau ne pouvait reculer. Reculer, c'était allumer tout un incendie dans les Zibans. Il résolut un effort suprême ; il se précipita au plus épais de la mêlée en prenant la tente du chérif pour direction. L'action fut chaude, mais courte. Grâce à la valeureuse énergie des chasseurs, les héros de cette journée, des spahis, des khiélas d'El-Outaïa, tout fut culbuté. Le succès aurait été non plus décisif mais plus cruel pour l'ennemi sans la faiblesse du chikh El Arab qui paralysa ses goums. Sur ses 400 cavaliers, une centaine à peine franchirent

l'oued Djedi, autrement que pour piller sur les derrières des combattants. Le chérif fuyait blessé sans avoir pu rallier son monde. Il laissait une centaine de morts, sa tente, plus de 300 fusils, 150 chameaux. Bien des blessés, bien des fuyards s'égarèrent et moururent de soif, car les fantassins ennemis venaient dans ce pays pour la première fois et ils avaient de l'oued Djedi à leurs campements sur l'oued Itel, 15 lieues sans eau à franchir. Le succès était grand, mais il nous coûtait cher ; 11 chasseurs et un spahi tués, 6 chasseurs et un spahi blessés ; les goums de leur côté avaient 4 tués et 7 blessés. Le succès était grand, mais bien plus grand qu'on ne le supposait d'abord. Car, au moment où le chérif venait de bouleverser les Zibans, les insurrections des Oulad-Dalin, des Beni-Salah, des Haracta, éclataient d'une manière soudaine et inattendue. Que serait devenue la situation de la province, avec tout l'Est en feu, si Mohammed ben Abdallah était parvenu à s'établir dans nos oasis ?

Malgré la déroute du chérif, les habitants du Zab Guebli n'étaient pas revenus de leur émoi ; il faisaient filer leurs effets les plus précieux dans le Zab Dahari. Il fut jugé nécessaire de rassurer toutes les populations. Le commandant supérieur fit une tournée dans le Zab Guebli et le Zab Chergui avec les renforts de cavalerie qu'il avait reçus de Batna.

Trois jours après le combat de Mlili, le capitaine Pein, commandant de Bou-Saada, surprenait les Oulad Sassi insoumis, dans les gorges de l'oued Ghamia et leur infligeait un premier châtiment de leur trahison.

Dans sa marche sur le Zab Guebli, le chérif n'avait amené avec lui que des combattants ; il avait laissé tous ses impédimenta sur l'oued Itel, dans la position difficile d'El-Omar. Les contingents d'Ouargla, qui avaient le plus souffert à Mlili, qui y avaient perdu et leurs vivres et leurs munitions, se dispersèrent et se retirèrent chez eux, les uns directement, les autres par l'oued

Rir. Il lui restait cependant au moins 400 cavaliers et 1.000 fantassins. En demeurant sur l'oued Itel, le chérif protestait contre sa défaite, assez loin pour être averti à temps d'une concentration de troupes à Biskra, assez prêt pour menacer et agiter nos tribus. On reconnut de suite la nécessité de le chasser de cette position, et l'on en prépara les moyens. 2 escadrons de chasseurs, 2 pelotons de spahis, 2 obusiers de 12, 250 fantassins montés, 1.000 chevaux des goums, 300 fantassins des Amour, tous adroits chasseurs devaient partir de Biskra et se réunir aux Oulad Dejellal avec le capitaine Pein, qui amenait de Bou-Saada 100 tirailleurs indigènes, quelques spahis, 400 chevaux des goums ; le convoi, l'équipage d'eau, tout était prêt. Le colonel Desvaux, commandant la subdivision allait arriver quand, le 8 juin, l'insurrection des Haracta éclatant, il dut voler au secours d'Aïn-Beïda. Ce contre-temps fut funeste ; on ne tarda pas à s'en apercevoir.

Le 18 juin, conduit par les Oulad Sassi et profitant du moment où le Mahaguen n'est plus couvert par le capitaine Pein, que des ordres supérieurs ont rappelé à Bou-Saada, le chérif part de l'oued Itel avec 400 cavaliers et 400 fantassins, traverse le Boukahil et tombe à Zentit (oued Chaïr) au milieu des Oulad Harket et des Oulad Sidi-Zian. Cette audacieuse pointe releva un peu les affaires du chérif, ébranlées par notre succès de Mlili. Selman avait envoyé à Biskra une miad portant le tribut annuel de Tugurth, un cheval et un mehari de gada. Tout fut retourné à Selman excepté le tribut, que nous considérions comme venant de l'oued Rir et non de lui. Dès lors, nous nous attachions à séparer la cause de Selman de celle des populations du pays. Pendant que Selman envoyait des agents nous assurer de sa fidélité, nos coureurs surprenaient un de ses émissaires expédié au chérif et porteur d'une lettre de celui-ci pour le chikh de Tugurth. Mohammed ben Abdallah engageait son ami

Selman à se réjouir du succès qu'il venait d'avoir dans le Mahaguen ; il le priait de lui envoyer des drapeaux pour guider ses troupes dans la guerre sainte.

Il n'y eut plus de ménagements à garder, l'oued Rir et Souf étant en quelque sorte la base d'opérations des insoumis, puisqu'ils tiraient toutes leurs ressources de ces deux régions ; on les mit en état de blocus et toute relation avec elles fut défendu à nos tribus.

L'insurrection de l'Est apaisée, le commandant de la province avait retourné ses regards vers le Sud. Une colonne légère allait se concentrer à Biskra lorsqu'on apprit que le chérif, inquiet de tous ces apprêts, avait gagné d'abord Dzioua et, de là, était parti pour les Beni-Mzab. Un courrier monté sur un méhari était venu lui annoncer que ses partisans avaient été expulsés de Guerrara.

Jusqu'à la fin de l'année, toute l'attention fut concentrée sur l'Ouest. Les événements qui se sont terminés par la prise de Laghouat ne rentrent pas dans notre cadre. Selman et les oasis du Souf, gênés par le blocus, firent des démarches qui n'aboutirent à aucun résultat.

1853

Le 18 janvier, Si Ahmed bel-Hadj prend 300 cavaliers des Selmia et Rahman campés sur l'oued Itel pour aller razzier sur l'oued Retem les Oulad-Sassi insoumis. Si Ahmed Bel-Hadj trouvant les Oulad-Sassi réunis à de nombreux douars des Oulad-Aïssa n'osa pas les attaquer. Cependant le chérif, retiré d'Ouargla, s'était mis en course avec 200 cavaliers et quelques fantassins montés. A Dayet Tarfa, à 5 lieues au nord-ouest de l'oasis de Tamerna, il avait appris le mouvement de Si Ahmed bel-Hadj. Il mit à profit ce renseignement et, remontant le long de l'oued Rir, puis de l'oued Itel, il surprit les tribus qui étaient dans la plus complète sécurité et enleva

plus de 1.000 chameaux. Alors, c'est une panique générale ; tous les nomades refluent vers l'oued Djedi. Pour les rassurer et leur permettre de se rétablir dans les pâturages habituels, on envoie le chikh El-Arab à El-Baadj avec une masse de 8 à 900 chevaux et de 1.500 fantassins.

Au commencement du mois de mars, une colonne composée de 375 chasseurs, 175 spahis, 500 hommes d'élite de la légion étrangère, 2 obusiers de 12, fut réunie à Biskra, sous les ordres du commandant de la subdivision. Cette colonne devait faire une grande reconnaissance dans le Sud, tout en cherchant à atteindre les fractions qui se trouveraient à sa portée. La colonne partit de Biskra le 11 ; elle amenait avec elle plus de 100 chameaux portant de l'eau ; le 13, elle atteignait l'oued Itel, à l' « ougla » de Chanis, après avoir franchi en une seule marche les 15 lieues sans eau du désert de Mokhan, qui sépare l'oued Itel de l'oued Djedi.

La colonne remonta l'oued Itel, jusqu'à El-Ouar, la position où s'était retiré le Chérif après le combat de Mlili. Le 18, une partie de la colonne, rendue encore plus mobile, se portait en deux jours à Dzima, y séjournait et revenait à El-Ouar sans aucun incident. A El-Ouar, le commandant de la subdivision donna une dernière fois l'aman aux Oulad Sassi. Pendant que nos troupes se promenaient dans le Sud, la question de Tugurth se compliquait plus que jamais. Aussitôt qu'il avait appris le départ d'une colonne de Biskra, Selman ne douta pas qu'elle ne fût dirigée sur Tugurth. Avant de se disposer à faire face aux ennemis étrangers, il songe à corriger et à terrifier les ennemis intérieurs. Il tenait en prison le chikh El-Embark, des Oulad-Moulet, coupable à ses yeux de trop de sympathie pour les Français. Il le fait mourir. Croyant les Oulad-Moulet effrayés, il leur ordonne de venir camper à Tugurth. Ils se retirèrent au contraire dans les Zibans. Selman ordonna aux

gens de Nezla et de Tebesbert, qui sont, en quelque sorte, les faubourgs de Tugurth de porter toutes leurs richesses dans la ville et de venir s'y enfermer. Il y a quelque hésitation. Selman sait que ces villages renferment beaucoup de partisans du chikh Abderrahman ; il sait que ses cruautés, ses exactions lui ont fait bien des ennemis dans la ville. Il croit voir dans l'hésitaion, qu'on met à accomplir ses ordres, un commencement de révolte; pour anéantir d'un seul coup toutes les espérances, pour briser les seuls drapeaux qu'on puisse lever contre lui, le 18 mars, il a la barbarie de massacrer les quatre enfants du chikh Abderrahman. Tebesbert et Nezla, frappées de terreur, obéissent. Alors Selman appelle à lui les Souafa, convoque tous les contingents des villages de l'oued Rir, augmente les défenses de Tugurth et se dispose à soutenir un siège. Il écrit au chérif qui se met aussitôt en marche avec 200 cavaliers, 800 fantassins. Arrivé à El-Hadjira, le chérif apprend que la colonne française a rebroussé chemin de Dzioua. Tugurth n'ayant plus besoin de son secours, il retourne à Ouargla.

Délivré de tout souci du côté des Français, Selman se rend au Souf pour y réchauffer les esprits en sa faveur. Il cherche à arrêter à Kouinin plusieurs partisans du chikh Abderrahman. Ils se sauvent à travers les dunes de sable jusqu'à Guémar, en tiraillant avec ses serviteurs. Selman rentre à Tugurth sans avoir tiré grand profit de sa petite expédition.

Les nomades partant pour le Tell dans le commencement du mois de mai, on prend des mesures pour se couvrir contre les incursions des bandes du Sahara et pour fermer à toutes les caravanes les portes de l'oued Rir et Souf. Des postes sont établis à Sada et Zeribet-El-Oued. L'été se passe sans incidents remarquables. La mésintelligence, qui éclata entre Mohammed ben Abdallah et Si Naïmi, le frère de Si-Hamza, des Oulad Sidi Chikh, paralyse les insoumis.

Au mois d'octobre, les Oulad Sassi assassinent leur chikh Bou Bekeur ben Aïssa ; ils couronnent ainsi tous leurs méfaits. Au reste déjà, douar par douar, cette incorrigible tribu avait rejoint le chérif ; après d'aman tant de fois donné, tant de fois violé, les Oulad Sassi sont mis hors la loi.

Le fanatique Amar ben Guedida apparut à Tamerza sur la frontière de Tunis. Il voulait d'abord pénétrer dans le Zab Chergui, mais, devant l'immobilité de nos tribus et les prédications que fit contre lui Si El Hafnaoui, le fils de Si Abd El Afidh, il se dirigea vers Tébessa. On sait comment périt cet aventurier à Baccaria.

Le Gouverneur Général ordonne de grandes opérations dans le Sahara ; pour l'hiver, des goums doivent être lancés sous la protection des colonnes légères de tous nos avant-postes dans le Sud Biskra, Bou-Saada, Géryville, Laghouat.

Le 20 novembre, la colonne de Biskra, commandée par le lieutenant-colonel Liébert se portait au bordj de Sada. C'est de là que les goums furent mis en mouvement. Ils se divisaient en trois groupes : 1° 500 cavaliers sous les ordres de Si Ahmed bel Hadj devaient aller jusqu'aux trois petites oasis d'El-Alia, Taïbet et El-Hadjira, sur la route de Tugurth à Ouargla ; 2° 100 cavaliers, commandés par Si Ahmed-Bey ben Chennouf, devaient faire une diversion sur toutes les routes du Souf au Zab Chergui ; 3° 300 cavaliers avec le Chikh El-Arab allaient s'établir à El-Baadj sur l'oued Itel afin de relier la colonne légère aux goums de Si Ahmed bel-Hadj. Le 22, tous ces goums partaient avec 20 jours de vivres et d'orge. La colonne légère, trop en arrière à Sada pour soutenir ses goums et se relier aux mouvements de la colonne de Bou-Saada, se porte à El-Baadj où elle arrive le 26.

Cependant Si Ahmed bel-Hadj arrive à Taïbet le 28; il y enlève ou détruit plus de 400 quintaux de grains

appartenant aux Oulad Sassi. Le 7 décembre, il est de retour à El-Baadj ; la colonne légère se met en route pour Biskra, où elle arrive le 10.

Chassé d'Ouargla par Si-Hamza, le chérif alla se réfugier entre Tugurth et El-Oued.

1854

Le premier jour de l'année 1854 fut signalé par le châtiment infligé aux fractions des Brardja, qui avaient donné asile aux assassins du caïd des Beni-Oudjaïna. Pendant que les Brardja étaient attaqués au Nord par le caïd Si Bou-Dhiaf, Si Ahmed-Bey ben Chennouf, appuyé par un peloton de spahis, les attaquait par le Sud. Délogés des pentes boisées où ils s'étaient retirés, les Brardja cherchèrent un asile dans le village de Kheïnan sur l'oued El-Arab ; mais Ben-Nasseur, fils du caïd de Khanga y déboucha avec 300 fantassins qui se jetèrent sur les troupeaux, que les Brardja poussaient devant eux. Le 2 et le 3, on acheva de ramener tout le butin épars dans les gorges. On tua aux Brardja 9 hommes ; on leur enleva 50 mulets, 40 bœufs ou vaches, 2.000 moutons et chèvres. Ce qui rendait cet acte de justice non seulement heureux, mais important, c'est qu'il avait été accompli par nos caïds seuls.

Notre attention est vite ramenée dans le Sahara. Nous avons dit qu'après la débâcle d'Ouargla, le chérif s'était retiré entre Souf et Tugurth. Il était à El-Ktaf, à sept lieues environ au Sud-Ouest d'El-Oued. Il n'avait presque personne avec lui ; les Oulad Sassi, avec quelques fractions des Harazlia (Telli ben Lakahl) et les Oulad Si Mohammed s'étaient réunis entre les oasis de Temacin et de Bladet-Amar; les Larbaa, les Rahman, les El-Adjem étaient plus rapprochés d'Ouargla, vers Hamich ou Matmat, continuant leurs pourparlers de soumission avec Si Hamza. Afin de mettre à profit le trouble et la confu-

sion, qui devraient régner parmi tout ce monde, afin de ne pas donner au chérif le temps de se remettre de son échec, il fut décidé que des goums, appuyés de fantassins, se mettraient en opérations agissant l'un entre Souf et l'oued Rir, l'autre sur la marge occidentale de l'oued Rir. Si Ahmed bel-Hadj avec 350 chevaux et 200 fantassins se mit en mouvement le 12 janvier. Le 14, il était à Dzioua, le 15 à Chegga. De Chegga il lança ses éclaireurs dans toutes les directions. Il apprit qu'une émigration considérable venant de Bladet-Amar se trouvait à Dmar, sur la route de Temacin à Taïbet. Voici ce qui était arrivé ; les Oulad Sassi s'étaient divisés ; les fractions les plus compromises, apprenant qu'elles n'avaient plus de pardon à espérer, quittaient leurs frères pour aller se réunir du côté de Souf aux Nedjoua des Oulad Sahira ; quelques tentes restaient à Tugurth ; le reste, 100 tentes environ, Telli ben Lakahl et ses 25 tentes se dirigaient sur les traces des Larbaa, espérant trouver à Ouargla l'aman, qu'ils n'osaient demander à Biskra. Cette émigration marchait dans la sécurité la plus complète, lorsque les goums et les fantassins de Si Ahmed bel-Hadj les enveloppèrent. La résistance ne pouvait être longue ; tout fut pillé, dispersé ; nos goums eurent pour butin 500 chameaux, 17 chevaux, 130 fusils, une masse d'effets de toute sorte. Trente cadavres restèrent sur le terrain. Telli ben Lakahl, couvert de blessures, fut cru mort pendant quelques jours. Pendant que Si Ahmed Bel-Hadj remplissait si bien sa mission, le caïd Si Ben-Henni, avec 300 chevaux et 200 fantassins, opérait son mouvement parallèle. Le 16, il était à Taïbet, grand village, magasin des Oulad Sidi-Ahmed, fraction des Oulad Saïah. Taïbet étant abandonnée, Si Ben-Henni, sachant que le chérif s'était jeté dans le Souf, où il ne pouvait le poursuivre, se rabattit par Temacin où il fut assez bien accueilli ; il y séjourna du 18 au 22.

On répandit que Mohammed ben Abdallah avait décidé

de nombreux contingents à le suivre. A cette nouvelle, ordre fut donné aux deux caïds d'opérer leur jonction et de faire tête. Ils se réunirent le 26 à hauteur d'Ourlana. Mais là, ayant su d'une manière certaine que, loin de chercher à prendre l'offensive, Mohammed ben Abdallah s'était retiré de l'autre côté du Souf, sur la route du Djérid, ils reprirent la route de Biskra. Ainsi se terminait la campagne d'hiver dans le Sud. Chassé d'Ouargla par Si Hamza, le chérif en était réduit à fuir presque seul vers le Djérid. Les Oulad Rir et Souf n'osaient le soutenir ouvertement, mais tant que Selman ne serait pas chassé de Tugurth et les gens de Souf rudement châtiés, la paix du Sahara ne pouvait être que fort précaire.

Les nomades commencèrent à faire leurs préparatifs pour remonter dans le Tell ; 100 et quelques cavaliers à Zeribet-el-Oued devaient protéger le Zab Chergui. Cent et quelques chevaux au Bordj Sada éclairaient les routes de l'oued Rir ; enfin un nouveau goum de même force était organisé dans le nouveau bordj de Doussen, pour offrir un abri aux Oulad Zekri. Il n'y avait plus en arrière que quelques caravanes de Selmia et Rahman, lorsqu'on apprit que le chérif, qui était parvenu à réunir quelque monde, se disposait à venir enlever ces caravanes. Les Oulad Moulet, ayant enlevé des troupeaux et tué du monde aux Oulad Saïah et aux Rbaïa (nomades d'El-Oued), ceux-ci étaient tout prêts à favoriser les vues de Mohammed ben Abdallah. Le commandant supérieur envoie tous les goums de nomades prendre position à Mraïer et Sidi Khelil. Les Dounouda, au lieu de se lancer sur leurs traces avec leur grande supériorité de forces, se hâtèrent de ramener toutes les caravanes en retard. Le chérif était parti avec 100 cavaliers et 400 fantassins montés sur des chameaux. Il franchit plus de 100 lieues et, le 29 avril, tombe sur les Oulad Harket et les Oulad Nayl de Bou-Saada, campés à l'Houba sur l'oued Djedi,

à 5 lieues à l'ouest de Sidi Khaled. Il enlève plus de 2.000 moutons, 200 chameaux, 45 tentes. Le fils du chikh des Oulad Harket, le jeune Taïeb ben Harzallah, rallie son monde, file le long de l'oued Djedi jusqu'au bordj de Doussen; à force de sollicitations, il emmène avec lui le caïd Ben Bou-Zid et le goum placé dans ce poste. L'audacieux coup de main du chérif peut lui devenir funeste. En effet, déjà le caïd ben Bou-Zid et Taïeb ben Harzallah sont sur la piste avec 100 chevaux et 150 fantassins. Le commandant supérieur a donné l'ordre au brigadier de spahis El-Arbi Mameluk de se porter, avec 150 cavaliers, droit sur la ligne de retraite de l'ennemi ; au sous-lieutenant Amar, de se diriger de Zriba sur les lignes des puits des routes de Soufri El-Fayd. Ainsi, si le chérif retardé dans sa marche par ses prises et les blessés, échappe aux Oulad Harket, il peut être entamé par le brigadier Larbi ou par le sous-lieutenant Amar.

Cependant, dès le 31 au soir, Si Ahmed Ben Bou-Zid aperçut aux environs d'El-Fouhar (au-dessus d'El-Ouard), les feux de bivouac du chérif. Taïeb Ben Harzallah veut attaquer de suite pour se donner les chances de la surprise, mais le caïd remet l'attaque au lendemain. A peine le jour a-t-il paru que Taïeb, à la tête de ses Oulad Harket, animés par l'espoir de reprendre leurs troupeaux, se jette rapidement sur l'ennemi, qui est mis dans le plus grand désordre. Mohammed ben Abdallah, couché en joue par deux des Oulad Harket, n'échappe que grâce au dévouement d'un de ses nègres. Si Ahmed ben Bou-Zid au lieu d'achever la lutte, se tient à l'écart, immobile spectateur du combat. Les ennemis reviennent de leur première surprise, voient le petit nombre d'assaillants et recommencent la lutte en gens désespérés. Taïeb et ses Oulad Harket sont ramenés et Si Ahmed Ben Bou-Zid l'abandonne, prenant la fuite avec ses 70 cavaliers, qui n'ont pas seulement brûlé une amorce. Les Oulad Harket laissèrent sur le terrain 32 morts, beaucoup de

blessés et 147 fusils. Le chérif, se doutant qu'il est éventé et qu'on doit être à sa poursuite, s'enfonce dans le Sud droit à Dzioua et entre triomphant à Tugurth. Entraîné ouvertement à la guerre, Selman se rendit à El-Oued avec 80 cavaliers. Les villages du Souf promirent des contingents. Guémar seule ferma ses portes à Selman. De retour à Tugurth, Selman écrit partout qu'il va marcher contre le Zab. Mais cela n'était que pure forfanterie. Souf n'envoya, en effet, que quelques jeunes gens sans importance, Temacin resta neutre. Réduit à ses propres forces et à celles du chérif, Selman se venge de son inaction forcée par de nouveaux meurtres et de nouvelles confiscations, qui frappent tous les gens soupçonnés de sympathie pour les Français.

Mettant à profit les bonnes dispositions des gens de Guémar, on envoie M. le sous-lieutenant Rose faire, avec un goum, la reconnaissance de la route d'El-Fayd à Souf. M. Rose fut bien accueilli à Guémar et sa mission s'accomplit sans incident. Au mois d'août, voulant punir la tribu des Lakhdar des nombreux vols, qu'elle avait commis et de plusieurs attaques à main armée, notamment sur les cavaliers, qui portaient la solde des spahis et du goum de Zeribet el-Oued, le commandant supérieur se rend avec un escadron de chasseurs au milieu de leur campement près de Sidi Oqba. Comme on refuse de lui livrer les coupables, il inflige une amende et emmène les troupeaux comme garantie. Les Lakhdar, voyant les troupeaux mal gardés et restés en arrière, cherchent à les reprendre de vive force. Le lieutenant-colonel revient avec les chasseurs, charge les Lakhdar, leur tue 10 hommes et ramène à Biskra les troupeaux (26 août). Jusqu'à la fin de l'automne, il ne se passa aucun fait remarquable.

Le chérif, après avoir vainement cherché à reprendre pied dans le groupe d'Ouargla, était revenu à ses campements entre l'oued Rir et le Souf. Selman menaçant

M'raïer de la punir de sa fidélité pour nous, on y envoya les Oulad Moulet, puis un goum de Saharis. Cette concentration de cavaliers à M'raïer, non seulement mettait cette oasis à l'abri d'un coup de main, mais encore constituait pour nous un excellent avant-poste. Lors de la défection des Oulad Oum-El-Akhoua, le commandant supérieur, sachant qu'ils prenaient la direction de Tugurth, envoya sur leurs traces Ben Harzallah, le nouveau caïd des Oulad-Zekri. Ben Harzallah atteignit les Oulad Oum-El-Akhoua sur l'oued Retem, leur tua 7 hommes et les razzia complètement. C'était bien la fraction coupable du guet-apens, dont le chef du poste de Djelfa avait failli être victime, car on trouva dans le butin les vêtements et les papiers du maréchal des logis de spahis, qu'ils avaient massacré.

Le 2 novembre, El Arbi Mameluk, envoyé en reconnaissance avec 250 chevaux, enlève près d'El Ouibet, route de Tugurth à Souf) des troupeaux aux Oulad Sidi Ahmed. Il ramenait sa prise lorsqu'il est assailli par quelques cavaliers ; son goum tient bon mais, à la vue de quelques assaillants nouveaux, on crie que le chérif arrive. Aussitôt c'est une panique affreuse ; des cavaliers mettent pied à terre pour se sauver dans les dunes de sable. Dans cette échauffourée, où 250 cavaliers prirent fuite devant 80 à peine, nous eûmes plusieurs tués. Les insoumis emmenèrent triomphalement à Tugurth plusieurs chevaux et 9 prisonniers, dont un chikh des Saharis et un des Oulad Moulet.

Les événements de l'Ouest empêchèrent d'entreprendre l'expédition en règle qu'on avait projetée vers Tugurth ; on se disposa à faire agir seulement, comme par le passé, des goums appuyés de colonnes mobiles.

La première nécessité à remplir, c'était de faciliter aux Selmia, Rahman, Oulad Moulet la récolte de leurs dattes dans l'Oued Rir. Il était à craindre qu'afin de sauver leurs dattes, ces tribus ne prêtâssent l'oreille aux menaces

de Selman pour les attirer dans son parti. Il fut décidé qu'une colonne légère composée de 800 chevaux des goums, 1.300 fantassins des Ghamra, Amour, Oulad Djellal, Sidi Khaled, Oulad Zekri, appuyée par deux escadrons de spahis et une compagnie de tirailleurs indigènes, se porterait dans l'Oued Rir, tâtant le terrain, n'avançant qu'à coup sûr, faisant appel à nos partisans et irait prendre position à Meggarine, à quelques heures de Tugurth. Faisant face à Selman et au chérif, dans cette position, on couvrirait la récolte des nomades. Le commandant Marmier, chef du bureau arabe de Batna, commandait cette colonne légère. Le colonel Desvaux, avec 500 baïonnettes du 68e, trois escadrons de chasseurs et 2 obusiers de 12 devait se placer à M'Raïer, servant de base d'opérations à la colonne légère et lui prêtant une sorte d'appui moral.

Voici quelle était la situation des choses à ce moment :

Le chérif était à El-Oued, cherchant à décider cette capitale du Souf à se lever en masse pour aller au secours de Tugurth ; Selman forçait les habitants de la banlieue de Tugurth à rentrer toutes leurs dattes dans la ville, afin d'avoir un gage de leur fidélité. La masse des populations était secrètement pour nous, mais elle n'osait se prononcer, tant que nous ne marcherions pas de façon à opérer le renversement de Selman. Du 21 au 22, le commandant Marmier se mettait en mouvement avec sa petite armée, emmenant un mois de vivres pour tout son monde sur un millier de chameaux. Il campait le 22 à M'Braïer, le 24 à hauteur d'Ourlana, le 25 à Sidi Rached. Partout, sur son passage, les gens des oasis s'étaient présentés protestant de leur désir d'avoir la paix avec les Français. Le mouvement de cette colonne avait été si rapide, on s'attendait si peu à une pareille offensive, que ses éclaireurs enlevèrent à Sidi Sahia trois serviteurs de Selman occupés à faire payer une amende. L'un d'eux, Talaïh, caïd de Tamerna, était un de ces coquins avec lesquels Selman

dominait l'Oued Rir par la terreur. Ainsi donc, jusque-là, personne n'avait bougé. Les négociations entamées depuis longtemps avec l'Oued Rir portaient leurs fruits. On croyait aux manifestes qui précédaient la colonne légère, promettant la paix, l'ordre, l'indulgence, proclamant que nous ne faisions la guerre qu'à Selman et au chérif et non à des populations écrasées par la tyrannie de l'assassin des enfants du chikh Abderrahman. Que Souf restât sourd aux sollicitations du chérif, que les grands villages de la banlieue, travaillés par les émissaires des exilés qui suivaient la colonne, montrassent assez d'énergie pour s'enfermer chez eux, il était probable que Selman, réduit aux seuls combattants de la ville et de la Deïra, n'oserait attendre et prendrait la fuite.

En arrivant à Ramia, petite oasis à 4 lieues au nord de Tugurth, on trouva le village abandonné ; il n'y restait plus que les femmes, les enfants, les vieillards. Toute la population virile s'était rendue en armes à Tugurth. Les gens de Ramia ne pouvaient donner pour excuse la pression de Selman, car c'était la nuit précédente, pendant que la colonne campait à Sidi Rached, à quelques pas d'eux, qu'ils avaient abandonné leur pays. Ils ne pouvaient ignorer avec quel respect de la propriété, quelle discipline et quel bon ordre, la petite armée indigène avait traversé toutes les oasis depuis M'Raïer. Il fallait donc infliger un châtiment à Ramia. Ce châtiment pouvait donner de l'ascendant aux partisans qu'on avait dans Nezla, Tebesbert, Zaouïa, qui avaient fait dire cent fois, qu'ils n'attendaient que la présence d'une colonne française pour se prononcer. Après en avoir fait sortir ce qui restait de la population, le village fut livré au pillage. Dans l'après-midi, la colonne arrivait devant Meggarine. Celle-ci fit mine de vouloir résister mais, quand on eut pris les dispositions pour l'enlever de vive force, la population jetant les fusils, vint en masse demander merci. A Meggarine, le commandant Marmier apprit que le chérif

était à la veille d'entraîner les contingents du Souf. Tout donnait à croire qu'en se portant sur Taïbet El Gueblia, oasis sur la route de Tugurth à El Oued, on parviendrait à en imposer au Souf, à y retenir les contingents, à faire échouer ainsi les manœuvres du chérif. Le mouvement sur Taïbet avait, en outre, l'avantage d'inspirer à Selman, qui devait déjà connaître la marche du colonel Desveaux, la crainte de se voir couper son unique ligne de retraite, par les goums, pendant que la colonne française se dirigerait directement sur Tugurth. En conséquence, le commandant Marmier donna l'ordre au caïd Si Mohammed bel Hadj de s'établir avec 400 cavaliers et 400 fantassins à Tela, en avant de Ramia, afin de garder les communications avec M'Raïer et d'isoler Tugurth de l'Oued Rir pendant la pointe qu'il allait faire dans l'Est. Le 27, dans l'après-midi, le commandant Marmier se met en route pour Taïbet avec le reste de ses forces. Si El Rarbi, beau-frère de Si Mohammed El Aïd, le marabout de Temacin, le chef spirituel des Oulad Saïah, propriétaire de Taïbet, précédait la colonne dans le village. Pendant la nuit, un émissaire de Si El Rarbi arrive au bivouac et annonce que, la veille, le Chérif a fait son entrée dans Taïbet, non seulement avec tout son monde, mais encore avec de nombreuses bandes recrutées dans les villages du Souf. Le commandant Marmier ne pouvait plus songer à marcher sur Taïbet, qui est un grand village de 400 maisons ou magasins bâtis au milieu de dunes de sable impraticables pour les manœuvres de cavalerie. D'ailleurs le but principal de retenir les gens de Souf chez eux était manqué; il ne restait plus qu'à se replier sur Meggarine, où Si Ahmed bel Hadj fut rallié le 28 dans l'après-midi. A la même heure, le chérif faisait son entrée dans Tugurth avec plus de 2.000 fantassins et 400 cavaliers. La colonne légère était campée sur le plateau qui domine Meggarine ; à droite, elle s'appuyait sur l'oasis, à gauche, dans la direction de la route de Taïbet ; le village de

Meggarin était à une demi-lieue en avant à droite. Le 29 au matin, grâce à l'oasis de Tugurth, qui leur permettait de dérober complètement leurs mouvements, Selman et le chérif se disposèrent à aller attaquer le camp de Meggarin. Le mouvement de retraite de l'avant-veille leur avait inspiré une grande confiance. Ces nombreux troupeaux de chameaux qui paissaient à leur vue, ces mulets, ces bagages, c'était une proie qui alléchait ardemment leurs bandes. Le vice de la position de la colonne, obligée de s'appuyer, pour être maîtresse de l'eau, à une oasis sourdement hostile, ne leur avait pas échappé. Aussi croyaient-ils marcher à une victoire assurée ; beaucoup de non combattants suivaient pour prendre part au pillage. Pendant que Selman et le chérif, à la tête de leurs cavaleries réunies, devaient se déployer dans la plaine pour attirer l'attention vers l'Est, les nombreuses saga cheminant dans les replis de terrain, devaient se glisser derrière la longue bande de palmiers du ksar de Meggarin, se jeter dans le village, l'occuper fortement, l'assaillir et tourner le camp. Ce plan bien combiné faillit réussir.

A la première nouvelle de l'apparition de l'ennemi, le commandant Marmier donne l'ordre à ses fantassins de défendre le camp et de border l'oasis et il forme ses escadrons. Cependant le goum de Si Ahmed bel Hadj avait été lancé pour déblayer le terrain. Si Ahmed bel Hadj est ramené. Les balles des cavaliers ennemis viennent presque déjà dans le camp. Au même moment, les saga surgissent en poussant des cris féroces de tous les ravins et se précipitent vers le village, dont les habitants ont déjà ouvert le feu sur nous. Ce fut le moment critique de la journée. Le village était la clef du champ de bataille. Le peloton de spahis du lieutenant Mar, le premier formé, est lancé pour contenir les goums, qui débordent déjà sur la gauche. Le capitaine Ventuos et ses tirailleurs se jettent hardiment dans le marabout de Si Ali ben Kanoun, qui

prend en flanc la face du village, qu'il domine, et par laquelle l'ennemi cherchait à pénétrer. Le feu roulant des tirailleurs arrête net les fantassins, dont les cadavres couvrent déjà les bords du fossé de Meggarin. Le sous-lieutenant Amar a chargé avec un admirable élan, mais les cavaliers du chérif, un moment refoulés, reportent leurs drapeaux en avant. Alors arrive l'escadron du capitaine de Courtrivon, tous les goums des Oulad Derradj et des Saharis. Le capitaine de Courtrivon se précipite, bien massé, au milieu des ennemis ; les goums ne tiennent pas ; les fantassins, fusillés de flanc par les tirailleurs, tournés par la cavalerie, ne songent plus qu'à fuir. Alors ce n'est plus un combat, c'est une boucherie. Les tirailleurs avec les saga des Ramia et des Oulad Djellal, s'emparent de Meggarin et massacrent tout ce qui s'y trouve. Une soixantaine de fantassins de Nezla, avec leur chikh, Ben Dadi el Hadj, chaud partisan de Selman, se jettent dans les jardins du ksar de Meggarin ; ils sont cernés et deux ou trois seulement s'en échappent. La déroute fut telle que, dans la masse des fuyards se précipitant par la porte pour rentrer à Tugurth, il y en eut treize d'étouffés.

Près de 100 fusils, 100 yatagans, 5 drapeaux, tels étaient les trophées de ce brillant combat.

Les pertes de l'ennemi étaient énormes ; abandonnées par les goums, les malheureuses sagas de Selman et du chérif fuyant dans cette plaine inondée par nos cavaliers avaient jonché leur fuite de cadavres. On a évalué les blessés et les tués à près de 500. Quant à nous, nous ne comptions que 30 morts et 46 blessés.

Le commandant Marmier garda la position si bravement conquise et attendit les résultats du combat de Meggarin. Le 30 au matin, il fit faire une grande patrouille de 200 chevaux tout le long du flanc oriental de l'oasis de Tugurth ; il voulait juger de la confiance que pouvait conserver l'ennemi. Notre goum ne rencontra rien; pas un éclaireur n'osa sortir des palmiers. Les exilés,

qui accompagnaient la colonne, redoublèrent l'activité de leurs correspondances avec Tugunth, Nezla, Tebesbert, Zaouïa. Dès le 30 au matin, les gens de Zaouïa commençaient à arriver au camp par 10, 20 et 30. Dans la journée du 1er décembre, Selman fit sortir tout son monde pour en passer la revue et chercher à réveiller l'enthousiasme ; il reçut de tous un accueil glacial et, après la revue, les contingents de la banlieue, au lieu de rentrer dans Tugurth, se dispersèrent dans l'oasis. Déjà le chérif avait été abandonné par les contingents de Taïbet et une grande partie de ceux du Souf. Alors Selman envoya dire à Mohammed ben Abdallah, qui s'obstinait à camper en dehors de la ville, qu'il fallait prendre un parti décisif, c'est-à-dire renvoyer ses goums devenus inutiles et embarrassants, car on ne pouvait plus songer à tenir la campagne et entrer à Tugurth avec tous ses fantassins. Le chérif répondit qu'à Lagouhat il avait fait les serments les plus solennels de ne plus s'enfermer dans une ville attaquée par les Français. Dès lors, l'idée de fuite commença à entrer dans l'esprit de l'un et de l'autre.

Le bruit de la marche des différentes colonnes du Sud, qui semblaient converger vers Tugurth, l'arrivée des goums de Bou-Saada, qu'ils prenaient pour une avant-garde, la nouvelle de l'approche du commandant du Barail déjà à El Hadjira, la certitude de la présence des troupes du colonel Desvaux à M'Raïer, tout dut faire croire que, cette année, les Français ne se bornaient pas à de simples démonstrations, mais que Tugurth allait être sérieusement attaquée. S'ils tardaient trop à fuir, ils pouvaient se trouver cernés. Vers une heure du matin, le 2 décembre, Selman et le chérif abandonnèrent Tugurth dans la plus grande précipitation, Selman confiant sa femme et ses enfants à la zaouïa de Temacin. Cette fuite se fit avec tant de panique que quelques cavaliers seulement des Saïd Oulad Amor pillèrent une partie des bagages. Dans la matinée, le commandant Marmier faisait

tranquillement son entrée dans Tugurth. Aussitôt les dispositions les plus sévères étaient prises pour éviter tout désordre, pour rassurer les populations. Dès le lendemain, un grand nombre d'habitants, qui s'étaient réfugiés à Temacin, rentraient dans leurs maisons.

Le 5 décembre, le colonel Desvaux arrivait à Tugurth avec sa colonne.

Le chérif et Selman s'étaient réfugiés auprès d'El Oued. Il fallait les chasser de notre territoire et punir El Oued. Renforcé des colonnes de Bou-Saada et de Laghouat, le colonel Desvaux se décida à marcher sur le Souf. Il laissait à Tugurth 500 hommes au colonel Liébert chargé de l'organisation du pays et des travaux d'installation dans la casbah, où l'on se proposait de laisser une petite garnison. Le colonel Desvaux arriva en trois jours à Targout par la route de Taïbet, la plus difficile, hérissée de dunes de sable et qu'on croyait impraticable pour une colonne française. Aussitôt que Selman et le chérif avaient appris la marche sur Souf, ils s'étaient hâtés de gagner le Djerid. Selman emmenait avec lui seulement une trentaine d'individus, tous gens tellement compromis, qu'ils ne pouvaient espérer obtenir l'aman. Quant au chérif, il était suivi par 400 ou 450 tentes. A moitié chemin du Souf, la mhiad d'El Oued arriva au camp ; elle était composée des personnages les plus influents du pays ; ils venaient réclamer l'indulgence et promettre de remplir toutes les conditions qu'on leur imposerait.

A travers une dernière ligne de dunes de sable, la colonne débouchait, le 13 décembre, devant le village de Tarzout. Toute la population était dehors, s'efforçant de donner à son accueil toutes les apparences de l'enthousiasme. Au reste, il devait y avoir une certaine sincérité ; la majorité du pays était hostile à Selman. Tarzout n'avait pas envoyé de contingents à Tugurth. Le 15, la colonne campait près de Khouinin ; sur une population de 3.000 âmes, 75 seulement avaient assisté au combat de Megga-

rin. On se contenta d'infliger une amende à ceux-là. Le 16, la colonne établit son camp auprès d'El Oued. Les gens d'El Oued avaient tout fait pour que nous ne venions pas chez eux ; ils nous avaient toujours exagéré la grandeur de leur ville, les difficultés de la position qu'elle occupe, le nombre des combattants qu'ils pouvaient mettre sur pied ; ils ne voulaient pas perdre le prestige qu'ils croyaient devoir à leurs mensonges. Au lieu de 4.000 maisons, on n'en trouva que 400; au lieu d'une population de 20.000 âmes, ce n'était plus environ que 8.000; enfin les 4.000 combattants se réduisaient à 1.700. On trouva El-Oued la ville la plus mal bâtie de tout le Souf, composée de petites maisons ou plutôt de gourbis non fermés, dominée de tous côtés par des dunes de sable. On comprend tout le soin des gens d'El Oued à nous dérober leur faiblesse. Mais les gens d'El Oued, moins nomades que sédentaires, n'en sont pas moins fort riches ; ils payèrent en deux jours l'amende de 60.000 francs, qu'on leur avait infligée. Le 18 décembre, le colonel Desvaux revint camper à Khouinin ; le 19, il reprenait le chemin de Tugurth où il arrivait le 22. Cette visite au Souf était un grand résultat obtenu. Cette confédération importante et dont dépend la tranquilité de l'Oued Rir avait été jusque là si vantarde, si indocile, parce qu'elle se croyait à l'abri de nos coups. L'éloignement, les sables, les longues marches sans eau, toutes ces difficultés, une colonne française les avait surmontées facilement.

Le 26 décembre, Ali Bey, le fils de Ferhat ben Ali, dont le nom occupe une si grande place dans notre notice, Ali Bey fut solennellement proclamé caïd de l'Oued Rir et Souf. L'oasis n'était pas sympathique aux Bou Okkaz, mais l'Oued Temacin leur avait été dévoué. Tugurth occupée, la paix allait dépendre dorénavant de l'attitude d'El Oued et de Temacin. Placer à Tugurth un chef qui s'appuierait sur ces deux confédérations, c'était se donner toutes les chances possibles pour l'avenir.

1855

Le colonel Desvaux prolongea son séjour jusqu'au 24 janvier. Ce temps fut employé à organiser l'Oued Rir, à commencer les travaux statistiques, à faire le levé des oasis, à connaître les ressources du pays, à dégager les abords de la casbah de Tugurth, à en augmenter les défenses, à y installer solidement la garnison de 100 tirailleurs, qu'on devait y laisser. On désarma Tugurth, Nezla, Tebesbert, Zaouïa; on ne laissa des armes qu'aux gens dévoués, qui furent organisés en milice. On choisit dans chacun des villages un certain nombre de personnages influents ou compromis pour les emmener comme ôtages à Biskra.

Les troupes rentrèrent à Biskra sans incident. Chassés du Souf, Selman et le chérif avaient gagné le Djerid, avons-nous dit. Ils voulurent se réunir à Mohammed bel Hadj, mais les Mrazig, tribu tunisienne, sous la protection de laquelle est l'ex-kalifa d'Abd-el-Kader, s'y opposèrent, redoutant les embarras que pourraient leur attirer ces intrigants. Ils se réfugièrent dans le Nefzaoua.

Dès le mois de mars 1853, des symptômes de dissolution se manifestent parmi les insoumis. 150 tentes des Oulad Oum El-Akhoua, essayent de se séparer, mais Nasseur ben Chorah et ses Larbaa avec les Oulad Yacoub du chikh Mohammed ben Bou Alleg les contient par la terreur.

Pour entretenir le zèle des derniers débris de sa puissance, Mohammed ben Abdallah fait faire des courses et parvient à enlever quelques troupeaux aux Troudoughen d'El Oued qui, malgré les ordres donnés, s'éparpillent toujours dans leurs vastes pâturages.

Pour forcer l'ennemi à s'éloigner et tendre la main à ceux qui veulent abandonner le chérif, le kalifa du Souf se porte, avec 600 fusils, vers la frontière. Les Harazlia

tentent de le rejoindre, mais ils sont attaqués traîtreusement par Nasseur ben Chorah et obligés de venir camper près de lui. Renonçant à fuir en masse, ils s'échappent tente par tente. Nasseur, le chérif, Selman, Ben Ahmed bel Hadj lui-même, font des démarches auprès du consul de Tunis. Leurs exigences, leurs prétentions font bientôt cesser toutes relations avec eux.

Au milieu du mois d'août, une scission éclate entre le chérif et Ben Nasseur. Le chérif, avec les Harazlia et quelques tentes des Oulad Sassi s'en alla camper dans les montagnes aux environs de Gabès.

Ben Nasseur, avec les Oulad Oum El Akhoua et 50 tentes des Harazlia, se met en marche vers Souf, avec la résolution de se soumettre. Arrivé au milieu des Mrazig, il change d'avis et s'arrête au milieu de cette tribu, mais ses gens continuent leur route ; ils sont assaillis par 80 cavaliers et 170 fantassins du chérif et de Mohammed ben Bou Alleg. Les Oulad Oum El Akhoua repoussèrent les agresseurs, mais non sans pertes : 3 tués et 17 blessés ; ils perdirent, en outre, presque tous leurs moutons, mais, ayant sauvé les chameaux, ils atteignirent enfin leur territoire au commencement de septembre.

Au milieu d'octobre, Selman, lassé de la vie errante, va s'installer à Touzeur, où il possède quelques jardins. Le chérif, qui conserve 100 tentes et 50 cavaliers, veut s'interposer dans les vieilles querelles des Beni Izid et des Ouar Ramma ; il cherche à se créer une grande position au milieu de ces tribus, mais il est obligé de se traîner à la remorque des Beni Izid. Ben Chorah, toujours indécis entre son indomptable orgueil et les sages conseils de l'adversité, se tient à l'écart avec 80 tentes des Larbaa et quelques Harazlia. A la fin de l'année, le général Desvaux, partant de Biskra, marche sur El Fayd et aborde le Souf par la route qui conduit de cette oasis au Zab Chergui. Le prestige du Souf était entièrement renversé, car cette route était reconnue non seulement comme prati-

cable, mais comme facile. On y trouve beaucoup d'eau dans des puits peu profonds, du fourrage et du bois en abondance. Du Souf, le général Desvaux se dirigea sur Tugurth. L'accueil de Tugurth fut encore plus chaud que celui des villages du Souf.

Ces populations, écrasées depuis des siècles par un régime de rapines et de sang, venaient de goûter, pendant une année, la paix et la justice que donne l'administration française. Un témoignage irrécusable de la confiance, que les Rouara ont dans l'avenir, ce sont les nombreux travaux auxquels ils se sont livrés. Dans le groupe de Tugurth et de sa banlieue, seulement, on a entrepris le forage de 23 puits artésiens. L'internement de Selman à Tunis a enlevé un reste d'inquiétude.

Ainsi tout fait espérer que ce Sahara, si longtemps agité, si longtemps uniquement théâtre de razzias, de guerres et de vols, va entrer dans une nouvelle phase et que, si nous avons encore à raconter de son histoire, ce sera celle de ses progrès et des grandes entreprises, qui sont appelées à lui ouvrir les sources d'une prospérité inconnue jusqu'à ce jour.

Commandant Seroka.

Observations sur l'emploi du mot TELLÎS

Son origine

Les lexicographes arabes ne mentionnent ce mot que sous la forme *tillīsa*. Or, d'après Ibn Ḫalawaih *(kitāb laisa*, Caire 1327, p. 53, fin), le seul mot arabe en عِعّيلة serait سِكّينة variante de سَكِينة (quiétude d'esprit) rapportée par le grammairien Al Farrā' à propos des paroles du Coran (II, 249) فيه سكينة من ربكم. [1] Au contraire, 'Abdallaṭīf al-Baġdādī dans son *ail Ḏal-Faṣīḥ* de Ṯa'lab (Caire 1289 p. 23 l. 14 et publié également dans *Aṭ Ṭoraf al-adabiya*, Caire 1325, p. 122 l. 6) cite, sans donner d'explication, comme mots appartenant à عِعّيلة : فنينة bouteille de verre et تِلّيسة (avec la variante تِلّيس).

Ḥarīrī dans sa *Dorra* (Constantinople 1299, p. 62 l. 6) rapporte d'après les *Amāli* (dictées) de Ṯa'lab que les *Kottāb* disent *tallīsa* au lieu de *tillīsa*, contrairement aux règles de la langue arabe ; ce qui est, peut-être, une façon de laisser entendre que, pour lui le mot n'est pas arabe.

D'après son commentateur Al-Ḫafāǧī (Constantinople 1299, p. 146, l. 16) la *tillīsa* serait un sac dans lequel les

---

(1) سِكّينة pour سِكّين couteau est rapportée par les lexicographes (cf. *Lis.*) ; les deux formes sont employées concurremment aujourd'hui en Tunisie.

Kollāb serrent leurs registres ; il ajoute que le peuple donne à ce mot le sens de غرارة, grand sac.

En ce qui concerne le sens du mot qui nous occupe, il servirait à désigner d'après le *Lisān* et le *Tāǧ* : 1° les testicules ; 2° une sorte de sac ou panier fait avec des feuilles de palmier tressées ; par suite le sac ou la bourse des comptables.

A ces significations, les Orientalistes ajoutent, surtout d'après Dozy, *Suppl. aux Dict.*, les suivantes : 3° treillis ou espèce de grosse toile dont on fait des sacs et dont s'habillent les paysans, les manœuvres, etc., Abū l Walīd 805.4 ; 4° long sac fait de crin [animal] et de laine à rayures jaunes et noires, Carteron 57, Cf. Wingfield I, 195 ; sac noir, ou à raies blanches et noires fait de poil de chèvre dont les paysans se servent pour porter leur blé au marché. Burckhardt (*Arabic Proverbs*, London 1875, 2e éd., nos 254 et 367) ; sac en laine et en lanières de palmier, Daumas (*Sahara*, 96,136) ; sac tissé en feuilles de palmier (id. 198) ; 5° double sac dans lequel on met le grain et quelquefois le charbon ; contenance deux sacs ; le tellîs se compose d'un carré long dont les deux petits côtés sont cousus sur le milieu de la pièce ; on obtient ainsi deux fourreaux qui ont chacun une extrémité fermée ; l'étoffe est en laine rayée, Cherbonneau, apud Dozy ; 6° *Sac de blé*, certaine mesure de blé (Burkhardt I, 1. apud Dozy) — ajout. Al Moqaddasī, Descript. imper. Mosl. 2e éd. de Gœje, Leide 1906, p. 207, l. 12 : mesure valant 8 *waiba* — ; 7° tapis grossier à diverses couleurs (sic) ; lorsque l'Arabe n'a plus à se servir de *tellīs*, comme sac, il le découd et en forme un tapis long, Cherbonneau, apud Dozy. Cette espèce de tapis en copte θαλὶς, sert aussi de caparaçon ou de courte-pointe, Gloss Esp. 349.350, apud Dozy : — ajout. *Al-Bostān* texte ar., apud Marçais. *Textes Ar. de*

Tanger p. 246 — ; 8° Habit de deuil (*Baṭūta* II, 35) et dont les ermites s'habillaient quelquefois, Cartas 178,7 a f. apud Dozy. تلسة, *sac*, était déjà en usage du temps du calife abbasside Al Manṣūr. Gloss. Belāḏorī ; Al Ya'qūbī, *Historiae*, éd. Housma, Leide 1883, II, 163, l. 12.

En ce qui concerne l'Algérie et contrairement à l'avis de certains auteurs, le tellīs est un *sac double*, qu'il soit en laine, en alfa ou en feuilles de palmier. Cf. Marçais, (*Textes ar. de Tanger*, Paris 1911, p. 245 — 6.)

De tout ce qui précède il ressort que le mot *tellīs* a toujours eu et a encore comme acception principale celle de : sac. Mais à quelle époque remonte-t-il ? Selon le glossaire de Belāḏorī (mort en 279 de l'hégire), la *tillīsa* était en usage au temps du calife abbasside Al-Manṣūr. Bien plus, d'après Ḫafāǧī dans son *Šifā' al ġalīl* le mot *tillīs* serait, selon les *Amālī* d'Abū l Ma'ālī, employé dans un ḥadīṯ (خبر) pour désigner : Ce qui se trouve dans le *raḥl* (demeure, ustensile, selle de chameau ما يكون في الرحل). Il paraîtrait donc avoir été en usage au plus tôt, vers l'époque où vivait le Prophète.

Ici se pose la question de son origine : est-il arabe ? est-il étranger et dans ce cas à quelle langue a-t-il été emprunté ? Nous venons de voir qu'il est d'une forme فِعِّيلة très rare en arabe ; que même, on n'était pas d'accord sur sa prononciation, puisque, selon Ḫarīrī, quelques-uns disaient *tallīsa*. Tout ceci semble bien indiquer que nous nous trouvons en présence d'un vocable étranger. Tel était bien l'avis de Hafāǧī qui, dans l'ouvrage que nous avons cité plus haut, déclare qu'il le tient pour un mot *grec* (رومية) emprunté anciennement par les Arabes. Il est fâcheux que notre auteur ne nous expose pas les raisons sur lesquelles il fonde son opinion. En tous cas, il nous paraît singulier que bien loin d'orienter

leurs recherches dans le sens qu'il nous indique, les Arabisants les plus compétents aient cru devoir faire appel à d'autres langues que le grec. C'est ainsi que, d'après Dozy et de Gœje, le mot *tillīsa* dériverait, soit directement, soit par l'intermédiaire de l'espagnol *terliz* du latin *trilicium* ou *trilix*, tissu de trois fils ; nous voilà loin du sens de sac, que tous les auteurs reconnaissent à notre mot ! Pour Wullers, au contraire, il faut remonter au persan تِلِی (Bianchi et Kieffer, *Dict. turc-fr.* تلی, teli) trousse dans laquelle le tailleur ou le barbier met ses outils ; et d'après le même Bianchi et Kieffer, le turc connaîtrait un تلیسه *telicè* qui serait d'origine persane. Il paraît aussi que le Kurde possèderait تِلِیس avec le même sens qu'en turc.

C'est également un mot persan : تلوسة *enveloppe* que Mgr Addai Scher propose (*Kit. al Alfāḍ al-fārisiya al mo'arraba*, Beyrouth 1908 ; quant à Wollers (Z. D. M. G., 1897, p. 312, note 1), il rejette l'étymologie latine de Dozy et de Gœje, ainsi que l'étymologie persane ou araméenne de Frænkel (Die Aramäischen Fremdwörter im Arabischen, Leide 1886 p. 197-8) et propose celle du mot gréco-copté θαλίς, tapis grossier ; mais il resterait à expliquer les raisons du passage du sens de *tapis* à celui de *sac*.

Peu satisfaits de toutes ces explications, nous avons cru bon de revenir à la piste indiquée par Ḫafāǧī. A cet effet, nous avons consulté le *Thesaurus* d'Henri Estienne, édition Firmin Didot 1831-1856, dans lequel nous avons trouvé les deux intéressants articles que nous transcrivons ici intégralement :

1° θαλλίς, ίδος (η) Hesychio μάρσιππος μακρός Marsupium oblungum, apud quem legitur et θάλλικα, σάκους εἶδος θαλλίς

σπυρίς. Africanus Cest. p. 300 ; 2e θυλλίς, ίδος (ή). Saccus. Hesych. θυλίδες (θυλλίδες recte Musurus) οἱ (αἱ codex) θύλακοι, γωρυτός, ἔλυτρον-θυλλίς, ὁ θύλακος, inter nomina in λις exuntia est apud Arcadium p. 30,12.

Ainsi donc des auteurs byzantins du IIIe siècle, comme Hesychius et Africanus ont déjà employé ou signalé θαλλίς, θαλλίξ, θυλλίς avec, outre des sens accessoires, (gaîne, carquois), le sens principal de sac, qui est précisément celui que lui donnent les auteurs arabes. Dès lors l'origine byzantine de تلّيس n'est plus douteuse. Il est vrai que θαλλίς étant inconnu de la langue grecque classique, on peut toujours supposer qu'il est un emprunt fait par le grec byzantin à quelque idiome sémitique ancien, surtout si l'on tient compte de ce fait que Hesychius est alexandrin, Africanus, en dépit de ce nom, syrien. Hypothèse vraisemblable, car rattacher θαλλίς au grec classique θαλλός, rameau, paraît un peu osé, bien que ce dernier mot semble avoir été employé par certains auteurs de la basse grécité dans le sens de feuilles de palmiers ; d'où peut-être sac fait de ces feuilles séchées οἱ θαλλοι feuilles de palmiers, (Geoponicorum libri X, 6, d'après le dictionnaire grec-français de Bailly). Quoiqu'il en soit, nous pensons bien avoir démontré que le mot tellis est un emprunt fait directement par l'arabe au greco-byzantin, de sorte que l'opinion de Ḫafāǧī se trouve pleinement justifiée.

M. Bencheneb.

Professeur à la Médersa d'Alger.

LA CAMPAGNE DE 1852
CONTRE LES BENI-SNASSEN

La situation politique

Pendant le cours de l'année 1851, la sécurité fut précaire sur la frontière algéro-marocaine. Les populations de l'amalat d'Oudjda manifestaient des sentiments hostiles aux Français, l'agitation xénophobe était particulièrement vive chez les Beni-Snassen. Les membres d'une fraction importante de cette grande confédération berbère, les Beni-Drar, de la tribu des Beni-Khaled, firent, dans les derniers mois de l'année, plusieurs incursions en territoire algérien et s'y livrèrent à des agressions contre nos sujets. Au début de 1852, cette situation déplorable alla en s'aggravant. Le Sultan ayant fait courir des bruits de guerre contre la France, l'audace des maraudeurs marocains ne connut plus de bornes. Les agissements louches d'El-Hadj-Mimoun-ould-El-Bachir, le chef des Beni-Snassen, étaient un indice certain de la gravité de l'heure ; la poudre était dans l'air, tout faisait présager des incidents (1).

Le début des hostilités : — Agression des Beni-Snassen le 4 avril. Riposte du général de Montauban le 10 avril.

Au commencement d'avril 1852, les Oulad-Mellouk, de la tribu algérienne des Beni-Ouacine, étaient campés

(1) On peut consulter : Voinot, *Oudjda et l'Amalat* (Bulletin de la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran, 4e trimestre 1911. — Tirage à part. Fouque, Oran, 1912).

vers la frontière avec leurs troupeaux, qu'ils faisaient paître aux alentours de Sidi-Aïad. Les Beni-Snassen, estimant l'occasion propice, organisèrent une expédition pour aller les razzier. Ce mouvement était dirigé par un homme très influent dans le pays, Mohammed-el-Mekki, chef de la Zaouïa des Ouled-Sidi-Ramdan, ainsi que par Moufok-ould-Marnia, émigré algérien et coupeur de routes redouté. El-Hadj-Mimoun-ould-el-Bachir avait été tenu au courant de leurs projets, il avait promis de se joindre à eux avec les contingents des Beni-Snassen-Fouaga. Il fut décidé que la harka (1) se rassemblerait à la koubba de Lalla-oum-ez-Zohra, dans le Drâa-el-Louz, le dimanche 4 avril et qu'elle attaquerait le lendemain (2).

Fort heureusement, les allées et venues des Marocains, pendant la période des pourparlers, n'avaient pas échappé aux Oulad-Mellouk. Ceux-ci se tenaient prudemment sur la défensive ; leur caïd avait distribué de la poudre à tous les combattants et les cavaliers patrouillaient autour des douars (3).

Le 4 avril, environ 400 chevaux et autant de piétons des Beni-Drar, Oulad-Ghazi et Oulad-Mongar (des Beni-Khaled), avec quelques Angad-Mezaouïr, se trouvaient réunis à la koubba de Lalla-oum-ez-Zohra. Leurs chefs eurent peur d'être éventés et décidèrent de brusquer l'opération sans attendre l'arrivée des Beni-Snassen-Fouaga d'El-Hadj-Mimoun-ould-el-Bachir, conduits par son frère Mohammed, qui n'arriva au point de rendez-vous que dans la soirée (4).

En conséquence de cette résolution, la harka marocaine se jeta immédiatement sur les Oulad-Mellouk. Surpris par la brusquerie de l'attaque, ceux-ci plièrent sous le choc ; ils durent battre en retraite dans la direction

---

(1) Harka. Troupe armée réunie pour une expédition.

(2) Pièce 1.

(3), (4) Pièces 1 et 3.

de la koubba de Sidi-Mohammed-el-Ouacini, poursuivis par leurs adversaires. Le combat fut très vif, les Algériens se défendirent vaillamment ; leurs cavaliers parvinrent enfin, dans un vigoureux retour offensif, à repousser l'ennemi jusqu'au pied de ses montagnes. La victoire resta aux Ouled-Mellouk qui l'avaient chèrement achetée; leurs pertes s'élevaient à 17 tués et 14 blessés. Les assaillants comptaient une cinquantaine d'hommes hors de combat ; ils n'avaient pu faire aucun butin, leur coup de main avait complètement échoué (1).

L'agression du 4 avril n'était pas un acte de banditisme isolé. Enhardis par la réserve des Français, qui évitaient avec soin toute action au delà de la frontière, les Beni-Snassen prenaient leur modération pour de la faiblesse et n'hésitaient plus à manifester ouvertement leur hostilité. El-Hadj-Mimoun-ould-el-Bachir, qui avait jusque là cherché à maintenir le parti de la guerre, était de connivence avec les fauteurs de troubles. Il avait pu adopter cette nouvelle attitude, soit de propos délibéré, soit qu'il ne fût plus maître de la situation ; de toute façon, le fait n'en était pas moins inquiétant. Il en était résulté un certain malaise parmi les tribus algériennes, si bien que les Achache étaient entrés en communication avec l'ennemi, au lieu de soutenir les Oulad-Mellouk (2).

Dès que le général Pélissier, commandant la division d'Oran, eut connaissance de la tentative de razzia faite par les Beni-Snassen sur les Oulad-Mellouk, il en rendit compte au gouverneur général de l'Algérie, et sollicita l'autorisation de conduire une expédition jusqu'au cœur du pays des assaillants. Afin d'éviter toute perte de temps, Pélissier commença à prendre ses dispositions pour réunir dans une semaine, au pied de leur montagne, une division de 6.000 fantassins et 1.200 chevaux avec l'ar-

---

(1) Pièces 1, 3 et 10.

(2) Pièce 1.

tillerie et tout le matériel nécessaire ; il arrêta le mouvement du 11e Léger qui se dirigeait vers la province d'Alger. Le général était convaincu de la nécessité d'entreprendre une action énergique et de se faire justice soi-même, puisque le Sultan du Maroc n'avait aucune autorité sur les Beni-Snassen toujours en révolte. Il comptait leur appliquer impitoyablement les méthodes de réduction déjà employées chez les Kabyles d'Algérie et, par un acte de vigueur, « fonder la paix des frontières ». Le gouverneur général, craignant d'être désavoué, ne permit pas à Pélissier de tenter l'entreprise. Celui-ci laissa, à regret, le 11e Léger continuer sa marche; il prescrivit seulement au général de Montauban, commandant la subdivision de Tlemcen, d'aller surprendre et enlever les Beni-Drar, qui étaient restés à portée de la frontière, auprès des sources du Kiss (1).

Le général de Montauban s'était déjà préparé à agir contre les Beni-Snassen, il avait ordonné quelques mouvements de troupes dans son commandement, tout en s'efforçant de tenir secret le but poursuivi. Un bataillon du 68e de ligne, dirigé sur Nemours, y était arrivé le 8 avril, pendant que le 4e bataillon de chasseurs à pied entrait à Marnia. Après avoir reçu les instructions de Pélissier, le général commandant la subdivision quitta Tlemcen dans la nuit du 8 au 9 avril, à la tête de trois escadrons de chasseurs à cheval, d'un escadron de spahis et de deux obusiers de montagne. Ayant rallié les chasseurs à pied à Marnia, il les adjoignit à sa petite colonne et, dans la soirée du 9, il s'achemina avec tout son monde vers le Menaceb-Kiss. Le même jour, à 6 heures du matin, le bataillon du 68e de ligne et trois compagnies du 7e Léger étaient sortis de Nemours, sous les ordres du commandant Douay, pour escorter un convoi de ravitaillement jusqu'à Sidi-Brahim. Le commandant Douay

(1) Pièce 1.

devait ensuite se porter sur le Menaceb-Kiss avec l'infanterie, 40 spahis et le goum de Nemours. Tous les éléments de la colonne chargée de châtier les Beni-Snassen marchèrent de nuit, afin de gagner le point de concentration sans être signalés. Le 10 avril, à la pointe du jour, de Montauban se trouva en face des montagnes des Beni-Drar, à proximité de Sidi-Azem. Il lança alors sa cavalerie dans la direction de Sidi-Azouz, avec mission de balayer les pentes et de rejeter tous les ennemis dans la plaine. Le général, suivi de l'infanterie et de l'artillerie de montagne, se porta sur le Menaceb-Kiss, pour y faire sa jonction avec le commandant Douay et appuyer l'action des cavaliers (1).

Les Marocains furent surpris avant d'avoir pu déplacer leurs campements. La cavalerie française razzia d'abord les Beni-Drar et Mezaouïr, qui avaient leurs tentes au Djorf-el-Ahmar et au col du Guerbous, elle se dirigea ensuite vers Aghbal et tomba sur les Ouled-Ghazi et Oulad-ben-Azza, elle termina enfin son opération au delà d'Aghbal, vers Sidi-Mimoun. Quinze douars avaient été saccagés, nos gens y avaient enlevé beaucoup de butin mais peu de troupeaux. L'affaire fut si rapidement menée, que l'infanterie n'eut pas le temps de se porter en avant; elle reçut à coups de fusil ceux des ennemis qui cherchaient à s'enfuir dans la plaine. A 10 heures du matin, le combat prenait fin. Les Français avaient dix tués et quelques blessés, les Marocains perdaient environ 150 tués ou blessés; ils étaient profondément émus d'avoir été battus dans un terrain où ils se croyaient inattaquables, toutes leurs fractions, installées au voisinage de la frontière, s'étaient repliées en hâte dans la montagne. De Montauban s'arrêta deux heures sur les bords du Kiss pour faire manger les récoltes sur pied, après quoi il ramena sa colonne en territoire algérien.

(1) Pièce 9; *Akhbar*, journal d'Alger, du 22 avril 1852.

Il laissa l'infanterie à Marnia et rentra à Tlemcen dans la soirée du 12 avril avec la cavalerie. Les chasseurs d'Afrique retournèrent à Marnia le 14, en prévision de nouvelles opérations (1).

Le général écrivit au caïd d'Oudjda, et le mit au courant du coup de main effectué sur les tribus de son commandement, en lui faisant remarquer que le Sultan ne pouvait que se féliciter du châtiment infligé à ses sujets rebelles ; il prévint en outre le fonctionnaire du Makhzen, qu'à la première incartade de ses administrés, il était décidé à recommencer. Mohammed ben Tahar ne voulut pas admettre les raisons du général français; dans une lettre datée du 20 avril, il se répandit en récriminations. Il reprochait à de Montauban de ne pas s'être entendu avec lui et d'avoir, par sa conduite, provoqué de véritables désordres et compromis le maintien de la paix. Le Sultan ne partagea pas l'avis de son représentant, il adressa un blâme aux Beni-Snassen et réprimanda sévèrement leur chef. Les rassemblements armés, qui s'étaient formés dans la montagne, se dispersèrent. El-Hadj-Mimoun-ould-el-Bachir fut sur le point d'être abandonné par les Beni-Snassen-Tatha; ceux-ci l'accusaient de les avoir entraînés dans une voie dangereuse, alors qu'il était incapable de les soutenir (2).

La reprise des opérations : Combat du 15 mai en avant d'Aghbal

La situation restant tendue, une colonne française fut concentrée sur le Kiss dans les premiers jours de mai ; elle était commandée par le général de Montauban et avait pour mission de détruire les récoltes possédées par

---

(1) Pièces 2, 3, 9 et 10; *Moniteur Algérien*, journal officiel de la colonie, du 10 juin 1852; *Akhbar* des 22 avril et 13 mai 1852.

(2) Pièces 3 et 9; (A. G. G.), lettre du caïd d'Oudjda au général de Montauban, du 20 avril 1852 (traduction, copie). Cette pièce est citée *in-extenso* dans mon étude sur *Oudjda et l'Amalat*.

les Beni-Snassen sur le territoire algérien. Cette mesure provoqua chez les montagnards une vive effervescence, qui aboutit à la mobilisation de leurs contingents renforcés par une partie de ceux des Kebdana, des Oulad-Settout, des Oulad-Mansour et des Mezaouïr. Le chef des Beni-Snassen fit semblant de prêcher le calme, il nous assura même n'avoir réuni ses combattants que pour être prêt à tout événement, mais il exhortait en-dessous les populations à aller attaquer les avant-postes français. Le 14 mai, la harka, sous El-Hadj-Mimoun-ould-el-Bachir, s'installa à Aïn-Aghbal, elle plaça ses vedettes à l'endroit où se trouvent actuellement les maisons des Oulad-ben-Azza (1).

Des éclaireurs marocains allèrent aussitôt reconnaître le camp français, qui était placé sur la rive droite du Kiss; ils déchargèrent leurs fusils sur les tentes, quelques groupes de combattants se montrèrent en même temps sur le versant d'Aghbal; une attaque paraissait imminente. Le 15 mai, le goum de la harka s'approcha de nos lignes, à la faveur d'un brouillard intense, avec l'intention de tenter une surprise. La cavalerie l'ayant aperçu engagea avec lui un combat traînant. Tout à coup le brouillard se dissipa et les fantassins ennemis apparurent rangés en bataille aux abords d'Aghbal. De Montauban franchit alors le Kiss avec ses troupes, il forma son infanterie en colonne double et couvrit ses flancs avec la cavalerie. Les Marocains préféraient éviter le choc en plaine; ils simulèrent donc une retraite, afin d'attirer leurs adversaires dans la montagne, où les manœuvres auraient été difficiles, et profiter ainsi de l'avantage que leur donnait la connaissance du terrain. Le général ne tomba pas dans le piège, il arrêta immédiatement sa colonne, ce qui obligea les Marocains à prendre l'offensive. La rencontre eut lieu sur l'Oued-Sidi-Mohammed-

(1) Pièces 4 et 10.

el-Oudjdi, on nomme ainsi le cours inférieur de l'Oued-Aghbal. L'ennemi était fort d'environ 6.000 fusils et 800 chevaux, malgré cela il fut culbuté et subit de très grosses pertes, il se replia en abandonnant une centaine de cadavres. Les Français comptaient 4 tués et 44 blessés; avant de regagner leur camp, ils coupèrent les orges qui étaient mûres et les donnèrent à manger aux animaux (1).

A la suite de l'affaire du 15 mai, la harka se dispersa momentanément. La leçon infligée aux Beni-Snassen-Tatha les avait fortement impressionnés. Ils demandèrent au caïd d'Oudjda d'intervenir en leur faveur auprès des Français. Mohammed ben Tahar se rendit au camp du Kiss et promit au général de lui donner satisfaction sur tous les points. Ce dernier consentit à suspendre tout châtiment, en attendant que le caïd du Rif, Mohammed ben Abd-es-Saddok, vint traiter avec lui les conditions définitives de la paix. Lorsqu'ils ne se virent plus inquiétés, les Marocains reprirent confiance; travaillés par Mohammed el Mekki et Moufok ould Marnia, ils ne tardèrent pas à reformer leur harka à Aghbal. Cette nouvelle attitude allait tout remettre en cause (2).

La razzia du 15 juin sur les silos de la Zaouïa des Oulad-Sidi-Ramdan, a Tizi-Ali

Au commencement de juin, les Français attendaient toujours le caïd du Rif, qui devait régler avec eux les affaires de la frontière et mettre fin au conflit. A chaque instant, on annonçait que sa venue était proche, puis ensuite, pour une cause quelconque, elle était retardée ; de délai en délai, les jours succédaient aux jours

---

(1) Pièces 9 et 10 ; *Moniteur Algérien* du 10 juin 1852 ; *Akhbar* du 20 mai 1852.

(2) Pièces 4 et 9 ; *Moniteur Algérien* du 10 juin 1852 ; *Akhbar* du 8 juin 1852.

et les difficultés ne cessaient pas. Ces lenteurs constituent le procédé habituel du Makhzen pour user ses adversaires, elles ne pouvaient pas convenir aux Français, car le prestige dû à leur victoire diminuait vite avec le temps. Les inconvénients de leur inaction ne tardèrent pas à se faire sentir ; la harka des Beni-Snassen, concentrée à faible distance du Kiss, était une menace permanente pour la colonne du général de Montauban qu'elle astreignait à une garde dangereuse et stérile (1).

Le général ayant appris d'un émissaire l'emplacement des silos de la Zaouïa des Oulad-Ramdam, dont le chef, Mohammed el-Mekki, était un de nos adversaires les plus acharnés, il décida d'aller les vider. D'après les renseignements recueillis, les silos étaient situés en plaine et l'opération ne devait présenter aucune difficulté. De Montauban prescrivit de rassembler 1.400 chameaux ou mulets des tribus algériennes les plus éprouvées par les incursions des Beni-Snassen et, le 15 juin, à 5 heures du matin, il leur fit traverser le Kiss sous la protection d'une partie de ses troupes. La colonne de manœuvre comprenait 6 bataillons d'infanterie, une batterie de montagne et toute la cavalerie disponible. Les Français arrivèrent jusqu'à proximité des silos sans être inquiétés, il était alors environ 9 heures. A ce moment, le général se rendit compte qu'il avait été trompé; les silos ne se trouvaient pas en terrain plat, mais au sommet d'un des premiers contreforts de la montagne, à l'entrée du col dit : Tizi-Ali. La colonne venait d'être signalée, de nombreux Marocains garnirent immédiatement les hauteurs et ouvrirent le feu afin de s'opposer à l'enlèvement des grains. L'affaire devenait délicate, mais il ne fallait pas songer à reculer, l'hésitation n'était plus permise (2).

De Montauban couvrit son front avec un rideau de

---

(1) Pièce 6.

(2) Pièces 5, 6 et 10.

tirailleurs, derrière lequel son infanterie s'avança en trois colonnes appuyées chacune par deux obusiers de montagne. La colonne du centre, formée de deux bataillons d'élite de la Légion étrangère, avait pour objectif les silos; elle était précédée d'un détachement de sapeurs du Génie et suivie du convoi. La colonne de gauche comprenait le 4e bataillon de chasseurs à pied et un bataillon du 7e Léger, celle de droite un bataillon du 68e de ligne et un bataillon du 7e Léger. La cavalerie était chargée de surveiller la plaine. Le général marchait en tête de la colonne du centre. A son signal, tous les bataillons se lancèrent à l'assaut. Les Marocains ouvrirent un feu violent et firent rouler sur eux de grosses pierres, ils ne réussirent pas à rompre leur élan. En atteignant la crête, nos soldats engagèrent un corps à corps avec les défenseurs, qu'ils tuèrent à la baïonnette et dispersèrent dans les ravins d'alentour; à 10 heures, la position était conquise. On se mit de suite à charger les grains sur les animaux du convoi, la cavalerie elle-même vint s'approvisionner; ce très long travail ne put être terminé qu'à 5 heures du soir. Les Beni-Snassen s'étaient reformés; pendant tout ce temps ils harcelèrent la colonne et il fallut plusieurs vigoureux retours offensifs pour les repousser. L'opération terminée, la retraite s'opéra par échelons et en bon ordre, afin de permettre au convoi de regagner la plaine sous l'escorte de la cavalerie. Les montagnards n'osèrent pas s'aventurer dans le plat pays, ils cessèrent la poursuite et la colonne regagna son camp à la tombée de la nuit sans incidents. L'ennemi avait eu environ 120 tués; sur quelques-uns de ses morts nos soldats avaient ramassé des carabines et des effets ayant appartenu aux chasseurs du 8e bataillon d'Orléans massacrés à Sidi-Brahim. Les pertes des Français s'élevaient à 4 tués et 58 blessés, dont 16 grièvement (1).

(1) Pièces 5, 6 et 10; *Akhbar* du 27 juin 1852.

Dans la même journée, les capitaines Chanzy et Doisneau s'embusquèrent avec les goums entre la Moulouya et le Kiss, dans le but de surprendre les Oulad Mansour et les Beni-Mengouch Tatha qui, d'après un avis donné au général, devaient venir faire leurs moissons dans la plaine de Triffa. Les Marocains étaient sur leurs gardes, ils ne s'éloignèrent pas de la Moulouya et, lorsque vers 9 heures ils furent chargés par nos cavaliers indigènes, ils prirent la fuite ne perdant que 4 hommes tués et 2 prisonniers (1).

Le coup de force de Tizi-Ali impressionna fortement les Marocains ; El-Hadj-Mimoun-ould-El-Bachir aurait voulu renouer des relations pacifiques, il fit des ouvertures dans ce sens, mais sa sincérité était très douteuse, les pourparlers n'aboutirent pas. Les Beni-Snassen Tatha ne cherchaient qu'à gagner du temps, car ils étaient incessamment renforcés par les contingents de la montagne et ceux de leurs alliés. Comme ils ne venaient pas à résipiscence, les troupes françaises firent des fourrages dans la plaine de Triffa, où elles coupèrent et enlevèrent les orges. La harka d'Aghbal les laissa faire sans oser intervenir, un certain nombre des combattants se rendirent d'ailleurs dans l'Angad pour y récolter leurs moissons (2).

Le Combat d'Achaouen, dit de Taredjirt, le 24 Juin

La situation ne s'améliorait pas et l'intervention du caïd du Rif restait tout à fait problématique. Les Marocains devinrent agressifs; le 23 juin, de nombreux groupes se déployèrent sur les hauteurs d'Aghbal. Le général de Montauban, se sentant menacé à brève échéance d'une attaque, jugea qu'il était urgent de prendre lui-même

(1) Pièce 5.

(2) Pièces 6 et 10.

l'offensive; il décida de marcher à l'ennemi dès le lendemain (1).

Le 24, la colonne française se mit en mouvement à 9 heures du matin; elle comprenait 6 bataillons, 6 escadrons et 6 canons de montagne. L'infanterie se forma sur deux lignes, la première comprenant le 2e bataillon de la Légion étrangère et les 2e et 3e bataillon du 7e Léger; la deuxième, le 4e bataillon de chasseurs à pied et le 1er bataillon de la légion étrangère ; le 2e bataillon du 68e de ligne marcha à l'arrière du dispositif, encadrant le convoi. La cavalerie et le goum s'établirent à l'aile gauche, masqués par un pli de terrain ; l'artillerie prit place entre la cavalerie et l'infanterie, à hauteur de la première ligne. Des contingents ennemis descendirent des pentes de la montagne et leur goum se porta au devant des Français. Le combat commença au lieu dit Mezoughen, dans la plaine située entre l'oued Kiss et l'oued Aghbal (2).

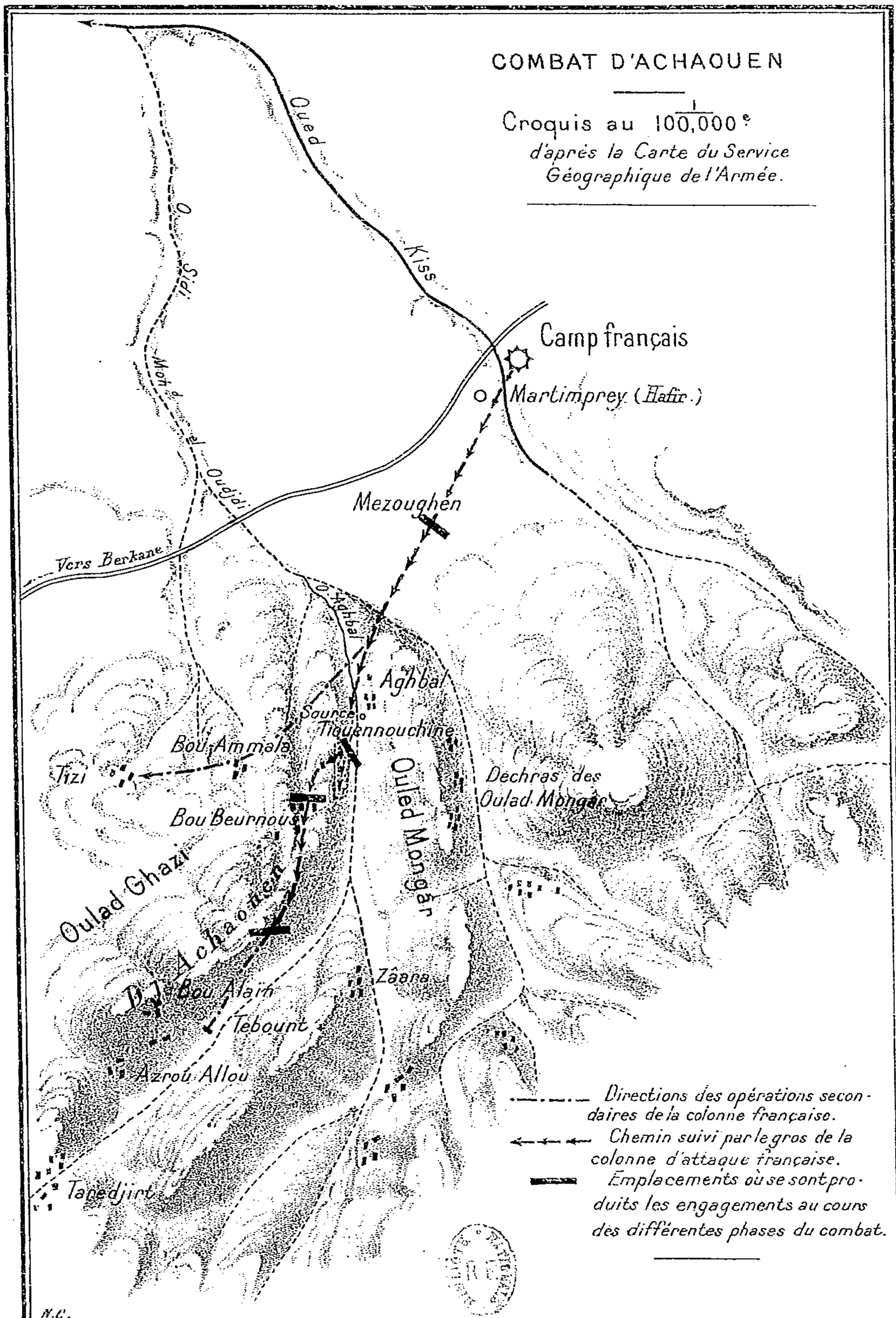
Vues de la plaine, les positions des Marocains se présentaient sous l'aspect suivant. En arrière d'un immense glacis, à pentes assez douces, apparaissait une coupure oblique à la direction de l'attaque; c'était la vallée de l'oued Aghbal. A gauche de cette vallée, on voyait une ligne de hauteurs sur les flancs desquelles s'étageaient les dechras des Oulad-Mongar. A droite, des crêtes, se masquant en partie les unes les autres, s'élevaient insensiblement vers le Ras-Foughal. De ce côté, le terrain était très coupé; les dechras de Tizi et de Bou-Ammala se détachaient sur le pied des montagnes, en dehors de la zone occupée; au centre de cette zone, la dechra de Bou-Beurnous se dressait à mi-pente du djebel Achaouen, sur la piste d'Aghbal à Taredjirt et au-dessus des jardins de Tiouennouchine. Le village d'Aghbal, construit au fond de la vallée, presqu'en face de Bou-Beurnous, n'était pas

(1) Pièce 9.
(2) Pièces 9 et 10.

COMBAT D'ACHAOUEN

Croquis au $\frac{1}{100,000^e}$

d'après la Carte du Service Géographique de l'Armée.



N.C.

visible; il en était de même de l'agglomération de Taredjirt, que cachait le sommet du djebel Achaouen (1).

Les Beni-Snassen résistèrent pendant environ une demi-heure à Mezoughen; de Montauban ayant constaté un flottement dans leur ligne les fit charger, ils se replièrent alors sur la montagne. A ce moment, les fantassins marocains étaient divisés en deux groupes principaux : les Beni-Ourimeche se tenaient sur les hauteurs en avant de Bou-Ammala, les Beni-Drar, Oulad-Mongar, Beni-Khellouf, Beni-Marissen et Ahel-Taredjirt avaient pris position à Aghbal. Les cavaliers français poursuivant le goum marocain arrivèrent devant Aghbal et en chassèrent les piétons. Ceux-ci réussirent à s'embusquer dans les jardins de Tiouennouchine, d'où ils tinrent en échec le goum français; le lieutenant-colonel Tallet finit par les débusquer avec la cavalerie régulière, en tournant les jardins. Les défenseurs durent battre en retraite; ceux qui connaissaient bien le pays échappèrent en se faufilant dans les ravins, vers Bou-Ammala, les autres se firent sabrer sur les glacis de Bou-Beurnous. La cavalerie française, poussant devant elle tous les fuyards, enleva la dechra de Bou-Beurnous. Pendant ce temps, l'infanterie avait gagné Aghbal, un détachement fut placé à Aghil-el-Mira pour opérer contre les Oulad-Ghazi; un autre marcha vers Tizi, le restant des troupes entreprit l'escalade de la montagne sur les traces de la cavalerie. Cette dernière atteignit en combattant le sommet du djebel Achaouen, un parti s'avança même jusqu'à Tebount, en deça d'Azrou-Allou, et mit le feu à quelques palmiers nains. Les Beni-Snassen, renforcés par des contingents frais, firent une contre-attaque, qui donna lieu à un très vif engagement à Ras-Achaouen. Les bataillons français arrivèrent à la rescousse; le 2e bataillon de la Légion, puis les deux ba-

(1) Dans l'étude sur *Oudjda et l'Amalat*, je donne un croquis panoramique des positions.

taillons du 7e Léger, dans un élan irrésistible, culbutèrent tous les Marocains. L'artillerie entra en ligne à son tour, elle fouilla les ravins avec ses obus et acheva la déroute de l'ennemi. A 2 heures du soir, la colonne française victorieuse fit demi-tour afin de regagner son camp; quelques chevaux des Beni-Snassen la harcelèrent jusqu'à Aghbal.

Le combat d'Achaouen coûta aux Beni-Snassen environ 400 tués, parmi lesquels plusieurs chefs; ils perdirent un étendard, des animaux, des vêtements et les déchras de Tizi, Bou-Ammala, Bou-Beurnous, Aghbal, ainsi que quelques dechras des Oulad-Mongar, furent incendiées. Les Français eurent 2 officiers de la Légion et 20 hommes tués, 9 officiers et 68 hommes blessés (1).

La Fin de la Campagne

Après le combat d'Achaouen, les Marocains démoralisés se dispersèrent; ils comprirent enfin qu'ils ne pouvaient rien contre les armes françaises et ils s'avouèrent définitivement vaincus. Les autorités marocaines furent obligées de sortir de leur passivité; poussé par les Beni-Snassen et les Angad, qui lui demandaient de venir négocier la paix avec les Français, le caïd du Rif, Mohammed-ben-Abd-es-Saddok, ne pouvant plus se dérober, il se fit annoncer pour le 2 juillet. Au jour dit, il se présenta au général de Montauban, suivi du caïd d'Oudjda, du marabout Si Hamza de Guefaït et de plusieurs personnages influents; il sollicita l'aman au nom de toutes les populations voisines de la frontière.

La députation assura le général de ses bons sentiments, elle souscrivit à toutes les conditions et lui promit que, désormais, les relations de bon voisinage de l'Algérie et du Maroc ne seraient plus troublées.

---

(1) Pièces 6, 8, 9 et 10; *Moniteur Algérien* du 30 juin 1852 ; *Akhbar* des 1er et 6 juillet 1852.

Le lendemain de l'entrevue, la colonne française abandonna le camp du Menaceb-Kiss et rallia Tlemcen en passant par Nemours. La paix était rétablie pour quelques temps sur les confins (1).

Capitaine L. Voinot.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

Abréviations : (A. G. G.) Archives du service des affaires indigènes du Gouvernement général de l'Algérie.
(A. C. M.) Archives du service des affaires indigènes du Cercle de Marnia.

N° 1

(A. G. G.) Original

Lettre du Général commandant la division d'Oran au Gouverneur Général de l'Algérie

Armée d'Afrique

Province d'Oran

Cabinet
N° 407

Oran, le 9 Avril 1852.

Monsieur le Gouverneur Général,

J'ai eu l'honneur de vous informer, par dépêche télégraphique, des graves désordres dont notre frontière a été le théâtre; voici l'exposé détaillé de l'audacieux coup de main tenté par les tribus du Maroc sur notre territoire.

Nos Ouled-Mellouk étaient campés le 4 de ce mois en avant de Lalla-Maghrnia, aux environs de Sidi-Aïad, leurs troupeaux étaient aux pâturages; mais comme depuis quelques jours les allures des Marocains prenaient un

---

(1) Pièces 6, 7, 9.

caractère de plus en plus suspect, les cavaliers de la tribu veillaient sur les tentes, et leur caïd leur avait fait distribuer de la poudre. L'événement n'a que trop justifié ces précautions.

Une attaque à main armée avait été en effet préparée contre les Ouled Mellouk, à la tête de ce mouvement était Si Mohammed El Mekki, chef de la zaouïa des Ouled-Sidi-Rhamdam, homme très influent dans toute la contrée, et Moufok ould Maghrnia, partisan audacieux. Ils avaient réuni les contingents des Beni-Drar, des Ouled-Razi, des Ouled-Mongar, des Mezaouir. El Hadj Mimoun, qui a paru dernièrement au milieu de ces populations, non seulement avait approuvé le projet de ces actes d'hostilité, mais devait y prendre part en y conduisant les contingents des Beni-Iznassen Fouaga.

Le rendez-vous avait été fixé dans la journée de dimanche à Mouzarah (1) et l'entreprise devait s'exécuter le lendemain lundi, 5 avril.

Si Mohammed, frère de l'Hadj Mimoun, l'homme de guerre des Beni-Iznassen, est arrivé à Mouzarah le dimanche soir. Mais Si Mohammed ben Mekki et Moufok, craignant d'être éventés, n'eurent pas la patience d'attendre l'arrivée de Si Mohammed et le concours des Fouaga, ils se crurent assez forts et entamèrent seuls l'affaire. Ce mouvement prématuré sauva les Ouled Mellouk.

Leur attaque fut conduite avec vigueur et dans le premier moment de la surprise nos tribus plièrent, mais nos cavaliers reprirent à leur tour la charge avec intrépidité et la poussèrent vigoureusement jusqu'au fond de la plaine. Cette affaire n'a pas laissé que d'être sanglante, 17 des nôtres ont été tués, une vingtaine a reçu de graves blessures. L'ennemi a eu une cinquantaine d'hommes hors de combat et a perdu quelques chevaux, il n'a pu

---

(1) Il s'agit de la koubba de Lalla-Oum-ez-Zohra, au pied est des Beni-Drar.

faire aucun butin. Bien que l'honneur du combat soit resté aux Ouled Mellouk, c'est un triste jour pour une faible tribu, que celui où 17 de ses plus braves cavaliers reçoivent la mort.

Cette agression n'est pas un acte de brigandage isolé. Il y a concert entre les Beni-Iznassen et toutes les tribus de la plaine qu'ils tiennent sous leur dépendance, il y a même connivence de la part de nos Achaches qui n'ont point porté secours aux Ouled Mellouk et qui sont même entrés en communication avec l'ennemi. Voilà bien la preuve que le rôle, auquel nous sommes condamnés, amoindrit notre considération comme j'ai eu l'honneur de vous le faire remarquer plusieurs fois, aux yeux des nôtres comme aux yeux des Marocains, nous nous usons à ce métier. Notre modération n'est que de la faiblesse aux yeux des musulmans, notre respect des traités avec l'Empire, que de la peur... puissions-nous ne pas regretter amèrement un jour notre longanimité !

Remarquez, Monsieur le Gouverneur Général, que l'homme le plus influent des Beni-Iznassen, El Hadj Mimoun, qui jusqu'à présent avait cherché à contenir le parti de la guerre, ou n'est plus maître de la situation, ou agit d'après des ordres secrets, puisqu'il consent à organiser des attaques contre nos tribus, puisque son propre frère, le guerrier de la famille, commande lui-même les expéditions hostiles. Ce fait est significatif et cette dernière violation de notre territoire à main armée éclaire la situation, et nous découvre notre véritable ennemi.

Cet ennemi est la tribu des Beni-Iznassen, c'est dans la montagne de ces audacieux Kabyles, aussi indépendants de l'Empereur Abderrahman que de la France que se trouve le foyer de toutes les conspirations contre notre autorité, c'est de là que partent toutes les insultes, c'est le repaire où les brigands qui ont un compte à régler avec nous trouvent un asile assuré.

Par conséquent, Monsieur le Gouverneur Général, c'est là qu'il faut frapper. Cette opinion qui est basée chez moi sur l'étude du pays depuis de longues années est aussi celle des généraux de Mac-Mahon et de Montauban. Il est bien douloureux au commandant de la subdivision de Tlemcen, comme à celui de la province d'Oran de rester spectateurs presque passifs, presque impuissants, de ces insultes incessantes, dont les conséquences se feront un jour profondément sentir dans l'esprit de nos propres populations, que notre inaction étonne et démoralise.

C'est surtout aux Beni-Iznassen, toujours en révolte avec l'autorité impériale, que la méthode indiquée par le Consul général de Tanger, pour obtenir la paix et nous faire justice, peut et doit être appliquée. La nécessité en est pour moi tellement évidente, que dès que la nouvelle de la dernière agression me parvint, je n'hésitai pas à arrêter le mouvement du 11e Léger. Mon projet, s'il eût eu votre approbation, eût été d'entrer chez le Beni-Iznassen et d'y faire un exemple qui nous eût donné la paix pour de longues années.

Dans une semaine je pouvais réunir au pied de leur montagne 6.000 hommes d'infanterie, 1.200 chevaux et tout l'outillage d'une division de cette force. Je leur aurais appliqué impitoyablement la méthode de réduction des pays kabyles, et leur aurais promis une pareille visite en réponse à chaque violation de territoire commise par eux ou les tribus qu'ils dominent par leur influence et qui marchent à leur volonté.

Tôt ou tard, c'est ma conviction intime, il faudra en venir là. Tous les hommes de l'Ouest pensent de même.

« Il m'est impossible (dit le général Montauban; et « avant lui le général de Mac-Mahon tenait à peu près le « même langage), il m'est impossible, avec les ressources « de la subdivision de Tlemcen, de m'opposer à ces actes « hostiles qui se renouvellent journellement... J'ai là « un rôle qui est un vrai crève-cœur pour un général

« français, vis-à-vis ces populations barbares... Il faut « un prompt remède, mon général, et par conséquent de « prompts moyens d'action... la diplomatie ne peut rien « à un tel état de choses qui ne peut être tranché, pour « nos tribus et pour les tribus marocaines, que par un « acte de *haute vigueur*. Si nous parvenons à réduire ce « pâté des Beni-Iznassen, nos tribus n'auront plus rien « à craindre du Maroc, etc... »

Les Beni-Iznassen, Monsieur le Gouverneur Général, jouent le même rôle que les Zouaoua ont longtemps joué dans la Grande Kabylie; leur influence sur les tribus des frontières s'étend au loin de proche en proche. Elle se fait sentir, dans tous les attentats, dans tous les complots; en les battant nous frappons tous ces brigands à la tête.

Vous pensez qu'une pareille entreprise serait désapprouvée par le Gouvernement. Je m'incline devant votre appréciation et j'y renonce, mais avec regret et avec le sentiment intime que nous ne faisons qu'augmenter les charges et les embarras de l'avenir; la saison était bonne, le droit pour nous, l'Empereur bien disposé, nos tribus altérées de vengeance, nos troupes pleines d'ardeur. Jamais nous ne retrouverons une aussi bonne occasion d'exécuter les Beni-Iznassen et de fonder la paix des frontières.

Le 11e Léger poursuit sa marche vers la province d'Alger. Tout se bornera à une tentative de ghazzia par le général de Montauban sur ces incorrigibles Beni-Drar, qui ont eu l'imprudence de rester à bonne portée, près des sources de l'oued Kis. Je donnerais beaucoup pour qu'il puisse les enlever, si sa marche n'est pas éventée, s'il peut les atteindre, il les mènera bon train et ces misérables paieront pour tous.

J'ai prescrit à cet officier général d'imposer aux Achaches une forte amende pour leur connivence avec l'ennemi.

C'est demain, 10 avril, que le coup sera tenté; je m'empresserai de vous en faire connaître le résultat. Vous pou-

vez compter sur la prudence du général de Montauban, comme sur sa vigueur et sa décision.

Agréez, Monsieur le Gouverneur Général, l'hommage de mon respectueux dévouement.

Le Général de division
Commandant la province d'Oran,

PÉLISSIER.

N° 2

(A. G. G.) Original

Télégramme du Général commandant la division d'Oran au Gouverneur Général de l'Algérie

ALGÉRIE — RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

DEPECHE TELEGRAPHIQUE

Oran, le 11 Avril 1852, à 10 heures et demie.

Le Général commandant la division,
à Monsieur le Gouverneur Général,

Le général de Montauban m'adresse la dépêche suivante :

« Ras Kis, le 11 avril, à 11 heures du matin.

« Nous venons de raser cinq douars des Beni-Drar et Mzaouirs. Nous avons pris beaucoup de butin, mais peu de troupeaux. Nous avons dix hommes tués et quelques blessés. Les Beni-Snassen ont approximativement 150 tués ou blessés. Je m'arrête ici deux heures pour faire manger les orges sur pied des arabes ennemis. »

P. le Directeur des lignes télégraphiques.
Le Traducteur des dépêches.

DE LIGNAC.

N° 3

(A. C. M.) Registre des minutes

Rapport mensuel du bureau arabe de Marnia sur les nouvelles politiques d'Avril 1852. — (Extraits)

Avril 1852.

L'esprit hostile des Beni-Snassen n'a pas tardé à se manifester par des actes d'agression; le 4 avril 400 chevaux des Beni-Drar, des Ouled Mongar, accompagnés d'un nombre à peu près égal de gens de pied, sont venus attaquer les Ouled Mellouk; nos arabes étaient sur leurs gardes et ont repoussé, non sans pertes regrettables, une pareille tentative; 17 hommes tués, 14 blessés ont témoigné de la vigueur et de l'énergie de la défense.

Cette violation de notre territoire demandait une punition sévère, elle ne s'est point fait attendre, et le 10 avril au matin les Beni-Drar et les gens de Triffa recevaient le juste châtiment de leurs méfaits.

Cette punition infligée dans un terrain où les Beni-Snassen Tata se croyaient inexpugnables, dans une position où jamais le bras des Turcs et des Marocains n'était venu les frapper, a ému prodigieusement toute la montagne.

Des rassemblements armés se sont formés, mais ils n'ont pas tardé à se dissiper devant le blâme sévère de l'Empereur qui a rendu les Beni-Snassen seuls responsables de leurs méfaits et a applaudi au châtiment qu'ils s'étaient attirés par leurs agressions continuelles.

Hadj Mimoun est en ce moment très inquiet, l'Empereur l'a sévèrement réprimandé. Les Beni-Snassen Tata l'accusent de les avoir entraînés sans pouvoir les soutenir dans cette voie d'hostilités, et sont disposés à rompre avec lui.

N° 4

(A. C. M.) Registre des minutes

Rapport mensuel du bureau arabe de Marnia sur les nouvelles politiques de Mai 1852. — (Extraits)

Mai 1852.

L'arrivée de la colonne française de nos troupes sur notre frontière, dans les premiers jours de ce mois, avec mission de punir les Beni-Snassen en détruisant les récoltes que cette tribu possède sur notre territoire, a jeté une certaine émotion dans toute la montagne. El-Hadj Mimoun, n'ayant pas pu maîtriser l'effervescence qui s'est produite, s'est mis à la tête du mouvement et, le 14, il était à Aghbal avec tous les contingents des Beni-Snassen et une partie de ceux des Kebdana, des Ouled-Settout, des Ouled-Mansour, des Mzaouïr et des Beni-Mengouch-Tata.

Malgré ses protestations, et bien qu'il assurait n'avoir réuni toutes ses forces que pour être prêt à tout événement, il excitait en-dessous les populations et ses cavaliers sont venus insulter et attaquer nos avant-postes. Le châtiment ne s'est pas fait attendre et, le 15, les Beni-Snassen ont été punis de leur insolence.

Dans les jours qui suivirent, la fezza (1) s'est dispersée momentanément, elle n'a pas tardé à se reformer aux instigations de Si El-Mekki et de Mouffok ould Marghnia et Cheikh ben Ali. Dans l'intervalle, les Beni-Snassen-Tata, menacés et craintifs, appelèrent le caïd Si Mohammed ben Tahar, d'Oudjda, qui obtint la suspension de tout châtiment jusqu'à l'arrivée de son chef, Si Mohammed ben Abd-es-Saddok, caïd du Rif, en promettant satisfaction sur tous les points.

---

(1) Fezza : rassemblement armé.

N° 5

(A. G. G.) Copie

Rapport du général commandant la division d'Oran au Gouverneur général de l'Algérie

ARMÉE D'AFRIQUE

PROVINCE D'ORAN

CABINET C

N° 447

COPIE

Extrait d'une dépêche de M. le Général Pélissier au Gouverneur général

Oran, le 21 Juin 1852.

Monsieur le Gouverneur général,

Dans ma dernière dépêche, j'ai eu l'honneur de vous faire connaître qu'un espion avait révélé au général de Montauban le gisement des silos appartenant à Si El-Mekki, Cheikh de la Zaouïa de Sidi-Ramdam et le plus acharné des agitateurs de la frontière.

Je vous ai rendu compte aussi que cet officier général avait résolu de vider les magasins de l'ennemi et, qu'à cet effet, il avait requis 1.400 chameaux ou mulets appartenant aux tribus qui ont le plus souffert des incursions des Beni-Iznassen.

Le 15 juin, à 5 heures du matin, il se mit en route avec six bataillons, une batterie de montagne, toute sa cavalerie et son convoi. Tous les renseignements plaçaient les silos dans la plaine, mais quand la colonne arriva près de leur emplacement, après quatre heure de marche, le général reconnut que le guide l'avait trompé et que les matemores (1) étaient sur le haut d'un des premiers contreforts qui dominent le plat pays.

Jusque là, pas un cavalier ennemi ne s'était montré,

(2) C'est l'orthographe défectueuse du mot arabe matmour qui signifie silos.

mais, tout à coup, les hauteurs dominant les silos se couronnaient de Kabyles. La position devenait délicate pour le général de Montauban. S'il obéissait à la lettre à mes instructions, il commettait, en battant en retraite devant l'ennemi, un acte de faiblesse fâcheuse. S'il attaquait, il engageait gravement sa responsabilité. En homme de cœur, il prit résolument et promptement son parti, et répondit aux coups de fusil des éclaireurs marocains par une habile disposition d'attaque.

Il forma trois colonnes des deux bataillons, pourvues chacune de deux obusiers de montagne, couvertes d'un rideau de tirailleurs, Derrière la colonne du centre, précédée par les sapeurs du génie, et qui avait les silos pour point de direction, marchait le convoi. La cavalerie gardait les débouchés de la plaine.

La colonne de gauche, composée du 4e chasseurs à pied et de l'un des bataillons du 7e Léger, était aux ordres du commandant Capriol de Péchassant. Celle de droite, formée du 68e et du 2e bataillon du 7e Léger, était commandée par le chef de bataillon Polhès. Le général marchait en tête de la colonne centrale formée des bataillons d'élite de la légion étrangère. Il pouvait veiller ainsi sur tout le dispositif d'attaque.

En jetant les yeux, Monsieur le Gouverneur général, sur le croquis qui est annexé à ce rapport (1), vous reconnaîtrez que les silos sont situés à l'entrée du col, qui rattache à la masse de la montagne le contrefort que nos troupes devaient enlever. Ce contrefort en est séparé par deux ravins, limitant parfaitement notre front d'opération. Il s'agissait d'arriver à la crête qui les domine, d'éloigner l'ennemi des abords de ces fossés naturels, de le maintenir loin des silos pendant qu'on serait occupé à les vider et de faire retraite sans être entamé, une fois l'opération terminée.

(1) Aucun calque de ce croquis n'est joint à la copie du rapport, dont il m'a été impossible de retrouver l'original.

Le général de Montauban a parfaitement conduit cette entreprise.

A un signal donné, les trois colonnes s'élancèrent à la fois avec une irrésistible vigueur. Ni le feu bien nourri des Kabyles, ni les grosses pierres qu'ils roulaient, ou lançaient de très près sur nos soldats, ne purent arrêter l'élan des troupes. Il y eut un instant mêlée sur la crête, entre les Beni-Iznassen et nos tirailleurs; mais ceux-ci les tuèrent à coups de baïonnette et les dispersèrent dans les ravins. Dans ce coup de collier, l'ennemi n'eut pas le temps d'enlever tous ses cadavres, dont une vingtaine, tués à l'arme blanche, restèrent en notre pouvoir. Dans les armes et l'équipement de ces misérables, nos soldats ont retrouvé des carabines, des effets et d'autres reliques des chasseurs du 8e bataillon, massacrés à Sidi-Brahim.

A 10 heures, la position était couronnée et occupée d'une manière formidable. Le général fit reconnaître et percer les silos. Les 1.400 bêtes de somme qui composaient le convoi furent chargées d'orge et de blé. La cavalerie elle-même vint s'approvisionner à son tour.

Cependant, il fallait de longues heures pour cette opération qui dura jusqu'à cinq heures du soir. Après un premier moment de panique, les Kabyles se réunirent de nouveau et pendant toute la journée ne cessèrent de tirailler avec audace. Il fallut plusieurs retours offensifs conduits avec autant de résolution que de prudence et plusieurs volées d'obus pour les maintenir à distance. On ne peut nier que ces montagnards n'aient fait preuve d'un grand courage.

Le général de Montauban aurait pu détruire la mosquée de Sidi-Ramdam, il préféra la faire respecter pour prouver aux Beni-Iznassen que son opération n'était dirigée que contre le fanatique agitateur, qui les maintient dans une voie funeste en leur prêchant la guerre.

Le convoi chargé, le soir venu, il fallait songer à la retraite. Ce mouvement offrait des difficultés, mais il

s'opéra avec un plein succès. Il eut lieu par la droite, en échelons, de manière à ce que chaque position abandonnée fut fortement protégée et défendue par l'échelon le plus voisin.

Couvert par ces dispositions, le convoi regagna promptement la plaine avec la cavalerie. A 6 heures du soir, toute la colonne, malgré les attaques pressées et les cris frénétiques des Kabyles, était sortie sans encombre de la région montagneuse et regagnait paisiblement le camp du Kis, sans qu'aucun Beni-Iznassen osât la suivre dans le plat pays.

Cette brillante affaire a été achetée par les pertes suivantes :

	Tués	Blessés grièvement	Blessés légèrement
	»		
4e chasseurs à pied..	»	2	14
7e Léger.....	»	1	2
68e de ligne.....	2	6	14
Légion étrangère...	2	7	10
Chasseurs d'Afrique	»	»	2
	4	16	42
			58

D'après l'estimation des différents chefs de corps que j'ai sous les yeux, l'ennemi a dû avoir plus de 120 hommes tués. Quant à ses blessés, c'est une évaluation qui ne peut être faite encore, le nombre doit en être considérable, d'après la manière dont l'attaque a été brusquée et enlevée.

Cette opération, dont nous n'avons qu'à nous féliciter, sous tous les rapports, était, dans la journée même, heureusement complétée par un coup de main du goum sur les Oulad-Mansour et les Beni-Mengouche-Tata. Le général de Montauban avait été informé que ces tribus devaient, dans la journée du 15, s'avancer dans la plaine

de Trifa pour y moissonner. Par son ordre, nos cavaliers indigènes, aux ordres des capitaines Chanzy et Doisneau, s'embusquèrent entre les bouches de la Moulouya et du Kis et, lorsque l'ennemi eut passé la première de ces rivières, le chargèrent avec vigueur vers les 9 heures du matin. Malheureusement, comme par une prévision du sort qui leur était réservé, les Oulad-Mansour et les Beni-Mengouche ne s'étaient pas éloignés du fleuve et nous ne pûmes que tuer 4 hommes et faire 2 prisonniers; mais l'épouvante les accompagna dans leur fuite; ils laissèrent aussi aux mains de nos gens une trentaine de bêtes de somme.

Agréez, ...

Le général de division commandant la province d'Oran,
Signé : Pélissier.

Le colonel, chef de bureau politique des affaires arabes,
Signé : Illisible. (1).

N° 6

(A. C. M.) Registre des minutes

Rapport mensuel du bureau arabe de Marnia sur les nouvelles politiques de juin 1852
(*Extraits.*)

Juin 1852.

Nous attendions, vers les premiers jours de ce mois, l'arrivée du caïd Ben-Abd-es-Saddok, qui devait terminer à notre satisfaction les différends de la frontière. Le 15 juin, malgré de nombreux délais, il n'était pas arrivé;

---

(1) Cette affaire importante est passée sous silence dans le rapport d'ensemble au Ministre (Pièce 9). Elle est mentionnée dans le rapport politique du bureau arabe de Marnia, de Juin 1852 (Pièce 6).

ce système de lenteur ne pouvait durer plus longtemps, nous ne pouvions suspendre davantage le châtiment que méritaient les Beni-Snassen, dont la fezza était réunie d'une manière efficace vis-à-vis de notre camp.

Aussi, ce même jour, la colonne passa le Kis, pour punir jusque dans leurs silos des Beni-Mengouch. Cette journée fut très meurtrière pour l'ennemi, qui perdit en outre tous les grains du Matmar de Tizi-Ali.

Après ce coup de vigueur, Hadj Mimoun essaya de renouer des relations pacifiques, des pourparlers eurent lieu, mais ils ne servirent qu'à nous prouver une fois de plus la duplicité des Beni-Snassen, car, derrière ces couvertures (peut-être sincères de la part de Mimoun, qui fut, on le croit, débordé par le parti de la guerre), ils ne cherchaient qu'à gagner du temps et les contingents de leurs alliés, et de toute la montagne arrivaient chaque jour.

Le 24, ils attaquèrent la colonne dans un fourrage qu'elle opérait dans la plaine, reculer était impossible, et le moment était arrivé de leur infliger un châtiment terrible. Poursuivis jusqu'au côté du Djebel-Idjaoun, en face de Tarjiret (1), après des pertes considérables, ils laissèrent en notre pouvoir plus de 10 villages, qui furent immédiatement incendiés.

Depuis ce moment ils n'ont plus paru, la punition de toutes leurs folles agressions est maintenant suffisante ; espérons que dans l'avenir ils seront plus circonspects et réfléchiront avant de violer notre territoire.

Cette dernière affaire du 24 les a jetés dans la consternation et le caïd du Rif, Ben Abd-es-Saddok, est de nouveau annoncé pour le 2 juillet. Cette fois il pourrait venir, car le châtiment infligé aux Beni-Snassen a eu un retentissement salutaire dans tout le Maroc.

---

(1) Idjaoun est évidemment mis pour Achaouen. Tarjiret désigne l'agglomération de Taredjirt.

N° 7

(A. C. M.) Registre des minutes

Rapport mensuel du bureau arabe à Marnia sur les nouvelles politiques de juillet 1852 *(Extraits).*

Juillet 1852.

Le succès obtenu à l'affaire du 24 juin par la colonne du général de Montauban a amené un résultat que nous espérons devoir être, sinon définitif, du moins de longue durée pour la tranquillité de la frontière. Abd-es-Saddok, poussé par les Beni-Snassen et les Angad, est venu au camp français demander l'aman au nom de toutes les populations limitrophes, comme garant de leurs bonnes intentions, les tribus avaient aussi député vers nous Si Hamza de Guefaït, Mohammed ben Kredda, le caïd d'Oudjda et plusieurs autres personnages influents.

Le lendemain de cette entrevue, dans laquelle les chefs marocains ont protesté de leurs bonnes intentions à notre égard, et ont assuré au général qu'à l'avenir leurs relations avec nous ne seraient plus troublées par des faits de la nature de ceux qui avaient nécessité la présence d'une colonne, la colonne a levé le camp du Kis et est rentrée à Nemours pour s'acheminer vers Tlemcen.

N° 8

(A. G. G.) Copie

Télégramme du général commandant la division d'Oran au Gouverneur général de l'Algérie

ALGÉRIE

COPIE

DEPECHE TELEGRAPHIQUE

Oran, le 27 Juin, à 7 heures du matin.

Le général commandant la division à Monsieur le Gouverneur général.

Le général de Montauban a été attaqué le 24 par tous les rassemblements des Beni-Snassen; il les a repoussés jusqu'à la dernière crête de leurs montagnes et leur a tué quatre cents hommes.

Il a eu deux officiers de la légion tués et vingt hommes de différents corps, soixante-dix-sept blessés, dont neuf officiers. Il a brûlé huit villages et deux douars, pris un drapeau, 51 fusils, 43 chevaux, des bêtes de somme, force burnous et haïks.

Plusieurs chefs ont été tués.

Pour copie conforme :

Le Colonel, chef du bureau politique.

Signé : (ILLISIBLE).

N° 9

(*Moniteur Algérien* du 15 octobre 1852)

Rapport d'ensemble du Gouverneur général de l'Algérie au Ministre de la Guerre, sur les opérations militaires du printemps 1852 (1).

(*Extrait.*)

Monsieur le Ministre,

. . . . . .

Après leurs agressions audacieuses sur notre territoire contre les Oulad-Mellouk, les tribus qui marchent sous l'influence des Beni-Snassen, les Oulad-Sghir, les Beni-Drar et les Mezaouïr en étaient venus à dresser leurs ten-

(1) Bien que ce rapport ait été publié dans le *Moniteur Algérien*, son importance justifie sa reproduction. L'ancien journal officiel de la colonie est d'ailleurs devenu très rare.

tes près des sources du Kiss, ruisseau qui forme la frontière des possessions marocaines et de nos possessions, et ils continuaient de là leurs incursions journalières sur notre territoire.

Le général de Montauban résolut de les punir. Il masqua son projet par quelques mouvements de troupes effectués partiellement sous des prétextes administratifs, ou sous des motifs de simple prudence. Le 8 avril, un bataillon du 68e était à Nemours et le même jour le 4e bataillon de chasseurs à pied se trouvait à Lalla-Maghnia. Le 9, le général de Montauban ralliait les chasseurs à pied avec 3 escadrons de chasseurs à cheval, un escadron de spahis et deux obusiers de montagne. Le soir même de ce jour, il se mit en marche pour le Menaceb-Riss. Le 9, également à 6 heures, le commandant Douay quittait Nemours avec le bataillon du 68e et 3 compagnies du 7e Léger, il devait escorter un approvisionnement jusqu'à Sidi-Brahim, et se porter ensuite avec son infanterie, 40 spahis et le goum de Nemours jusqu'à Menaceb-Kiss; ces mouvements eurent un plein succès. Le général après une marche de nuit, un peu avant d'arriver à Sidi-El-Azem, sur les Beni-Drar, divise sa colonne en deux. Il ordonne à sa cavalerie de pointer sur Sidi-Azouz et de rejeter dans la plaine tous les Arabes qu'elle rencontrerait. De son côté, avec les chasseurs à pied et la section de montagne, il se plonge sur le ravin qui s'étend vers Menaceb-Kiss, afin d'opérer sa réunion avec le commandant Douay, soutenir au besoin la retraite de la cavalerie, et recevoir les Arabes poussés sur lui. Nos cavaliers accomplissent le mouvement qui leur est prescrit; ils jettent l'ennemi dans la plaine, où notre infanterie l'écrase sous ses feux; le 10 avril, à 10 heures du matin, tout était terminé : 150 Marocains étaient restés sur le champ de bataille, de nombreux troupeaux avaient été pris et 15 douars saccagés.

On écrivait après ce succès au caïd d'Oudjda, que le

Maroc au lieu de protester devait applaudir à la leçon reçue par des tribus qui repoussaient l'autorité de l'Empereur. Cependant, nous devions livrer encore de nouveaux combats. La journée du 10 avril avait produit chez les Beni-Snassen un profond ressentiment.

Le 14 mai, le général de Montauban, qui était campé en deça du Kiss, eut à essuyer quelques coups de fusil; on tira sur ses fourrageurs, en même temps des contingents parurent sur le versant de l'Aghbal. Tout annonçait une prochaine action.

Le 15, en effet, le combat nous fut présenté : ce fut d'abord par un engagement de cavalerie que le combat commença, puis tout à coup un brouillard, qui avait régné pendant longtemps, se dissipa et laissa voir l'infanterie des Beni-Snassen rangée aux abords d'Aghbal. Le général de Montauban franchit le Kiss; son infanterie formée en colonne double, dont la cavalerie couvrait les deux ailes. L'ennemi essaya par une feinte retraite de nous attirer sur un terrain où des difficultés inextricables lui eussent donné tout l'avantage de la position. Le général de Montauban ne tomba pas dans ce piège; il s'arrêta brusquement. Les Beni-Snassen furent alors obligés de prendre une offensive qui leur coûta cher. Ils essuyèrent une complète défaite et laissèrent 100 cadavres sur le terrain.

Toutefois, ils ne se tinrent pas encore pour battus. Pendant quelques jours, ils cherchèrent par des négociations simulées à tromper le général sur leurs véritables intentions. Le 23 juin, un si grand nombre de contingents se montra sur les hauteurs d'Aghbal qu'une nouvelle attaque parut imminente. Le général de Montauban résolut de punir cette agression, et ce fut lui qui, le 24, à 9 heures du matin, se porta sur l'ennemi à la tête de 6 bataillons, 6 escadrons et 6 pièces d'artillerie.

L'infanterie était formée sur deux lignes : le 2e bataillon de la Légion étrangère occupait le centre de la pre-

mière, ayant à ses ailes les 2e et 3e bataillons du 7e Léger. Le 4e bataillon de chasseurs à pied et le 1er bataillon de la Légion étrangère étaient en 2e ligne, derrière, le convoi, que gardait le 2e bataillon du 68e. A gauche, la cavalerie régulière et le goum étaient masqués par un pli de terrain. L'artillerie était placée entre la cavalerie et la première ligne.

Le feu commença; l'ennemi descendait par un contrefort qui s'allonge de la montagne au Kiss. Le village d'Aghbal était le point intermédiaire, le village de Targiret le point culminant de la position.

Pendant une demi-heure, les Beni-Snassen tiennent, puis un flottement se manifeste parmi eux. Le général de Montauban donne alors le signal de la charge : l'ennemi est repoussé dans des jardins contre lesquels vont se briser les efforts du goum. La cavalerie régulière, entraînée par le lieutenant-colonel Tallet, prend la charge, tourne les positions formidables de l'ennemi, l'en débusque, le poursuit et enlève Targiret (1).

Au delà de ce village, le combat reprend avec une nouvelle vivacité, mais l'infanterie débouche alors; le 2e bataillon de la Légion étrangère, puis le 2e bataillon du 7e Léger culbutent tout ce qui paraît devant eux et assurent la victoire de notre audacieuse cavalerie. Enfin, l'artillerie paraît et foudroie les Kabyles dans les ravins où ils cherchent un refuge. A 2 heures, le général de Montauban regagnait son camp, après un succès décisif. Les Beni-Snassen avaient 8 villages brûlés et 400 hommes tués; dans le nombre plusieurs de leurs principaux chefs.

---

(1) Ce rapport donne à tort le nom de Taredjirt à la dechra de Bou-Beurnous. Celà ressort nettement de l'examen des pièces 6 et 10, ainsi que de l'étude du terrain. En s'en rapportant aux heures indiquées, si la colonne avait réellement dépassé Taredjirt, il faudrait qu'en cinq heures l'infanterie se soit élevée d'au moins 500 mètres dans la montagne et ait franchi environ 15 kilomètres en combattant. Quoique le combat ait été mené rondement celà semble difficile à admettre.

*

Ils étaient démoralisés, leurs tentatives d'attaque avaient échoué, malgré le concours de tous les contingents amis. Ils comprirent que le moment était venu de terminer la lutte.

Le 2 juillet, le caïd Abd-es-Saddok, que l'empereur avait envoyé dans ces parages pour suivre les événements, se présenta au camp français au nom des Beni-Snassen et souscrivit à toutes les conditions du général de Montauban.

La paix de la frontière était rétablie. Le 3 juillet, le camp fut levé et porté à Nemours, d'où les troupes regagnèrent Tlemcen.

.....

Le Général de division
Gouverneur général de l'Algérie,
Comte RANDON.

N° 10

Récit de Mohammed El Yakoubi des Beni-Khaled

(Né vers 1845, il est lettré et très intelligent. Cet ancien cadi a gardé des souvenirs fort nets des événements de 1852 qui se sont déroulés devant lui alors qu'il était enfant. Parvenu à l'âge adulte il se les fit préciser à maintes reprises par les acteurs).

L'année d'Achaouen il y a eu plusieurs engagements entre les Français et les Beni-Snassen.

Au commencement d'avril, les Beni-Drar firent une razzia sur les Beni-Ouacine, ils les poursuivirent jusqu'à Sidi Mohammed El Ouacini, en tuèrent une quarantaine et pillèrent leurs effets et leurs troupeaux.

En réponse à cette agression, le général de Montauban fit une razzia à Dorf El Ahmar et au col du Guerbous où étaient campés les Aarara et quelques autres fractions, il enleva tout ce qui lui tomba sous la main; les Aarara et les Oulad Slimane perdirent 18 hommes. La razzia fut

continuée vers Aghbal sur les Oulad Ghazi et Oulad ben Azza. L'opération terminée, la colonne française, qui avait parcouru tout le terrain compris entre le Dorf El Ahmar, Sidi-Azouz et Sidi-Mimoun, à l'est d'Aghbal, alla vers une heure camper au pied du Menaceb Kiss. Elle fit manger par ses chevaux les récoltes sur pied.

Les Beni-Snassen installèrent alors leur harka à Aïn-Aghbal. Leurs chouaf (1) se tenaient à l'emplacement où sont actuellement les maisons des Oulad ben Azza. Dans le courant de mai, ils allèrent tirer des coups de fusil sur le camp français. La colonne sortit contre eux, puis le lendemain elle marcha sur Aghbal. La rencontre eut lieu sur l'oued Sidi Mohammed El Oudjdi, qui est la partie aval de l'oued Aghbal. Les Beni-Snassen firent de grandes pertes; leurs orges étaient mûres, les Français les coupèrent pour les donner à leurs animaux et ils regagnèrent leur camp.

Les Français se portèrent quelques temps après sur les silos d'El Mekki, à Tizi-Ali, entre les territoires des Beni-Khaled et Beni-Mengouch. Ils vidèrent les silos et la poudre parla jusqu'au soir. La colonne rallia le camp du Menaceb Kiss ayant tué de nombreux Beni-Snassen.

Par la suite, les troupes françaises se mirent à brûler les orges dans la plaine, les Beni-Snassen se tenaient à Aghbal, sans oser intervenir. La moisson fut en partie détruite dans les Triffa; les Beni-Snassen passèrent donc dans l'Angad pour y rentrer leurs cultures, quelques-uns d'entre eux seulement restèrent à Aghbal.

Les Français décidèrent enfin de marcher sur Aghbal. La poudre commença à parler à Mezoughen, dans la plaine, entre Hafir et l'oued Aghbal. Les Beni-Snassen se replièrent sur la montagne. Un groupe de leurs piétons se tenait sur la hauteur de la dechra de Bou-Ammala des Oulad Ghazi, il était formé de Beni-Mengouch, Oulad-

---

(1) Chouaf : vedettes.

Ghazi, Beni-Attigue et Beni-Ourimeche. D'autres piétons des Beni-Drar, Oulad Mongar, Beni-Khellouf, Beni-Marissen et de Taredjirt se tenaient à Aïn-Aghbal. Parvenue à Aghbal, la cavalerie française chassa les défenseurs sur la déchra de Bou-Beurnous. Les Français placèrent alors une garde à Aghil-El-Mira, au pied des Oulad-Ghazi et vers Tizi. Les Beni-Snassen repoussés d'Aghbal s'installèrent dans les jardins de Tiouennouchine au pied de Bou-Beurnous; ils y furent attaqués par les chasseurs qui les en délogèrent. Ceux des montagnards qui connaissaient bien le pays se glissèrent par les ravins vers Bou-Ammala où le terrain est difficile, ils purent s'échapper. Les Beni-Ourimeche, n'ayant pas cet avantage, s'aventurèrent en terrain découvert sur les glacis de Bou-Beurnous; ils furent sabrés par les cavaliers français et perdirent une cinquantaine d'hommes. Quant au goum des Beni-Snassen, il fut poursuivi jusqu'à la dechra de Bou-Beurnous par la cavalerie qui tua en particulier de nombreux Beni-Khaled en attaquant le village. La poursuite continua jusqu'à Ras Achaouen où les fantassins français rejoignirent les cavaliers. Un parti de ces derniers poussa au delà jusqu'à Tebount, en deça d'Azrou-Allou, il y brûla quelques palmiers nains; les Beni-Snassen en retraite furent à ce moment renforcés par des contingents frais, ils reprirent l'offensive et il y eut un engagement très chaud au sommet du Djebel-Achaouen. La colonne française ne dépassa pas cette montagne; avant d'atteindre la dechra de Bou-Alaïn, qui est à droite de la piste de Taredjirt, elle fit demi-tour pour regagner son campement; les chevaux des Beni-Snassen la harcelèrent jusqu'au delà d'Aghbal pendant sa retraite. Au cours du combat, les Français avaient incendié les dechras de Tizi, Bou-Ammala et Bou-Beurnous des Oulad Ghazi, d'Aghbal et des Oulad Mongar.

BIBLIOGRAPHIE

J. Halévy, *Précis d'allographie assyro-babylonienne.* — Paris, E. Leroux, éditeur, 1 volume in-8° XXVII-412 p.

Depuis près de quarante ans, M. Halévy est sur la brèche pour combattre la théorie d'après laquelle un certain nombre des textes cunéiformes des plus anciens de la Babylonie sont écrits non en une langue sémitique, mais en une langue appelée sumérienne, que l'on a voulu rapprocher des idiomes ouralo-altaïques. Il faut reconnaître que l'interprétation de caractères par le sumérien suppose une singulière polyphonie et une phraséologie non moins singulière, où dans la phrase, le verbe serait représenté par le seul infinitif dépourvu de tout mode d'action et de distinction des personnes agissantes. Suivant la théorie de M. Halévy, appuyée sur de nombreux exemples, « les textes qui sont censés exprimer la langue sumérienne, expriment en réalité l'idiome assyro-sémitique ordinaire, mais dans un mode de rédaction archaïque ». Ce qui vient à l'appui de cette proposition, c'est que dans les tablettes cunéiformes qu'on a appelées bilingues, et qui ne sont en réalité que bi-rédactionnelles, le texte allographique, qu'on prétend sumérien, occupe la place d'honneur, la première colonne, et que le texte sémitique le suit ligne par ligne. Il ne m'appartient pas assurément, n'étant pas assyriologue, de décider dans une question aussi controversée, mais je dois déclarer que, quelque opinion qu'on ait, il est impossible de ne pas tenir compte du livre où M. Halévy, toujours infatigable malgré ses quatre-vingt-cinq ans, a résumé dans un travail d'ensemble les nombreux travaux qu'il a consacrés à la défense de sa thèse.

René Basset.

Methode pratique pour l'étude de l'Arabe parlé au Ouaday et à l'est du Tchad par Henri CARBOU, administrateur-adjoint des Colonies, 251 pp., in-12, Paris, 1913, Librairie Geuthner.

C'est le premier ouvrage complet qui ait été consacré à l'Arabe parlé dans cette partie de l'Afrique centrale. Dans un but utile et pratique, l'auteur a simplifié son système de transcription en caractères latins à tel point qu'il a considéré les lettres ص, ط, ظ comme équivalentes des lettres س, ض, ت : ce qui est, semble-t-il, exagéré.

Cette méthode est divisée en trois parties : grammaire, textes, vocabulaire français-arabe. Dans la première, l'auteur expose toujours les règles avec netteté, cite des exemples abondants et bien choisis ; malgré certains détails amenés par nécessité, les déductions sont claires et précises. La seconde partie, qui est la moins importante de l'ouvrage, renferme deux chansons *toundjoures* et une troisième des Oulad Rachid avec texte et traduction. Dans la troisième partie, le vocabulaire français-arabe comprend, groupés par famille, tous les termes, souvent employés dans des phrases, qui concernent l'homme, la famille, la case, le village, le marché, la brousse, l'univers, le temps, les animaux, le poste.

Malgré les quelques fautes typographiques qui se sont glissées dans le texte arabe, cette *Méthode* mérite d'être recommandée à tous ceux qui veulent apprendre l'Arabe parlé au Ouaday et à l'est du Tchad.

M. BENCHENEB.

Le Gérant,

J. BÉVIA.

TABLE DES MATIÈRES

DU

CINQUANTE-SIXIÈME VOLUME DE LA « REVUE AFRICAINE »

(1912)

A. Ballu. — Les monuments historiques en Algérie..... 371

M. Ben Cheneb. — Observations sur l'emploi du mot « Tellis ». — Son origine..... 566

Général Daumas. — La femme arabe..... 5

Voinot. —La campagne de 1852 contre les Beni-Snassen..... 571

Lieutenant R. Derendinger. — Notes sur le dialecte arabe du Tchad 339

Ed. Destaing. — Notes sur les manuscrits arabes de l'Afrique occidentale (*suite*)..... 267, 447

E. Esquer. — Les débuts de l'administration civile à Alger. — Le personnel..... 301

L. Gognalons. — Le palmier-dattier (légende, histoire, croyance chez les musulmans de l'Afrique du Nord)..... 203

L. Joleaud. — Etudes de Géographie zoologique sur la Berbérie 471

A. Joly. — Vocabulaire du Chaouiya des Ouled-Sellem (*suite et fin*)..... 219

Paysant. — Nécrologie : Paul-Frédéric Gauckler 157

Commandant Seroka. — Le Sud Constantinois, de 1830 à 1855..... 375, 500

Winkler. — Précis d'histoire des Arabes et leur civilisation... 161

ALGER. — TYPOGRAPHIE ADOLPHE JOURDAN. — ALGER

ALGER. — TYPOGRAPHIE ADOLPHE JOURDAN. — ALGER

9°
BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE
DÉPÔT LÉGAL

REVUE AFRICAINE

PUBLIÉE PAR LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE

CINQUANTE-SIXIÈME ANNÉE

N° 285 — 2e Trimestre 1912

SOMMAIRE

Pages.

Paysant. — Paul Frédéric Gauckler..... 157
XXX. — MM. Gentil et Pallary..... 159
Winkler. — Précis d'histoire des Arabes et leur civilisation 161
L. **Gognalons.** — Le palmier-dattier (légende, histoire, croyance chez les musulmans de l'Afrique du Nord)..... 203
A. **Joly.** — Vocabulaire du Chaouiya des Ouled-Sellem *(suite et fin)*. 219
Ed. **Destaing.** — Notes sur les manuscrits arabes de l'Afrique occidentale *(suite)*..... 267

ALGER

ADOLPHE JOURDAN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Imprimeur-Libraire de l'Université

PLACE DU GOUVERNEMENT

1912

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE POUR 1912

Président : M. L. PAYSANT, ✻, O. ✇, G. O. ✺, G. G., 6, rue Joinville, Alger.

Vice-Présidents :
- M. Edmond DOUTTÉ, ✻, professeur à l'Université d'Alger, rue Marey, Villa Ripert, Belcourt-Alger.
- M. le Dr Edmond VIDAL, 8, rue Dumont-d'Urville, Alger.

Secrétaire Général : M. G. YVER, O. ✇, professeur à l'Université d'Alger (Faculté des Lettres).

Secrétaire Général adjoint: M. BEN CHENEB, O. ✇, professeur à la Médersa d'Alger.

Secrétaire : M. Léon PAYSANT, 6, rue Joinville, Alger.

Secrétaire-adjoint : M. N...

Secrétaire-Archiviste, chargé de l'administration : M. Jean BÉVIA, O. ✇, O. ✺, architecte, 15, boulevard Bon-Accueil, Alger.

Archiviste adjoint : M. N...

Trésorier : M. A. ROZIS, chef des services financiers des Territoires du Sud, 26, Boulevard Carnot, Alger.

Tout ce qui concerne la Direction de la Société doit être adressé au Président.

Les manuscrits destinés a être insérés dans la « Revue », copies, épreuves d'imprimerie et en général ce qui concerne « spécialement la rédaction de la Revue », doivent être envoyés au Secrétaire général.

Les communications concernant spécialement l'administration ainsi que le service des échanges de publications, les rectifications d'adresses, le service de la « Revue Africaine », doivent être adressées au Secrétaire-Archiviste.

Le montant de la cotisation est fixé à la somme de 12 francs par an, payable par semestre et d'avance, entre les mains du Trésorier.

AVIS. — Les collections de la *Revue Africaine* étant presque épuisées, toutes dispositions antérieures touchant le prix des années passées, soit pour les membres de la Société, soit pour le public, sont abrogées. Les personnes qui désireraient acheter tout ou partie de la collection, traiteront de gré à gré avec le Président.

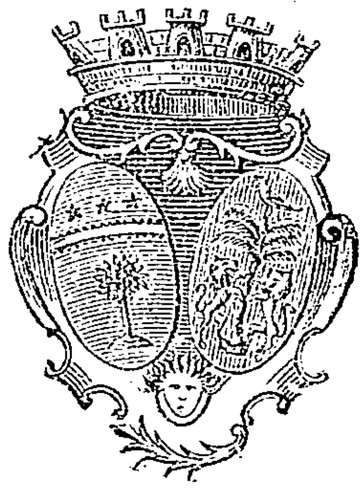
119

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
DÉPÔT LÉGAL

REVUE AFRICAINE

PUBLIÉE PAR LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE



CINQUANTE-SIXIÈME ANNÉE

N° 286 — 3e TRIMESTRE 1912

SOMMAIRE

Pages

E. Esquer. — Les débuts de l'administration civile à Alger (Le personnel) 301

Lieutenant R. Derendinger. — Notes sur le dialecte arabe du Tchad 339

A. Ballu. — Les monuments historiques en Algérie..... 371

Commandant Seroka. — Le Sud Constantinois de 1830 à 1855. 375

Ed. Destaing. — Notes sur des manuscrits arabes de l'Afrique occidentale *(suite)*..... 447

ALGER

ADOLPHE JOURDAN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Imprimeur-Libraire de l'Université

PLACE DU GOUVERNEMENT

1912

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE POUR 1912

Président : M. L. PAYSANT, ✻, O. ❦, G. O. ❋, G. G., 6, rue Joinville, Alger.

Vice-Présidents : M. Edmond DOUTTÉ, ✻, professeur à l'Université d'Alger, rue Marey, Villa Ripert, Belcourt-Alger.

M. le Dr Edmond VIDAL, 8, rue Dumont-d'Urville, Alger.

Secrétaire Général : M. G. YVER, O. ❦, professeur à l'Université d'Alger (Faculté des Lettres).

Secrétaire Général adjoint: M. BEN CHENEB, O. ❦, professeur à la Médersa d'Alger.

Secrétaire : M. Léon PAYSANT, 6, rue Joinville, Alger.

Secrétaire-adjoint : M. N...

Secrétaire-Archiviste, chargé de l'administration : M. Jean BÉVIA, O. ❦, O. ❋, architecte, 15, boulevard Bon-Accueil, Alger.

Archiviste adjoint : M. N...

Trésorier : M. A. ROZIS, chef des services financiers des Territoires du Sud, 26, Boulevard Carnot, Alger.

Tout ce qui concerne la Direction de la Société doit être adressé au Président.

Les manuscrits destinés a être insérés dans la « Revue », copies, épreuves d'imprimerie et en général ce qui concerne « spécialement la rédaction de la Revue », doivent être envoyés au Secrétaire général.

Les communications concernant spécialement l'administration ainsi que le service des échanges de publications, les rectifications d'adresses, le service de la « Revue Africaine », doivent être adressées au Secrétaire-Archiviste.

Le montant de la cotisation est fixé à la somme de 12 francs par an, payable par semestre et d'avance, entre les mains du Trésorier

---

AVIS. — Les collections de la *Revue Africaine* étant presque épuisées, toutes dispositions antérieures touchant le prix des années passées, soit pour les membres de la Société, soit pour le public, sont abrogées. Les personnes qui désireraient acheter tout ou partie de la collection, traiteront de gré à gré avec le Président.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DÉPÔT LÉGAL

REVUE AFRICAINE

PUBLIÉE PAR LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE

CINQUANTE-SIXIÈME ANNÉE

N° 287 — 4e TRIMESTRE 1912

SOMMAIRE

	Pages
L. Joleaud. — Études de Géographie zoologique sur la Berbérie.....	471
Commandant Seroka. — Le Sud Constantinois de 1830 à 1855 *(suite)*.	500
M. Bencheneb. — Observations sur l'emploi du mot « Tellis ». — Son origine	566
Voinot. — La campagne de 1852 contre les Beni-Snassen.....	571
Bibliographie.....	607

ALGER

ADOLPHE JOURDAN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Imprimeur-Libraire de l'Université

PLACE DU GOUVERNEMENT

—

1912

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE POUR 1912

Président : M. L. PAYSANT, O. ✻, O. ❀, G. O. ✺, C. C., 6, rue Joinville, Alger.

Vice-Présidents :
- M. Edmond DOUTTÉ, ✻, professeur à l'Université d'Alger, rue Marey, Villa Ripert, Belcourt-Alger.
- M. le Dr EDMOND-VIDAL, I. ❀, 8, rue Dumont-d'Urville, Alger.

Secrétaire Général : M. G. YVER, O. ❀, professeur à l'Université d'Alger (Faculté des Lettres).

Secrétaire Général adjoint: M. BEN CHENEB, O. ❀, professeur à la Médersa d'Alger.

Secrétaire : M. CARCOPINO.

Secrétaire-Adjoint : M. Léon PAYSANT, 6, rue Joinville, Alger.

Secrétaire-Archiviste, chargé de l'administration : M. Jean BÉVIA, O. ❀, O. ✺, architecte, 15, boulevard Bon-Accueil, Alger.

Archiviste adjoint : M. N...

Trésorier : M. A. ROZIS, chef des services financiers des Territoires du Sud, 26, Boulevard Carnot, Alger.

Tout ce qui concerne la Direction de la Société doit être adressé au Président.

Les manuscrits destinés a être insérés dans la « Revue », copies. épreuves d'imprimerie et en général ce qui concerne « spécialement la rédaction de la Revue », doivent être envoyés au Secrétaire général.

Les communications concernant spécialement l'administration ainsi que le service des échanges de publications, les rectifications d'adresses, le service de la « Revue Africaine », doivent être adressées au Secrétaire-Archiviste.

Le montant de la cotisation est fixé à la somme de 12 francs par an, payable par semestre et d'avance, entre les mains du Trésorier

---

AVIS. — Les collections de la *Revue Africaine* étant presque épuisées, toutes dispositions antérieures touchant le prix des années passées, soit pour les membres de la Société, soit pour le public, sont abrogées. Les personnes qui désireraient acheter tout ou partie de la collection, traiteront de gré à gré avec le Président.

BIBLIOGRAPHIE

Collection de Documents inédits sur l'Histoire de l'Algérie après 1830.— **Correspondance du Capitaine Daumas, Consul à Mascara (1837-1839),** par Georges YVER, professeur à la Faculté des Lettres. — Alger, Librairie Ad. Jourdan.

Le Capitaine Daumas remplit pendant deux ans (1837-1839) les fonctions de résident français à Mascara. Il avait pour mission de surveiller l'exécution du traité de la Tafna et aussi de rassembler tous les renseignements qu'il pourrait recueillir sur le pays, dont la France venait de reconnaître la possession à Abd-el-Kader. Sa correspondance abonde en renseignements de toute sorte, sur les mœurs, les coutumes, les dispositions des indigènes, à l'égard de l'Emir et à l'égard de la France. Elle est une source précieuse d'informations, sur Abd-el-Kader lui-même, sur son entourage, sur ses relations avec les chrétiens, avec les tribus de l'intérieur, avec l'empereur du Maroc. Elle permet enfin de se rendre un compte assez exact de la nature et du fonctionnement du gouvernement, que l'Emir essaya d'instituer, organisme d'ailleurs singulièrement imparfait et fragile, encore qu'ingénieusement adapté aux circonstances et au milieu. Par les précisions qu'elle fournit sur tous ces points, la correspondance de Daumas présente un intérêt indiscutable. Il sera désormais difficile d'écrire l'histoire des relations de la France et d'Abd-el-Kader, sans tenir compte des renseignements qui viennent ainsi d'être mis à la disposition du public.

Ouvrages édités par la Maison A. JOURDAN

ESTOUBLON ET LEFÉBURE.— **Code de l'Algérie annoté :**

1830-1895. — 1 vol. grand in-8°, relié..... 50 francs
1896-1905. — 1 vol. grand in-8°, relié..... 40 —
Supplément annuel, l'un..... 3 fr. 50

Collection complète de la Jurisprudence algérienne, depuis la conquête jusqu'en 1910. — 38 volumes in-8°. 784 francs

BRIVES. — **Voyages au Maroc** 1901-1907, av. cartes. In-4°. 20 fr,

CHARPENTIER, I. ❀. — **Précis de législation algérienne et tunisienne.** In-8°..... 7 fr. 50

DAIN (A.). **Étude sur la naturalisation des étrangers en Algérie.** In-8°..... 1 fr.

Du conflit du titre de propriété. In 8°..... 1 fr.

Le système Torrens. De son application en Tunisie et en Algérie. In-8°. ..... 3 fr. 50

DEPONT (A.) ET COPPOLANI (X.). — **Les Confréries religieuses musulmanes.** In-4°, carte. 25 fr.

EUDEL, I. ❀. — **L'Orfèvrerie algérienne et tunisienne,** illust. de chromos, gravures hors texte et dans le texte. In-4°..... 25 fr.

FAGNAN (E.), I. ❀. — **Histoire des Almohades** d'Abd el-Wâh'id Merrâkechi. In-8°..... 7 fr. 50

Mariage et répudiation, traduction avec commentaires (Sidi Khalil). In-8°..... 5 fr.

Alger au XVIII^e siècle, par Venture de Paradis. In-8°.. 3 fr. 50

Annales du Maghreb et de l'Espagne de Ibn El-Athir. In-8° 10 fr.

FRANCE DE TERSANT (R. DE). — **Essai théorique et pratique du Système Torrens.** 2 fr. 50

LARCHER. — **Code Tunisien des obligations et des contrats,** avec les décrets du Bey du 15 décembre 1906 et du 30 juin 1906, accompagné d'observations critiques. In-8°..... 5 fr.

Code Tunisien de Procédure civile, avec le décret du Bey du 24 décembre 1910, accompagné d'observations critiques. 2 fr. 50

Traité de législation algérienne, 3 vol. in-8°..... 30 fr.

LUCIANI, ✲. — **Chansons kabyles.** In-8°..... 2 fr.

El H'aoudh, manuscrit berbère. In-8°.. ..... 4 fr

MASSIGNON. — **Le Maroc** dans les premières années du XVIII^e siècle. 1 vol. in-4°..... 7 fr. 50

MERCIER (E.), ✲. — **La condition de la femme musulmane dans l'Afrique septentrionale.** 2 fr.

Le Hobous ou Ouakof, ses règles et sa jurisprudence..... 2 fr.

MORAND. — **Étude de droit musulman algérien.** In-8°. 12 fr. 50

NORÈS. — **Essai de codification du droit musulman algérien,** *Statut personnel.* In-8°. 7 fr. 50

PELTIER. — **Le livre des testaments du « Çahib » d'El-Bokhari.** Traduction avec éclaircissement et commentaire... 4 fr.

Le livre des ventes..... 4 fr.

POUYANNE (M.). — **La propriété foncière en Algérie**... 15 fr.

RINN (Louis), O. ✲, I. ❀. — **Marabouts et Khouan.** In-8°, avec carte..... .... 15 fr.

Histoire de l'insurrection de 1871 en Algérie. In-8°. 15 fr.

Régime de l'indigénat. 2 fr. 50

Le séquestre et la responsabilité collective... . 2 fr. 50

Le royaume d'Alger sous le dernier Dey..... 6 fr.

SUMIEN (P.). — **Du régime des successions vacantes en Algérie.** In-8°. ..... 1 fr. 50

Le régime législatif de l'Algérie. In-8°..... 3 fr.

ZEYS (E.), ✲, I. ❀. — **Législation mozabite.** Son origine, ses sources, son présent, son avenir. 2 fr.

Ouvrages édités par la Maison A. JOURDAN

ESTOUBLON ET LEFÉBURE.— **Code de l'Algérie annoté :**

1830-1895. — 1 vol. grand in-8°, relié..... 50 francs
1896-1905. — 1 vol. grand in-8°, relié..... 40 —
Supplément annuel, l'un..... 3 fr. 50

Collection complète de la Jurisprudence algérienne, depuis la conquête jusqu'en 1910. — 38 volumes in-8°. 784 francs

BRIVES. — **Voyages au Maroc.** 1901-1907, av. cartes. In-4°. 20 fr,

CHARPENTIER, I. ✵. — **Précis de législation algérienne et tunisienne.** In-8°..... .. 7 fr. 50

DAIN (A.). **Étude sur la naturalisation des étrangers en Algérie.** In-8°..... 1 fr.

Du conflit du titre de propriété. In 8°..... ..... 1 fr.

Le système Torrens. De son application en Tunisie et en Algérie. In-8°. ..... 3 fr. 50

DEPONT (A.) ET COPPOLANI (X.). — **Les Confréries religieuses musulmanes.** In-4°, carte. 25 fr.

EUDEL, I. ✵.— **L'Orfèvrerie algérienne et tunisienne,** illust. de chromos, gravures hors texte et dans le texte. In-4°..... 25 fr.

FAGNAN (E.), I. ✵. — **Histoire des Almohades** d'Abd el-Wâh'id Merrâkechi. In-8°..... 7 fr. 50

Mariage et répudiation, traduction avec commentaires (Sidi-Khalil). In-8°..... 5 fr.

Alger au XVIII^e siècle, par Venture de Paradis. In-8°.. 3 fr. 50

Annales du Maghreb et de l'Espagne de Ibn El-Athir. In-8° 10 fr.

FRANCE DE TERSANT (R. DE). — **Essai théorique et pratique du Système Torrens.** 2 fr. 50

LARCHER. — **Code Tunisien des obligations et des contrats,** avec les décrets du Bey du 15 décembre 1906 et du 30 juin 1906, accompagné d'observations critiques. In-8°..... 5 fr.

Code Tunisien de Procédure civile, avec le décret du Bey du 24 décembre 1910, accompagné d'observations critiques. 2 fr. 50

Traité de législation algérienne, 3 vol. in-8°..... 30 fr.

LUCIANI, ✲. — **Chansons kabyles.** In-8°..... .... 2 fr.

El-H'aoudh, manuscrit berbère. In-8°..... .... 4 fr

MASSIGNON. — **Le Maroc** dans les premières années du XVIII^e siècle. 1 vol. in-4°..... ..... 7 fr. 50

MERCIER (E.), ✲. — **La condition de la femme musulmane dans l'Afrique septentrionale.** 2 fr.

Le Hobous ou Ouakof, ses règles et sa jurisprudence..... 2 fr.

MORAND.— **Étude de droit musulman algérien.** In-8°. 12 fr. 50

NORÈS. — **Essai de codification du droit musulman algérien,** *Statut personnel.* In-8°. 7 fr. 50

PELTIER.— **Le livre des testaments du « Çahih » d'El-Bokhari.** Traduction avec éclaircissement et commentaire... 4 fr.

Le livre des ventes..... 4 fr.

POUYANNE (M.). — **La propriété foncière en Algérie...** 15 fr.

RINN (Louis), O. ✲, I. ✵. — **Marabouts et Khouan.** In-8°, avec carte..... .... 15 fr.

Histoire de l'insurrection de 1871 en Algérie. In-8°. 15 fr.

Régime de l'indigénat. 2 fr. 50

Le séquestre et la responsabilité collective... . 2 fr. 50

Le royaume d'Alger sous le dernier Dey..... 6 fr.

SUMIEN (P.). — **Du régime des successions vacantes en Algerie.** In-8°..... 1 fr. 50

Le régime législatif de l'Algérie. In-8°..... 3 fr.

ZEYS (E.), ✲, I. ✵. — **Législation mozabite.** Son origine, ses sources, son présent, son avenir. 2 fr.

ALGER — TYPOGRAPHIE ADOLPHE JOURDAN — ALGER

EN VENTE A LA LIBRAIRIE A. JOURDAN

ABDERAHMAN. — **Lectures choisies.** 2 vol. in-8°, le vol.... **3** fr.

ARNAUD, ROBERT, Administrateur de Commune mixte (Hors classe). — **Précis de politique musulmane,** *Pays maures de la Rive droite du Sénégal.* in-12... **5** fr.

BARLET. — **La Femme musulmane en Algérie.** Br. in 8°. **1** fr.

BEAUSSIER, ✲. — **Dictionnaire arabe-français.** 1 v. relié **50** fr.

BELKASSEM BEN SEDIRA, O. ✲. I. ❦. — **Cours pratique de langue arabe** *(Cours élementaire).* 1 vol. in-18... **3** fr. **50**
Dialogues français-arabes. 1 vol. in-16, relié percaline... .. **3** fr.
Dictionnaire arabe-français 1 vol. in-16, cartonné..... **5** fr.
Dictionnaire français-arabe 1 vol. cartonné..... **5** fr.
Cours de littérature arabe, *sujets de versions.* 1 vol..... .. **10** fr.
Cours de langue kabyle. 1 vol. in-18, relié percaline..... **8** fr.
Cours gradué de lettres arabes manuscrites. 1 vol. in-4°. **5** fr.
Grammaire d'arabe régulier 1 vol. in-18, relié percaline. **8** fr.
Manuel épistolaire de la langue arabe. 1 vol. in-18..... **5** fr.

BÉNÉZET. — **Guide pratique des Greffiers et Commis greffiers de Paix, de Commerce, des Tribunaux civils et de la Cour d'Appel en Algérie,** 1 vol grand in-18, broché. **6** fr. **50**

BENHAZERA, ✲, Officier interprète. — **Six mois chez les Touareg du Ahaghar,** avec illustrations phot. — 1 vol. in-8°.. **7** fr. **50**

BERBRUGGER. — **Le Pénon d'Alger** ou les *Origines du gouvernement Turc à Alger.* Brochure in-8°..... ... . **3** fr.

BERNARD. — **Deux Missions françaises chez les Touareg en 1880-1881.** 1 in-18. **3** fr. **50**

BERNARD, ✲, ET REDON. — **L'Algérie,** *Histoire, Colonisation, Géographie, Administration.* 1 volume in-12, cartonné.... **1** fr. **50**

BISSUEL (H.), O. ✲. — **Les Touareg de l'Ouest,** avec deux cartes. 1 volume in-8° raisin..... **6** fr.
Le Sahara Français, avec cartes 1 volume in-8°..... **5** fr.

BOULIFA SI A. SAID. — **Recueil de Poésies kabyles** *(Djurdjura Zouaoua)* traduites, annotées et précédées d'une *Etude sur la femme kabyle.* — 1 beau volume in-8°..... **10** fr.

BRESNIER, ✲. — **Chrestomathie arabe,** *Lettres, actes et pièces diverses,* 1 vol. in-8°.... **12** fr.
Djaroumiya, *Grammaire arabe élementaire,* de Mohammed ben Dawoud el-Sanhadjy. 1 vol. in-8°..... **5** fr.
LE MÊME OUVRAGE, texte arabe seul, broch. in-8°..... **1** fr. **50**

BRIVES. — **Voyages au Maroc 1901-1907,** avec illustrations photographiques et cartes. 1 gros vol. in-4°..... ... **20** fr.

BRUCH. — **De la maladie de la pierre à Alger et dans les environs** avec deux planches. Brochure in-8°..... **2** fr. **50**

CAT, I. ❦. — **Histoire de l'Algérie** (Tunisie-Maroc). 2 vol. in-16, cartonné..... **4** fr.

CID-KAOUI, ✲. — **Dictionnaire français-tamâheq** *(langue des Touareg).* 1 vol. in-4° raisin. **45** fr.
Dictionnaire tamâheq-français, 1 vol. in 4° raisin. ..... **45** fr.

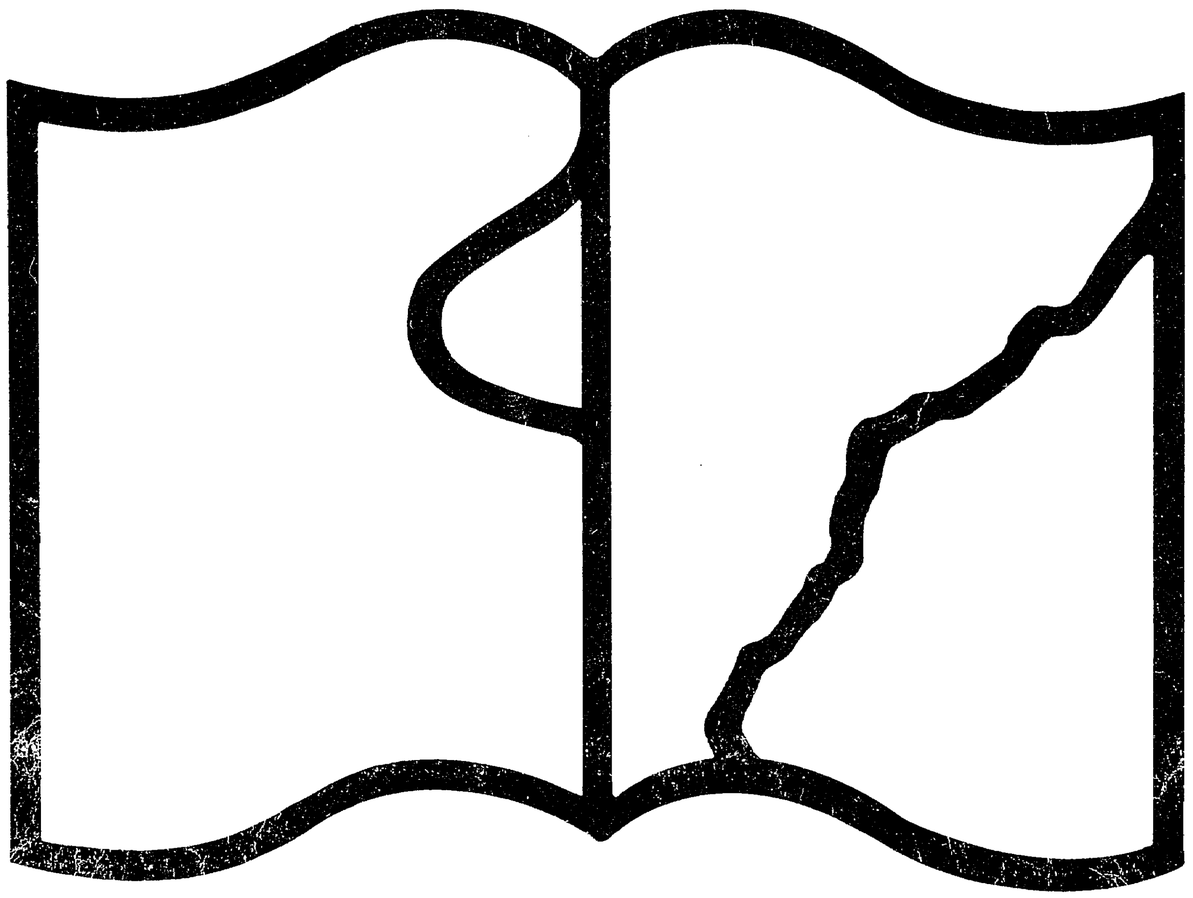
COLIN. — **Éléments de langage arabe.** 1 in-32 cartonné.. **2** fr.

COPPOLANI (X.) et DEPONT (A.). — **Les Confréries religieuses musulmanes.** 1 gros volume in-4°, avec carte..... **25** fr.

COYNE, O. ✲, I. ❦. — **Une Ghazzia dans le Grand Sahara,** avec 1 carte. Brochure in-8° **1** fr. **50**
Le Mzab, avec une carte. Broch. in-8°..... **1** fr. **50**

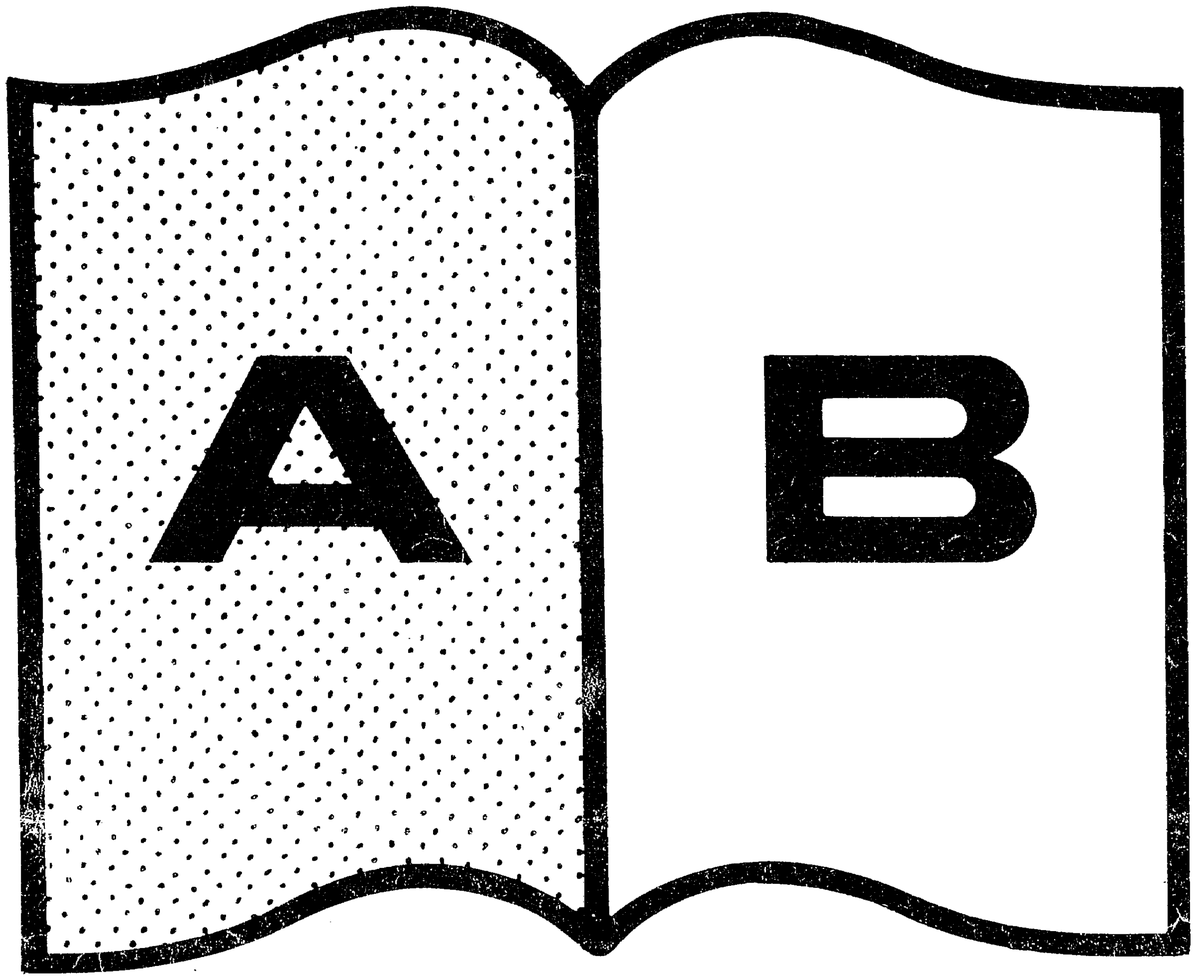
CREUSAT. — **Essai de dictionnaire français-kabyle** *(Zouaoua).* 1 vol. in-8°..... **5** fr.

ALGER. — TYPOGRAPHIE ADOLPHE JOURDAN. — ALGER



Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11



Contraste insuffisant

NF Z 43-120-14